VIDÉOS
Visionnez les vidéos « Le monde de Claude Gingras » sur **cyberpresse.ca/claudegingras**

AUDIO
Écoutez des extraits de nos critiques de disques sur **cyberpresse.ca/disques**

DOSSIER
Le Salon du livre se poursuit. Consultez notre dossier sur **cyberpresse.ca/salon**

ARTS ET SPECTACLES

LA PRESSE AU SALON DU LIVRE

PAGES 2, 23, 24 ET 25

ENTREVUE EXCLUSIVE DAN BROWN

LA SIMPLICITÉ DU ROI DE L'ÉNIGME

PAGES 2 ET 3



le Monde DE CLAUDE GINGRAS

Sans la musique, la vie serait une erreur. C'est Nietzsche qui l'a écrit. Mais Claude Gingras, critique à *La Presse* depuis 1953, serait sûrement d'accord. Pour préserver nos lecteurs de ce sort malheureux, nous lui avons demandé de dévoiler (par écrit) quelles sont ses 10 oeuvres préférées entre toutes, puis de passer devant la caméra pour nous en parler davantage, nous faire découvrir sa formidable collection de disques et nous raconter ses rencontres marquantes avec les grands musiciens de ce monde.

› Un dossier à lire en pages 12 et 13 et une série de vidéos absolument fascinantes à découvrir sur cyberpresse.ca/claudegingras.

› Aussi à lire en page 14, découvrez quelles sont les oeuvres qui font vibrer nos chefs d'orchestre.

Claude Gingras dans son appartement, avec son chien Lilou. PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE



ARTS ET SPECTACLES

SALON DU LIVRE

Jargon de la Coquille et simili-castor



DANIEL LEMAY
BILLET

Nous étions cinq dans la salle, six si l'on compte Ionela Manolescu, la conférencière de l'Association canadienne des écrivains roumains venue déposer son « obole à la littérature ».

Son sujet: Villon trilingue. La dame a traduit en roumain et en français les ballades que François de Montcorbier dit Villon (1431-1463?) a écrites en « jargon des coquillards », au temps qu'il fréquentait la Coquille, mafia d'escrocs et de crocheteurs du milieu du XVe siècle.

Le jargon, on le sait, est une langue propre à un groupe ou à un milieu – le jargon de l'édition, parlé au Salon, par exemple –, « langage à vocation cryptique et de reconnaissance » où, lit-on sur Wikipédia, un homme riche est un « godiz » qui se promène avec une « feullouze » (bourse) bien remplie.

Villon, célèbre pour sa *Ballade des pendus* – « Frères humains qui après nous vivez » … – a écrit 11 ballades en jargon, qui constituent le corpus de la trilogie de Mme Manolescu. L'auteure illustre et publie elle-même ses ouvrages tirés à 20 exemplaires et disponibles au stand de L'Association des écrivains roumains (#520).

« C'est là tout le sens de ma vie », dira Ionela Manolesco, « monument de langues » qui a donné sa conférence en français parce que le roumain du journaliste de *La Presse* laisse grandement à désirer. Merci.

Déficiente aussi, ma connaissance de la cuisine amérindienne. Une carence plus facile à combler cependant, grâce à *Pachamama – Cuisine des Premières Nations* (Boréal) de Manuel Kak'wa Kurtness, que nous a présenté notre collègue Stéphanie Bérubé, le mois dernier.

Le jeune homme – ancien attaché politique du chef de la nation innue – a visité 13 communautés de 11 nations du Québec et de l'Ontario, pérégrinations gastronomiques dont il a rapporté 33 recettes. « Il s'agissait d'allier la tradition à la réalité moderne, en tenant compte de la disponibilité des ingrédients. La salicorne, par exemple, qui ressemble à l'asperge, pousse juste sur le bord de la mer. » Pas de salicorne dans le simili-castor, une invention de Kurtness inspirée d'un mets ancien de la nation pekuakamiulnuatsh (les Montagnais du lac St-Jean).

M. Kurtness en parlera peut-être ce midi au cours de la conférence qu'il donne en compagnie de Pierre Carrier du traiteur Agnus Dei (à midi trente au Carrefour Desjardins). Ou sera-ce l'esturgeon et queue de bœuf braisée version abénaquise?

Les Autochtones nous ont aussi légué la raquette, parfaite pour aller lever les collets, quand on veut inclure du lièvre dans la recette du petit gibier en sauce façon odawa.

Villon a écrit 11 ballades en jargon, qui constituent le corpus de la trilogie de Ionela Manolescu.

En 1879, toutefois, un Norvégien du nom de Birsch est arrivé rue McGill chaussant une autre sorte de raquettes. Ses « raquettes norvégiennes » étaient en fait d'étroites planches de bois de neuf pieds de long qui permettaient à celui qui les chaussait de glisser sur la neige. Plus rapides donc que les chaussures de babouche, conçues pour empêcher le piéton d'hiver de toutes les origines ethniques de caler dans la neige jusqu'au cul.

Pour faire sa démonstration, Birsch partait ce jour-là pour Québec et, quelques années plus tard, un nouveau mot venu des Europes désignait les chaussures de bois et leur sport: ski. Avec un dans chaque pied, on pouvait aussi dévaler des pentes, nombreuses au nord, une fois passé Saint-Jérôme.

En 1904, Montréal a son ski club et une folie nouvelle s'empare du pays. *The rest is history*, comme on dit, une histoire magnifiquement racontée par Danielle Soucy dans *Des traces dans la neige – Cent ans de ski au Québec*, paru aux Éditions La Presse.

La qualité de l'iconographie et de l'impression placent ce livre (256 pages, couverture rigide) au sommet du palmarès des beaux livres de la saison, avec *Vivre l'hiver au Québec* de Normand Cazelais (Fides).

Des traces dans la neige, je l'affirme sans crainte, constitue l'un des meilleurs livres de sport de l'histoire de l'édition québécoise. De la grande ouvrage.

DAN BROWN *LE SYMBOLE PERDU*

LA SIMPLICITÉ DU ROI



PHOTO SANG TAN, ARCHIVES AP

Dan Brown, à propos de son nouveau roman : « Le sujet du *Symbole perdu* est complexe. J'avais besoin de temps pour faire de la recherche, pour être sûr de tout comprendre et pour être certain d'arriver à croire, moi-même, en ce que j'avais trouvé. »

Six ans après *Da Vinci Code*, paraît *Le symbole perdu*. Le troisième rendez-vous de Dan Brown avec le professeur de symbologie religieuse Robert Langdon. Un rendez-vous qui n'est peut-être pas le dernier, révèle le romancier lors d'une rare entrevue qu'il a accordée à Sonia Sarfati.



SONIA SARFATI
ENTREVUE EXCLUSIVE

Dan Brown a beau raffoler des énigmes et des codes, il est du genre précis et cartésien quand on lui parle. Ajoutez à cela humour et simplicité. La surprise est belle au bout du fil, quand on craignait l'écrivain qui se prend très – trop – au sérieux, le romancier sur la défensive. Car le succès, après tout, c'est suspect. Joint par téléphone dans le New Hampshire, à Exeter, sa ville natale, l'auteur de *Da Vinci Code* rit plutôt de manière bon enfant et répond aux questions sans patiner.

Au programme de cette rare entrevue (il en accorde en effet très peu, n'en a pas besoin et ses livres se débrouillent sans lui): *Le symbole perdu*, qui paraît en français le 27 novembre, soit six ans après ce phénomène qu'est devenu *Da Vinci Code*. Bien sûr, l'inévitable question: pourquoi si longtemps?

D'abord, il l'admet, il a subi la pression du succès de cette deuxième enquête du professeur de symbologie religieuse Robert Langdon, que l'on avait déjà suivi dans *Anges et démons*. Un succès qu'il attribue « au fait que beaucoup de gens sentent depuis longtemps que certains éléments de l'histoire chrétienne ne sont pas vraiment exacts. Et les gens cherchent des réponses qui ont du sens. »

Et puis, poursuit-il, « le sujet du *Symbole perdu* est complexe, il y a quelque chose de très "choquant" dans les réponses que trouve Robert Langdon. J'avais besoin de temps pour faire de la recherche, pour être sûr de tout comprendre et pour être certain d'arriver à croire, moi-même, en ce que j'avais trouvé ». Et dont il est impossible de dire quoi que ce soit sans commettre un crime de lèse-*punch*.

L'auteur du *Symbole perdu* se lève tous les matins à 4 h, s'installe dans un cottage sans internet, téléphone ni fax, et écrit jusqu'à midi.

Secrets de francs-maçons

Permission accordée, toutefois, de mentionner que *Le symbole perdu* pénètre dans les arcanes de la franc-maçonnerie. C'est la société secrète que Dan Brown explore cette fois-ci, après les Illuminati dans *Anges et Démons* et l'Opus Dei dans *Da Vinci Code*. Le roman s'ouvre sur une scène de rituel secret, qui se déroule dans un temple situé tout près de la Maison-Blanche. Un rituel troublant, que Dan Brown assure véridique, vérifié et vérifiable – en tout cas, pour qui possède ses sources.

« J'ai trouvé des informations dans de très vieux livres, dit-il. Mais j'ai aussi discuté avec des francs-maçons. Ils m'ont parlé de leur philosophie, mais pas de leurs rituels, qui sont extrê-

Les vampires, c'est nous



NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Je ne vous apprendrai rien en vous annonçant que les vampires ont la cote. Que la majorité des adolescentes et leurs mères veulent en adopter un. Qu'ils sont les héros blêmes et glacés de l'heure grâce aux livres de deux auteures qui ont donné la série *True Blood,* à HBO, et un film culte, *Twilight,* dont le deuxième volet, *New Moon,* est sorti hier sur autant d'écrans que la planète peut en compter.

L'été dernier, en retard d'une révolution mais entraînée par un ado insistant, je me suis résignée à regarder *Twilight* sur DVD. Et contre toute attente, cette histoire d'amour à la sauce Roméo et Juliette, entre Bella, une ado rebelle de parents séparés venue vivre dans le bled perdu de Forks, Washington, et Edward, jeune vampire craquant et chevaleresque, m'a totalement conquise.

Je ne peux en dire autant de la suite qui est sortie hier, un désastre scénaristique malgré une thématique (la dépression adolescente) remplie de potentiel, mais ça, c'est une autre histoire.

Que l'on aime ou non l'univers victorien créé par Stephenie Meyer, la série *Twilight* s'adresse avant tout à un public adolescent. *True Blood*, la série complètement déjantée qu'Allan Ball a créée pour HBO d'après les romans de Charlaine Harris, est pour les adultes avertis. Nudité, violence, meurtre, drogues, scènes de baise torrides, fétichisme, sado-masochisme, il n'y a rien de victorien dans *True Blood*.

Là où *Twilight* prône l'abstinence et la maîtrise de ses pulsions, *True Blood*, campé dans le bled imaginaire de Bon temps en Louisiane, invite au stupre et à la fornication.

Là où les vampires de *Twilight* sont en réalité de bons bougres bourgeois, rejetés socialement parce que non conformistes, les vampires de *True Blood* sont la métaphore des gais d'aujourd'hui. Cela ne veut pas dire que les vampires sont gais. Seulement que leur situation dans l'Amérique fictive de *True Blood* est calquée sur la condition des gais. Au lieu de sortir du placard, les vampires de *True Blood* sortent du cercueil. Leurs leaders militent pour qu'ils aient les mêmes droits que les humains, surtout depuis qu'une entreprise japonaise fabrique un sang synthétique qui les libère de leur besoin de sang humain. Régulièrement, les porte-parole des vampires viennent réclamer sur les ondes de CNN le droit au mariage entre humains et vampires et la fin de la discrimination. Il n'en demeure pas moins que la plupart des vampires de *True Blood* sont des sociopathes et des fachos, ce qui par moments donne à la série une teinte carrément homophobe. La seule exception, c'est le personnage de Bill Compton, un vampire amoureux d'une serveuse aux talents télépathiques, qui aspire à une vie normale et domestique et dont le plus grand rêve serait de passer la tondeuse de jour.

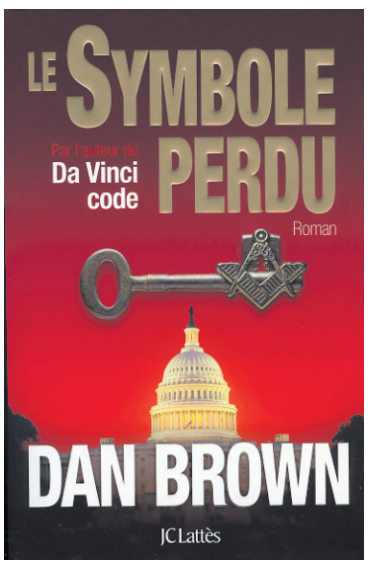
Là où « Twilight » prône l'abstinence et la maîtrise de ses pulsions, « True Blood » invite au stupre et à la fornication.

Car les vampires de *True Blood* ne supportent pas la lumière du jour alors que ceux de *Twilight* n'ont pas ces problèmes-là. Ils vivent normalement, vont à l'école, à l'épicerie, se mitonnent des petits plats et ne perdent les pédales que lorsqu'un humain à leur portée se met à saigner. Tout cela pour dire que le monde des vampires est tellement riche dramatiquement que, d'une oeuvre à l'autre, il permet toutes les variations. Mais leur avènement dans la culture populaire n'est pas innocent. Pas plus que ne l'est leur immense popularité. Si les vampires marchent si fort, c'est qu'ils sont totalement synchrones avec notre époque: une époque déchirée entre, d'un côté, la rectitude politique et le puritanisme religieux et, de l'autre, l'excès, la violence et l'hypersexualisation de la société de consommation.

Habités par des pulsions sexuelles et meurtrières qu'ils cherchent constamment à dompter, les vampires de *True Blood* comme de *Twilight* ne sont pas si différents de nous. Même que, par moments, on jurerait qu'ils sont exactement comme nous. En plus blêmes et en plus... humains.

Pour joindre notre chroniqueuse : **npetrows@lapresse.ca**

DE L'ÉNIGME



LE SYMBOLE PERDU
DAN BROWN
JC LATTÈS, 650 PAGES

mement secrets. En fait, ils m'en veulent d'avoir révélé des choses sur ce sujet-là. »

Ce n'est toutefois pas une réaction aussi extrême que celle des autorités de l'Église catholique face aux « découvertes » de Robert Langdon dans *Anges et Démons* et *Da Vinci Code*. Pour la bonne raison que, dans cette histoire où Robert Langdon repart en guerre après avoir découvert la main amputée – et tatouée – de son mentor, les francs-maçons sont présentés de manière plus fascinante que perturbante.

« Mais si mes recherches m'avaient fait découvrir une organisation menaçante, je l'aurais décrite ainsi », poursuit celui qui affirme ne pas être un franc-maçon. « Et je peux vous le prouver, rigole-t-il. C'est une organisation secrète, si j'en étais membre, j'aurai prêté un serment de ne rien dire sur le sujet. Or j'aime révéler des secrets. » Ne gagne-t-il pas sa vie ainsi ? Et plus que très bien, en plus ! Nouveaux rires. Parce qu'il se trouve à des années-lumière de ce qu'il n'avait jamais rêvé quand, tout jeune, il écrivait nouvelles et poèmes – et, plus tard, chansons. « Ce qui m'arrive est inespéré et merveilleux », admet-il.

« Un quotidien très normal »

Et pour que cela « arrive », il se lève tous les matins à 4 h, s'installe dans un cottage sans internet, téléphone ni fax, et écrit jusqu'à midi. Il file ensuite au gymnase, où il s'entraîne. Ensuite, partie de golf ou match de tennis. L'après-midi est consacré au travail de bureau : recherche, courrier, etc. Et, en soirée, souper en tête-à-tête avec sa femme ou en compagnie d'amis. « Je le sais, je vous déçois, là. Vous espériez certainement quelque chose de plus excitant, mais mon quotidien est très normal. »

Actuellement, dans ce quotidien-là, il travaille à la scénarisation de son roman *Deception Point*. Et il agit comme conseiller auprès de l'équipe qui s'occupe à produire l'adaptation du *Symbole perdu*, le réalisateur Ron Howard et l'acteur Tom Hanks en tête. « Ils ont fait du très bon travail avec *Da Vinci Code* et *Anges et Démons*, qui étaient des romans très difficiles à adapter. En fait, ils auraient pu faire une série télévisée à partir de ces livres ! »

Une fois ce travail bouclé, Dan Brown devrait plancher sur une nouvelle aventure de Robert Langdon. Ce n'était donc pas une trilogie ? Pas du tout. Et ce cartésien de présenter ainsi son « plan » : « Il y avait des questions laissées sans réponses dans *Anges et Démons*, au sujet des secrets que cache le Vatican. J'ai écrit *Da Vinci Code* pour y répondre. Mais ce livre-là ne disait pas tout sur la relation de l'homme avec Dieu. C'est le mystère auquel je donne une réponse dans *Le symbole perdu* – qui soulève d'autres questions. »

Les réponses se trouveront donc dans le quatrième tome de la saga. Sur lequel Dan Brown ne dit bien sûr rien sinon qu'il espère de pas avoir besoin de six ans pour l'écrire. Par pitié pour ses lecteurs ? Il s'esclaffe : « Pour moi aussi ! » Ce qui a le mérite d'être clair.

Les codes et les énigmes, il les garde pour ses romans.

80 millions
nombre d'exemplaires vendus du *Da Vinci Code*.

6,5 millions
le premier tirage de *The Lost Symbol*.

80 000
nombre d'exemplaires du *Symbole perdu* qui arriveront vendredi sur le marché québécois.

758 millions
box-office mondial du film *Da Vinci Code* dont le budget était de 125 millions.

486 millions
box-office mondial du film *Angels and Demons* dont le budget était de 150 millions.

22 JUIN 1964
Naissance à Exeter, New Hampshire.

1985
Étudie l'art à l'Université de Séville, en Espagne.

1991
Déménage à Hollywood où il amorce une carrière d'auteur-compositeur et de pianiste, mais il gagne sa vie comme professeur dans une école primaire.

1993
Il retourne à Exeter et devient professeur d'anglais à l'Université Philips Exeter, tout en enseignant l'espagnol dans une école secondaire.

1994
Il lance un CD de ses propres compositions intitulé... *Angels and Demons*.

1997
Il épouse Blythe Newlon, une artiste.

1998
Publication de *Digital Fortress*.

2000
Publication de *Angels and Demons*.

2001
Publication de *Deception Point*.

2003
Publication de *Da Vinci Code*.

19 MAI 2006
Sortie du film *Da Vinci Code* de Ron Howard.

15 MAI 2009
Sortie du film *Angels and Demons* de Ron Howard.

15 SEPTEMBRE 2009
Publication de *The Lost Symbol*.

27 NOVEMBRE 2009
Publication, au Québec, du *Symbole perdu*.

2012
Sortie prévue du film *The Lost Symbol* de Ron Howard.



Dan Brown
PHOTO STR, AFP

Réseau Scènes près de chez vous
Salles de spectacle

PIERRE LAPOINTE

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
5 décembre
1 888 443-3949
VALLEYFIELD
19 décembre
450 373-5794
SAINTE-THÉRÈSE
6 février
450 434-4006

LAMBERT ET CALLIARI

LONGUEUIL
12 décembre
450 670-1616
SAINT-HYACINTHE
19 décembre
450 778-3388
SAINTE-THÉRÈSE
27 décembre
450 434-4006

LES ZAPARTISTES

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
18 décembre
1 888 443-3949
LONGUEUIL
19 décembre
450 670-1616
SAINTE-THÉRÈSE
14 janvier
450 434-4006

JOHN PIZZARELLI ET CORAL EGAN

VALLEYFIELD
29 novembre
450 373-5794
SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
6 décembre
1 888 443-3949
SAINT-HYACINTHE
10 décembre
450 778-3388
BELOEIL
11 décembre
450 464-4772

Québec · musicaction Canada · Patrimoine canadien · Conseil des Arts du Canada · LA PRESSE · cyberpresse.ca
reseauscenes.com

RENAUD

Le Parisien celtique

En 1991, Renaud avait adapté et interprété le classique celtique *The Water is Wide*, devenu *La ballade irlandaise*. Cette fois, le chanteur français a traduit 12 chansons de la verte Irlande, qu'il a réunies sur un album enregistré dans les « studios de U2 » et baptisé du nom de la plus populaire héroïne de chanson *irish* : *Molly Malone*. Renaud a bien voulu nous en parler.



PHOTO FOURNIE PAR EMI MUSIC FRANCE

Parfois, les textes de *Molly Malone* correspondent assez à l'original ; parfois ils en décollent totalement.

EXCLUSIF

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Au moment de notre entrevue téléphonique avec Renaud, son petit garçon de 3 ans entre dans la maison en pépiant. Or, son petit garçon s'appelle… Malone, nom irlandais que Renaud s'est carrément fait tatouer sur le coeur, aux côtés d'un trèfle vert, symbole de l'Irlande. Ce n'est pas une lubie passagère, cet amour de Renaud pour l'État de Eire : « Il y a 18 ans, quand je suis allé enregistrer à Londres, *Marchand de cailloux* (NDLR : sur lequel figure *La ballade irlandaise*), j'ai écumé les disquaires de la région pour me constituer une discothèque de disques irlandais, en me disant qu'un jour, j'aurais le temps d'en faire quelque chose, explique-t-il. J'ai bien 30, 40 albums – juste du groupe The Fureys, je possède plusieurs compilations. »

On ne s'étonnera donc pas que Renaud ait adapté deux chansons de la populaire formation irlandaise (*Willie McBride* et *Incendie*) sur son nouvel album. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ait aussi choisi d'adapter des chansons bien moins connues, justement parce qu'il les aimait sur ses disques, sans distinction : c'est le cas de *À Carlingford* de Danny Carthy, que les musiciens irlandais qui l'accompagnent sur l'album (dont Terry Woods des Pogues, le maître des « Uileann pipes » Paul Harrigan, etc.) ne connaissaient pas. « Je pense qu'ils étaient assez émus qu'un Français s'intéresse à leur répertoire. » Flûtes, percussions, violon, banjo, choeur, tout « sonne » irlandais. Les musiques ont d'ailleurs été enregistrées dans les nouveaux studios de Windmill Lane, à Dublin, mondialement connus comme « les studios de U2 ».

Il a fallu près de deux ans à Renaud pour adapter les 12 chansons, auxquelles s'ajoute une version de *La ballade irlandaise*. Parfois, le texte correspond assez à l'original, parfois il en décolle totalement. « Ça a été déchirant, je suis parti de 150 chansons pour en retenir 12, il a fallu renoncer à des mélodies magnifiques… Car c'est la musique avant tout qui a guidé mes choix. »

« Une période de creux »

Il a fallu près de deux ans à Renaud pour adapter les 12 chansons. « Ça a été déchirant, je suis parti de 150 chansons pour en retenir 12, il a fallu renoncer à des mélodies magnifiques… Car c'est la musique avant tout qui a guidé mes choix. »

Renaud a d'abord demandé à un ami, l'écrivain Henri Loevenbruck, de traduire littéralement les textes. Loevenbruck et deux copains musiciens de Renaud font d'ailleurs les nombreux choeurs, très *irish pub*, sur l'album.

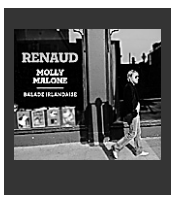
« J'avais déménagé en banlieue de Paris, reprend le chanteur, et après *Rouge sang* (son album studio lancé en 2006), j'étais un peu en dépression. J'avais un peu épuisé mes sources, c'était une période de creux… Je me suis mis à adapter les textes traduits par Henri. »

Textes adaptés avec bonheur et talent, il faut le dire, en respectant l'esprit des paroles, pas nécessairement la lettre. Ainsi, dans la très populaire chanson *Molly Malone*, la jeune femme vend des « coques et des moules ». « Mais ce n'était pas très joli en français, des coques et des moules, dit Renaud, c'est donc devenu « des lilas, des roses » ». De son côté, *Campfire in the Dark*, où des Irlandais se remémorent leur passé de nomades, est devenu *Incendie*, où des Irlandais se remémorent plutôt leur pays d'origine, exilés au fin fond de l'Alabama où ils sont chômeurs et miséreux. « La rage du texte d'origine est là, mais je voulais parler du chômage et de l'exil, qui sont des thèmes fondamentaux chez le peuple irlandais. Parce qu'on est dans une période où les gens bougent beaucoup, où la délocalisation est devenue la norme, où les mouvements migratoires transforment les gens et les choses. Le chômage, la nostalgie du pays, mais aussi la fraternité, le patriotisme, ce sont des choses qui m'attachent à l'Irlande. Je ne connais pas bien l'Irlande, j'en ai comme tout le monde des images d'Épinal, j'y suis allé quatre ou cinq fois… Mais j'aime profondément son folklore, sa mythologie, cette Irlande de rêve. Comme me font rêver New York, le Québec, Athènes… Ce sont de petites oasis où je retrouve des peuples qui m'inspirent. »

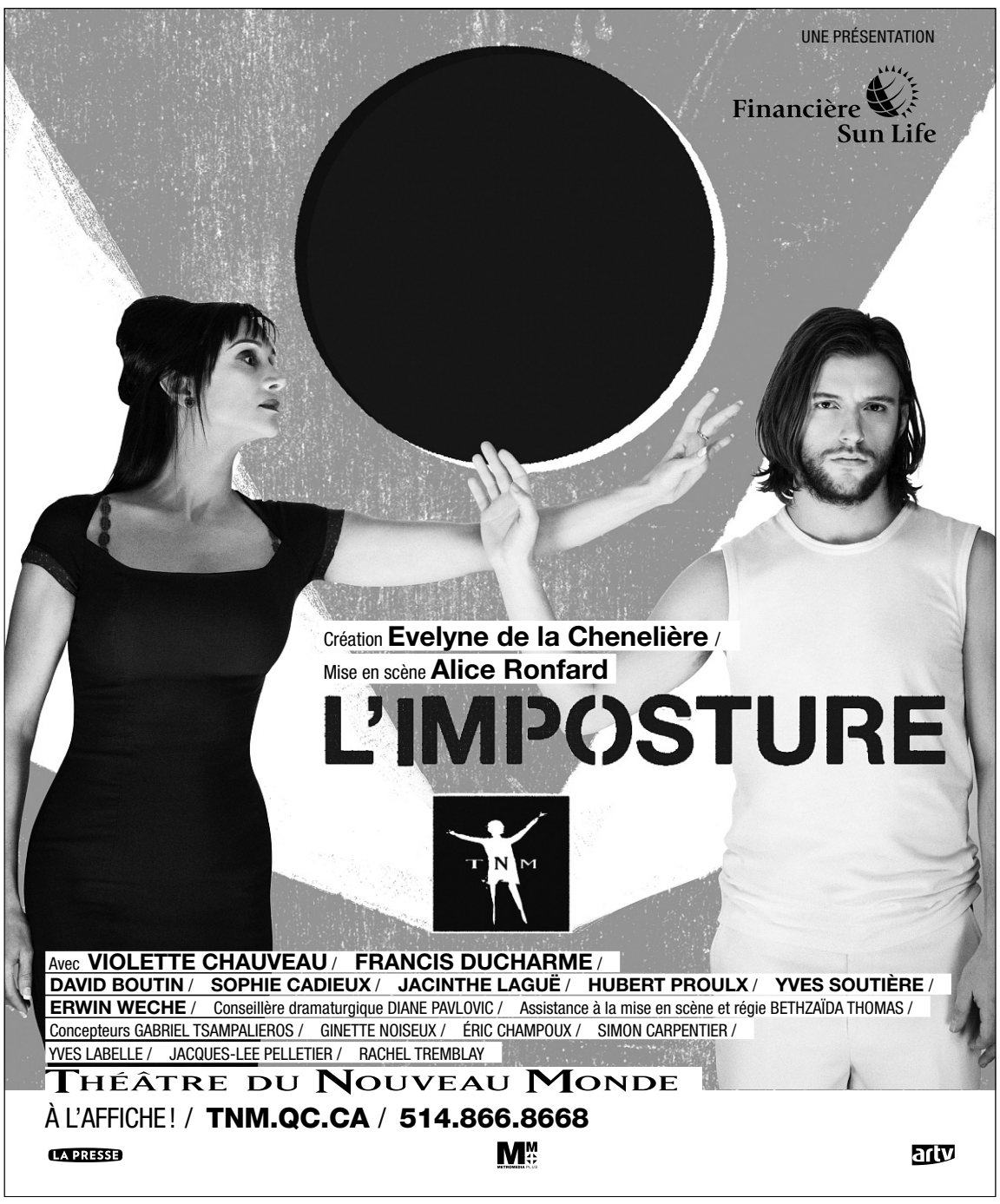
Pour reprendre son expression, ce disque irlandais est « une parenthèse » dans sa discographie, comme l'ont été le disque hommage à Brassens en 1996, celui consacré aux chansons en ch'ti (*Renaud cante el'Nord* en 1993) et celui voué à la chanson réaliste (*Le p'tit bal du samedi soir* en 1981). À la fin de l'entrevue, Renaud ne cache pas ses craintes : « J'ai toujours peur de ce que les gens, les journalistes vont dire de ma voix, des adaptations… Mais je pense que, à partir de ces chansons irlandaises, j'ai fait un album qui me ressemble. »

EN UN MOT

Trois ans après la sortie de *Rouge sang*, son dernier album de chansons originales, l'iconoclaste chanteur français adapte en français et interprète 13 chansons irlandaises.



CHANSON
Renaud
MOLLY MALONE, BALADE IRLANDAISE
EMI





FRED PELLERIN

La beauté du silence

Après le conte, la littérature et le cinéma, Fred Pellerin retourne à la musique avec un premier disque solo, *Silence*. Discussion sur le délire langagier, la route qui étourdit et la beauté du « tout croche ».



PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, ARCHIVES LA PRESSE

Fred Pellerin, en tournée pour son spectacle de contes *L'arracheuse de temps*, vient de sortir sont premier disque solo *Silence*.

PAUL JOURNET

« Je ne travaille pas sur un projet artistique. Je travaille sur un projet humain. J'essaie de faire quelque chose de fun avec ma vie », raconte Fred Pellerin au téléphone, à bord de sa voiture. Il roule près de Rimouski, où se poursuit la tournée de son récent spectacle de contes, *L'arracheuse de temps*.

On vient tout juste de lui envoyer par autobus un colis avec son premier disque solo, *Silence*. « Depuis quelques années, je *zigonne* plein de chansons à gauche et à droite. Parfois avec des amis dans des soirées, parfois sur scène pour laisser le monde respirer entre deux délires langagiers. J'ai fini par vouloir les enregistrer, simplement. Ça finit là. Aucune tournée n'est planifiée. Je n'ai pas le temps ni vraiment l'envie », explique-t-il.

Le disque propose des reprises de Leclerc (*Douleur*) et Vigneault (*Quand vous mourrez de nos amours*), des extraits du répertoire, des compositions de contemporains ainsi qu'une poignée de ses propres chansons. « Je sais que j'ai l'air de faire 56 000 trucs en même temps, mais c'est parce que tout m'allume », lance-t-il.

Le disque détonne de l'univers de ses contes et de leur transposition en livres et films. Rien à voir avec ces fantasmagories. *Silence* est un mélange de quiétude et de moments sombres, dont la beauté est magnifiée par son fragile filet de voix.

Le disque détonne de l'univers de ses contes et de leur transposition en livres et films. Rien à voir avec ces fantasmagories. Silence est un mélange de quiétude et de moments sombres, dont la beauté est magnifiée par son fragile filet de voix.

Une bouteille de vin à la fois

Pellerin a enregistré le disque avec son ami Jeannot Bournival (Les Tireux d'roches). « Jeannot vit juste à côté de chez nous à Saint-Élie, raconte-t-il. Quand on était tranquille le soir, on s'appelait pour déboucher une bouteille de vin et travailler sur des *tounes* dans son studio maison. Il écrivait des arrangements et on *jammait* là-dessus. »

Musicalement, le résultat est plus folk et moins trad que son seul autre disque, celui en duo avec son frère Nicolas (écoulé à plus de 40 000 exemplaires).

Silence s'est-il réalisé rapidement ? « Ç'a été une longue gestation de 13 mois, répond-il. On travaillait pendant nos temps libres, au rythme d'une bouteille de vin par *toune* enregistrée. J'adorais m'enfermer en studio avec Jeannot pour faire du polissage et de l'enculage de notes. »

Le résultat ne ressemble toutefois pas à un trip de studio. La réalisation est très ronde, presque brouillonne. Elle s'inspire d'un de ses disques fétiches, *Nebraska* de Springsteen. On entend jusqu'au bruit des doigts sur les cordes. « C'est monté tout croche, et c'était voulu, observe-t-il. Tu sais, je ne suis vraiment pas un musicien de haute voltige. Ils mettent un métronome et quatre clics plus tard, je suis déjà en dehors. Mais ce n'est pas grave. Ce qui comptait pour moi, c'était de capter un moment. »

Trois chansons

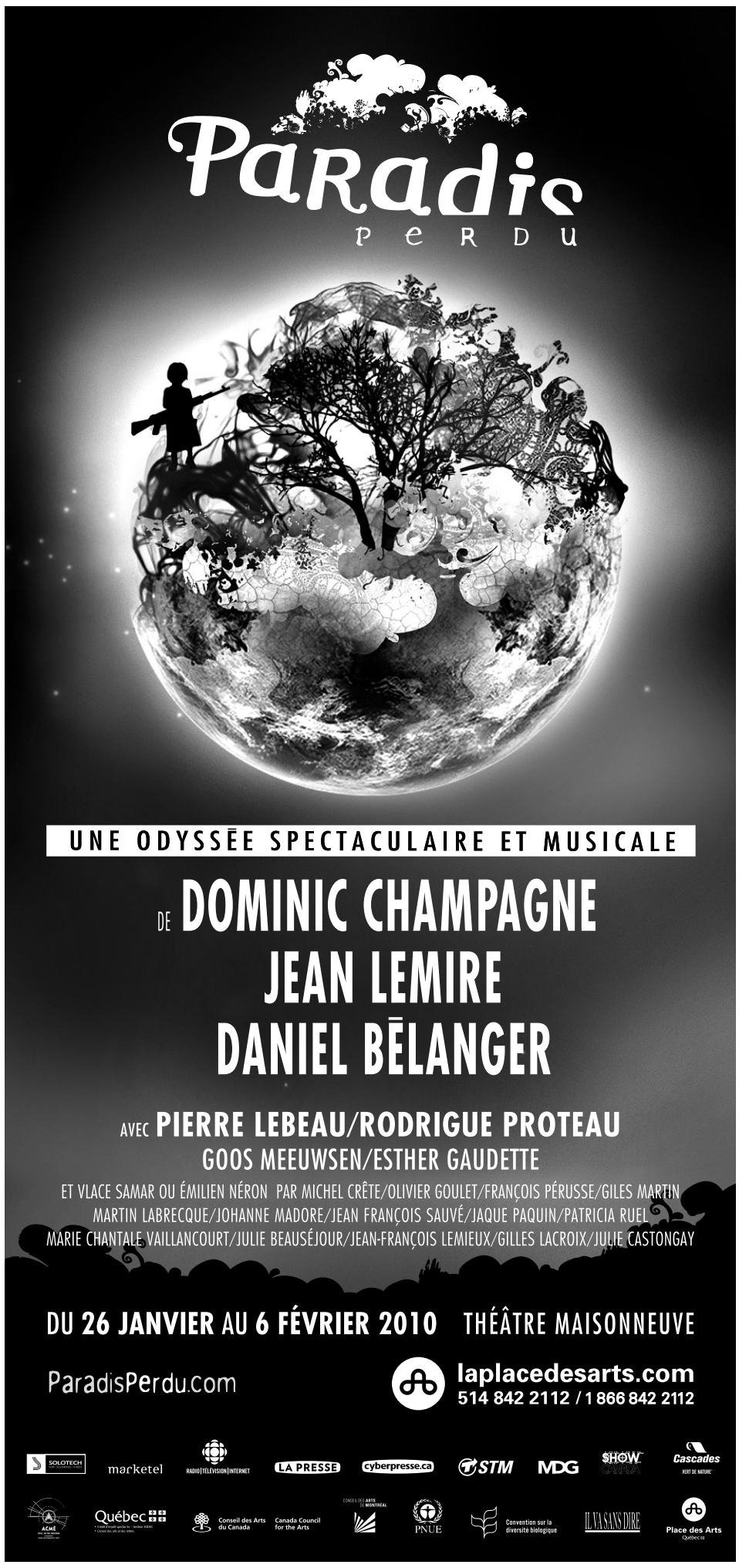
Fred Pellerin a écrit seulement trois chansons dans sa vie. Elles se trouvent toutes sur *Silence*, à commencer par la pièce titre. « Elle date d'environ 10 ans, quand j'étudiais à l'université. Je la cachais par gêne. Il a fallu que je l'entende sortir de la bouche d'Elisapie Isaac – qui l'a enregistrée – pour que je la redécouvre », avoue-t-il.

Les deux autres sont *Les Marie (une berceuse pour ses filles)* et *L'alouette*. « Celle-là, c'est une méchante affaire, rit-il. Un soir de brosse il y a 10 ans, je jouais au théâtre avec Bryan Perro. On a fini la veillée sur le bord de la rivière. On chantait n'importe quel poète avec les mêmes deux accords d'accordéon en valse. *Pour toi mon amour* de (Jacques) Prévert fonctionnait parfaitement, mais on n'avait pas les droits pour l'enregistrer. Alors j'ai écrit ce texte-là, pas mal lourd, qui parle de rêves déchirés. »

Pellerin s'identifie davantage aux mots des autres, surtout ceux de *Mille après mille*, chanson traditionnelle que son père a déjà jouée avec Willie Lamothe, et *Là-bas* de ses amis Manu Trudel et Renée Houle.

« Ça parle de la dichotomie entre la ville et la campagne, la neige brune et la neige bleue, explique-t-il. Moi, je voyage quatre fois par semaine de Saint-Élie à Montréal. La chanson dit tout ce que je ressens face à la rencontre de ces deux mondes. Et en plus, elle est belle. »

TRADITIONNEL
FRED PELLERIN
SILENCE
DISQUES TEMPÊTE/DEP





ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

TRIO

MARIE-CHRISTINE BLAIS

PASSÉ-MOÉ LA PUCK

Amateur de hockey? Fan des Colocs? Sensible à la prévention du suicide? Autant de raisons pour assister à la première partie de hockey-bénéfice « Passe-moé la puck » aujourd'hui même, à compter de 13h30 au Cepsum de l'Université de Montréal. L'équipe des Boys'n'Girls (Pierre Lebeau, Marc Messier, Patrick Labbé, Patrice Robitaille, Pascale Montpetit, Sylvie Léonard...) rencontre celle des Comètes (Jean-Michel Anctil, Claude Legault, Sébastien Ricard, Mike Sawatzky, Maxim Gaudette...). C'est Luc Picard qui anime la manifestation, alors que Jean Dion et François Parenteau se feront commentateurs. Tout cela au profit de la Fondation André Dédé Fortin, pour la prévention du suicide. Les billets sont à 25$ – le reste n'a pas de prix!
Infos : www.passemoelapuck.com



PHOTO FOURNIE PAR ?????



Claude Léveillée, dans son célèbre personnage CloClo.
PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

CLOCLO À LA MONTAGNE SECRÈTE

Au début des années 60, Claude Léveillée était un chansonnier reconnu, mais aussi un clown au visage constellé de taches de rousseur, qui chantait pour les tout-petits à la télé de Radio-Canada. Ses jolies chansons, rigolotes et guillerettes, reprennent vie sur disque, 50 ans plus tard, grâce aux voix de Dumas, Florence K, Andrea Lindsay, Alexandre Désilets, Steve Normandin et Catherine Major! Réunies sur l'album *Clo-Clo-Rico*, accompagnées de voix d'enfants, de bruits d'animaux ou de sons cocasses mêlés à des arrangements soignés, les 14 comptines de Cloclo Léveillée n'ont pas pris une ride et plairont aux petits comme aux grands. En magasin mardi, sur étiquette La Montagne secrète.

DÉCOUVRIR GENEVIÈVE

Les projecteurs sont rarement braqués sur les choristes. Une fois n'est pas coutume et on profite de l'occasion pour souligner que Geneviève Jodoin, la très douée choriste de l'émission *Belle et Bum*, sera en spectacle cette semaine. Au menu, de grandes chansons qu'elle aime, bien sûr, mais aussi des morceaux qu'elle a écrits et composés elle-même, parus sur son album éponyme lancé il y a quelques mois. Accompagnée de quatre amis musiciens, Geneviève Jodoin chantera, on l'espère, sa chanson *Moi j't'aime*, certainement le plus sympathique morceau sur la maternité/paternité qui soit: c'est que la surprenante Geneviève a donné naissance à son troisième enfant il y a quatre mois! À l'Astral, le mardi, 24 novembre.
Infos : www.genevievejodoin.com



PHOTO FOURNIE PAR SIX MEDIA MARKETING



PHOTO FOURNIE PAR ?????

À la différence d'autres expériences qui mêlent pop et symphonique, l'orchestre ne sert pas de tapisserie musicale dans le concert *Desjardins symphonique*.

DESJARDINS SYMPHONIQUE

L'homme-orchestre

Enregistré il y a déjà cinq ans, le concert qui réunissait Richard Desjardins et l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières sous la direction de Gilles Bellemare est enfin gravé sur CD. Bonne nouvelle: tant les fans de Desjardins que les amateurs de musique classique trouveront leur compte avec *Richard Desjardins symphonique*.

MARIE-CHRISTIEN BLAIS

« La première fois que j'ai rencontré Gilles Bellemare pour parler du spectacle symphonique, c'était chez lui à Trois-Rivières, explique Richard Desjardins de Lyon, où il passait quelques jours, récemment. Il m'a fait écouter ce qu'il avait fait comme arrangements classiques pour Piaf et Brel. Après avoir écouté trois mesures, j'étais convaincu! Pis en plus, il fait du bon spaghetti... »

Et il fait de très, très belles orchestrations, Gilles Bellemare: écouter *Richard Desjardins symphonique*, c'est entendre *Akinisi* aux allures du Requiem de Berlioz, *L'homme-canon* devenu mozartien, *Le bon gars* très Gershwin, *Le coeur est un oiseau* façon Verdi... Pendant un an, Bellemare a travaillé d'arrache-pied pour composer ces arrangements splendides, au souffle souvent épique, qui donnent véritablement son sens à l'expression « poèmes symphoniques » ! Pour apprécier le travail, on vous recommande d'écouter l'album fort... Disons que la prise de son, assez exceptionnelle (et signée Richard Lavallée), n'a rien à voir avec l'acoustique extrêmement aléatoire du centre Pierre-Charbonneau, où le concert avait été présenté dans le cadre du Coup de coeur francophone, les 13 et 14 octobre 2004, devant 4200 spectateurs.

Quand on lui demande ce qui l'a le plus énervé, entre « casser » en public de nouvelles chansons seul à la guitare comme il l'a fait il y a quelques semaines au Medley ou chanter ses chansons accompagné par tout un orchestre symphonique, Desjardins n'hésite pas: « C'est l'orchestre symphonique, y a pas de doute. C'était épouvantable, la nervosité que j'ai ressentie quand on a fait les premiers spectacles. Imagine, ça fait 20 ans que je chante mes chansons, c'est comme des ornières dans lesquelles je roule sans problème... Mais là, avec l'orchestre symphonique, même les tempos étaient changés. C'est aussi pour ça que c'est un des plus grands, grands cadeaux de la vie que j'ai reçus, un moment de grâce, quelque chose que je n'avais osé espérer... »

Musiciens « domptés »

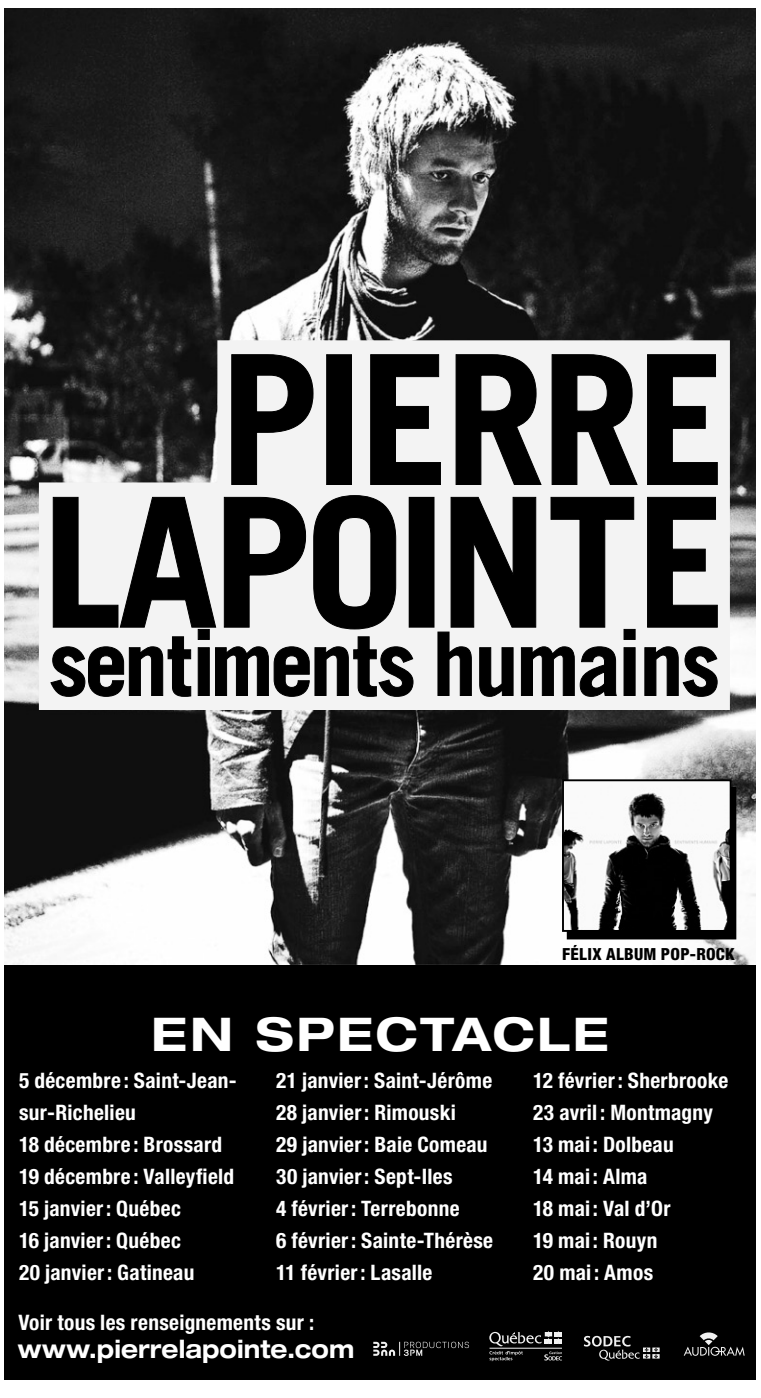
Bellemare avait posé une condition à Desjardins: pas de musiciens pop ou rock, pas de guitare ni de piano pour le grand blond au veston noir. L'orchestre ne sert pas ici de tapisserie musicale, à la différence d'autres expériences qui mêlent pop et symphonique. La pochette de l'album témoigne d'ailleurs de la chose: Desjardins a le regard fixé sur ses partitions, devant un lutrin, sous le regard et la baguette de Bellemare: « Les musiciens classiques, ils sont domptés comme des chiens d'aveugle. J'avais intérêt à faire pareil, » commente le chanteur en riant. Du concert d'origine, 70 minutes ont été retenues: certaines chansons ont été enlevées (notamment *Le saumon*). Mais *Les Yankees*, *Notre-Dame des scories*, *Tu m'aimes-tu*, *Jenny*, *Miami*, de même que les présentations les plus fortes de Desjardins y figurent.

Pour le plaisir de la chose, rappelons que le spectacle avait été enregistré deux semaines avant que Guy A. Lepage ne lance dans les coulisses du gala de l'ADISQ le Félix remporté par Richard Desjardins, absent. « Ben oui, c'est vrai, s'exclame le chanteur. Mais pour moi, c'est aussi l'année où le rapport Coulombe (commission d'étude sur la gestion des forêts) a été déposé. Grosse année... »

Depuis cette « grosse année », le concert « Desjardins symphonique » a été repris à quelques reprises, notamment trois fois en Europe, l'an dernier. « Et on va sans doute le refaire, se réjouit Desjardins. Aller au ciel, j'aime ça de temps en temps! »









ISABELLE BOULAY

Demain l'hiver

Fais du feu dans la cheminée, je reviens chez nous… Mais si on n'a pas de cheminée ? On peut se réchauffer en écoutant le septième album studio d'Isabelle Boulay, *Chansons pour les mois d'hiver*, en vente lundi. Disque-bouillon de poulet, disque-chocolat chaud, ce nouvel album ne révolutionne rien : il réconforte bien.



PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

« Quand j'ai trouvé l'idée de ce disque, c'est comme si je m'étais levée dans la nuit pour réaliser que c'était le matin de Noël », dit Isabelle Boulay au sujet de l'album *Chansons pour les mois d'hiver*.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Il y a bel et bien un âtre dans l'auberge où ont lieu les rencontres avec Isabelle Boulay, un bon feu qui crépite et sent bon en ce petit matin plutôt frisquet. Ça tombe bien : le froid et le chaud, la neige et le feu se retrouvent dans les 11 morceaux de *Chansons pour les mois d'hiver*. L'une est inédite (*Chanson pour les mois d'hiver* sans s à « chanson », écrite sur mesure par Steve Marin) ; les 10 autres sont des reprises – deux du Ferland des années 60, deux de Julien Clerc, une de Cabrel, une de Rivard, un classique country anglais, une de Cohen adaptée en français, une de Claude Gauthier (*Marie-Noël*), *L'amitié,* qu'interprétait Françoise Hardy en 1965… La plus ancienne chanson date de 1947 (*Tennessee Waltz*), la plus récente de 2007 (*Déranger les pierres,* de Julien Clerc et Carla Bruni).

« C'est un disque juste pour le Québec. En fait, il sort en France en même temps qu'ici, mais en petite quantité, parce que l'hiver ne veut pas du tout dire la même chose pour les Français que pour nous. »

« C'est un disque juste pour le Québec, explique une Isabelle Boulay voluptueusement emmitouflée dans des pelures de laine. En fait, il sort en France en même temps qu'ici, mais en petite quantité (20 000 exemplaires), parce que l'hiver ne veut pas du tout dire la même chose pour les Français que pour nous. Remarque, je suis convaincue qu'on peut écouter ce disque en été aussi : après tout, on écoute bien *L'été indien* de Dassin ou *C'est en septembre* de Bécaud à l'année ! »

« Quand j'ai fini la tournée en avril dernier, reprend-elle, j'étais obsédée par l'idée de faire un album avec un thème – disons que je fais de l'insomnie créative dans ce temps-là. Je tourne, je cherche, je n'arrête pas d'en parler… Je pensais au contexte social, à l'humanité ébranlée actuellement par la crise économique, par la pandémie, et j'ai soudain eu l'idée d'un disque qui réconforterait et bercerait les grandes personnes. »

Cette idée, elle l'a trouvée notamment dans son atelier : « Je sais que je suis intense, que mon entourage doit vivre avec ça, je me suis donc trouvé un endroit où l'être sans trop troubler mes proches ! Après tout, tous les musiciens ont le droit d'avoir un studio, pourquoi ne pourrais-je pas faire la même chose bien qu'étant interprète ? J'ai donc loué un petit local, avec mes cadres, mes disques (dont une foule de disques de Noël), mes affaires ! Je l'appelle ma garçonnière. Marc-André (Chicoine, son agent et amoureux, père de leur petit Marcus de 13 mois) l'appelle mon annexe ! » précise-t-elle en riant.

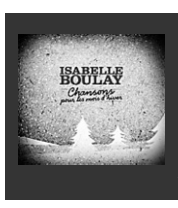
C'est dans sa « garçonnière » qu'elle a finalement eu l'idée d'enregistrer d'abord des maquettes de chansons sur le thème de l'hiver – elle a même enregistré *Mon beau sapin*, « mais je ferai un disque de Noël pour mes 40 ans, plutôt ». Elle s'est mise en quête de morceaux appropriés, d'autres lui ont été proposés (« C'est Michel Bélanger qui m'a fait découvrir *Feignez de dormir,* de Ferland, et *Le patineur,* de Julien Clerc »). Elle les a d'abord travaillés avec quelques musiciens parce qu'elle aime « chanter physique », c'est-à-dire s'approprier les chansons en bougeant vraiment, comme sur scène.

En fait, pour avoir une idée de la façon dont ont travaillé Isabelle Boulay et ses musiciens en très étroite collaboration, sous la supervision du réalisateur Marc Pérusse, jetez un coup d'œil au clip de *Chanson pour les mois d'hiver* (info.audiogram.com/isabelle-boulay-single) : c'est à peu près cela. Et oui, le petit garçon qui y figure, c'est Marcus, le bébé d'Isabelle Boulay. (« Il adore danser sur cette chanson ! ») Dans ce clip comme sur le disque, c'est toujours le même parti pris de simplicité, avec énormément d'accent sur la voix et les guitares, comme si on se trouvait autour d'un feu : « Même pour la pochette, je ne voulais pas de photo. J'ai apporté au graphiste des pochettes de disque avec des illustrations très simples, comme celle de *This Warm December* (compilation avec deux inédites de Jack Johnson, sortie l'an dernier).

« Quand j'ai trouvé l'idée de ce disque, c'est comme si je m'étais levée dans la nuit pour réaliser que c'était le matin de Noël, reprend la jeune femme de 37 ans. La première chanson enregistrée, ça a été *Schefferville, le dernier train*, parce que, un jour, quand j'étais écolière à Matane, dans l'autobus scolaire, je me suis trouvée assise à côté d'une fille qui arrivait de Schefferville et j'avais vu sa tristesse. Ça m'avait fait quelque chose, je voyais bien qu'elle avait perdu ses repères. Cette chanson allait de soi.

« Mais ce sont les musiciens qui m'ont donné l'audace de reprendre une chanson aussi récente que *Déranger les pierres* (2007). C'est grâce à leur interprétation que j'ai laissé la chanson m'entrer dedans, si je puis dire. C'est la chanson la plus sensuelle que j'ai entendue depuis longtemps, un slow, un vrai… Comme une danse de poteau, mais élégante ! Tiens, disons plutôt une chanson avec l'élégance du film *Moulin rouge*, mais avec une odeur de soufre, de luxure… »

Bref, de quoi vraiment se réchauffer, l'hiver venu…



ISABELLE BOULAY
CHANSONS POUR LES MOIS D'HIVER
CHIC MUSIQUE/ AUDIOGRAM

NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES
11 au 13 MARS à la Place des Arts

MARIO JEAN

Mise en scène de Pierre Paquin

« PLUS MORDANT QUE JAMAIS.
Un spectacle à voir et à revoir. »
Maxime Charbonneau, *Rythme FM*

★ ★ ★
« C'est un bonheur (…) bien rythmé (…).
J'ai ri du début à la fin ! »
Tania Lapointe, *Téléjournal, Radio-Canada*

★ ★ ★
« Mario Jean, c'est un feu roulant.
Il a des bons textes. J'ai beaucoup ri.
Je vous le dis, ça vaut la peine d'être vu. »
Sylvain Ménard, *98,5 FM*

★ ★ ★
« Ça fait plaisir de revoir Mario Jean sur scène !
Un Mario Jean qui laisse tomber tous les tabous !
Préparez-vous à rire ! » Isabelle Lacasse, *Rock détente*

★ ★ ★
« Les spectateurs buvaient littéralement les paroles de l'humoriste (…). Ses gags sont toujours sentis, jamais gratuits. *Gare au gros nounours !* nous prouve que l'humoriste n'a pas perdu de son mordant, au contraire. » *Journal de Montréal*



PLACE DES ARTS
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
encore
RIEZENCORE.COM

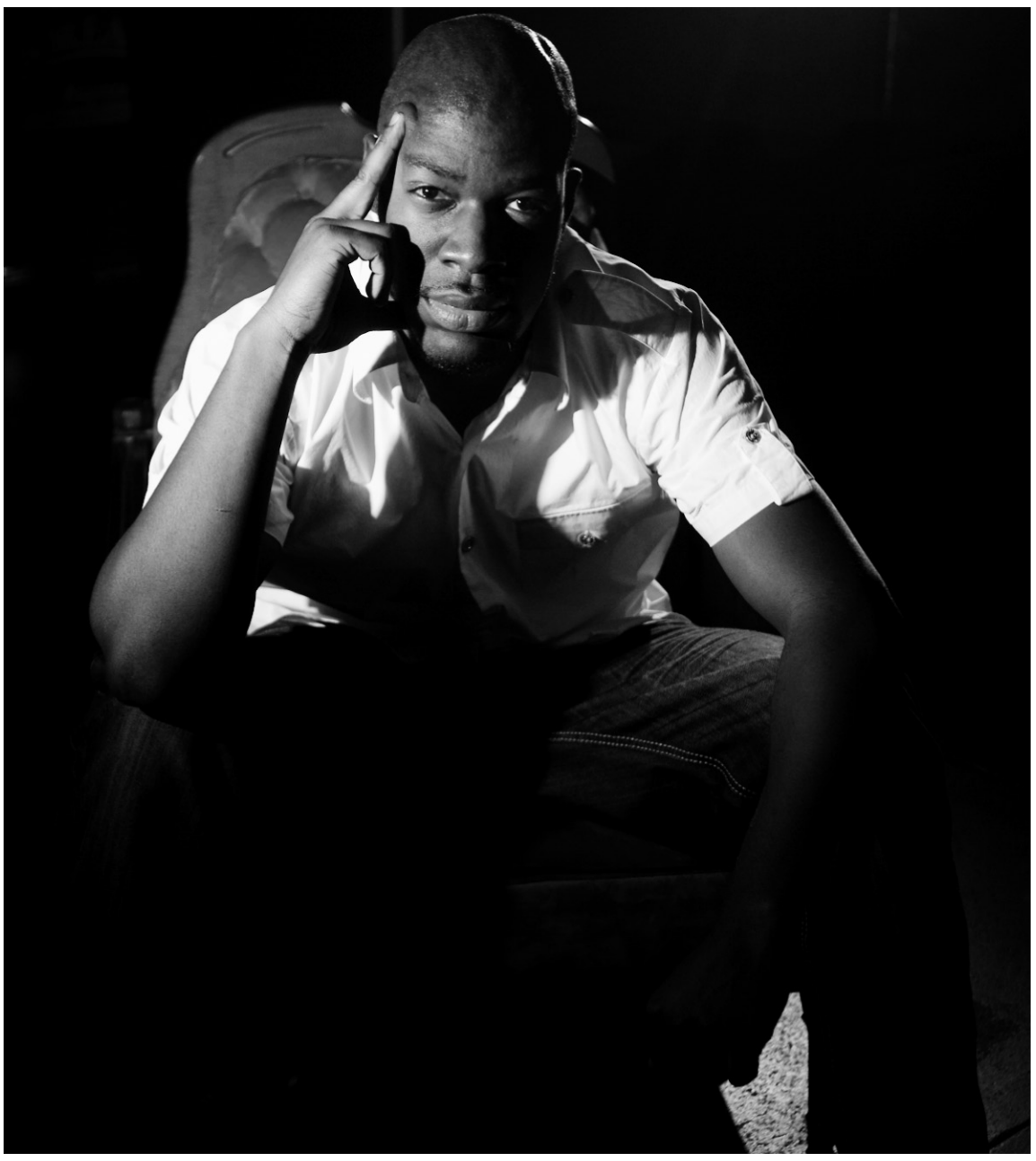


PHOTO ANDRÉ PICHETTE, ARCHIVES LA PRESSE

***La boîte noire*, premier album solo de Dramatik, est le récit troublant d'une jeunesse triste et d'une rage intérieure qui le fait mordre, aujourd'hui encore, dans chacune de ses syllabes.**

DRAMATIK

Au volant de sa rage

Imposs a lancé son disque l'année dernière ; on attend celui de J-Kyll en 2010 ; ces jours-ci, arrive le premier de Dramatik : le clan Muzion n'a visiblement pas dit son dernier mot. Après des années de remise en question, le rappeur Dramatik lance *La boîte noire*, un album touchant, percutant et personnel. Un des meilleurs disques rap québécois de l'année.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Pour savoir où l'on va, il faut comprendre d'où on vient, dit l'adage. En revoyant enfin son père biologique, il y a cinq ans, Dramatik a appris que son grand-père était nul autre qu'Augustin Bruno, ex-chef de l'Orchestre du Palais national d'Haïti et professeur de musique, qui a formé Weber Sicot, l'un des pionniers du kompa. « Il faut croire que la musique, j'avais ça dans le sang ! »

C'est cruel à dire, mais si le reste de sa vie était fait d'aussi belles surprises, Dramatik ne serait probablement pas le grand, l'intense MC qu'il est devenu. *La boîte noire*, son premier album solo, ne serait non plus le récit troublant d'une jeunesse triste et d'une rage intérieure qui le fait mordre, aujourd'hui encore, dans chacune de ses syllabes.

En Haïti, m'explique Dramatik, on appelle des enfants comme lui des « Reste-avec ». « Des Reste-avec, ce sont comme des enfants esclaves. Ils font tout, le ménage, le lavage, le balai, sans avoir le droit de sortir. Lorsqu'il a fini de travailler, il doit rester dans son coin. Pendant que les jeunes jouaient dehors, moi, je restais dans le garage. »

Ses parents biologiques avaient trouvé refuge au Québec, où Dramatik est né. « Pour eux, les conditions étaient certainement meilleures que là-bas, avec Papa Doc. Pour moi, ça été un cauchemar », qui a commencé avec un père absent, puis un séjour à l'hôpital psychiatrique Rivière-des-Prairies, et la prise en charge par la Direction de la protection de la jeunesse. Laquelle lui a trouvé cette famille d'accueil. « Des personnes méchantes. On m'enfermait dans une trappe, sous la cage d'escalier. C'est ça, ma boîte noire. »

« Ça fait longtemps que mon père est parti, un autre homme a pris sa place/Austère comme l'automne, quand je l'appelle papi, ça l'agace », rappe-t-il dans l'autobiographique chanson-titre de son premier album solo. Le reste est tout aussi important et personnel, sur *Au nom des pères* (à propos des pères absents), *Ghetto Génétik tome 3*, *L'oubli* (sur les gens de son quartier), *Au volant de ma rage*…

Enregistré en une dizaine de jours, ce disque thérapeutique – le premier d'un triptyque, promet-il – a mis trois ans à mûrir entre les deux oreilles du poète. Avant cette démarche, trois années de remise en question sur la vocation de rappeur, après que le groupe dont il fait partie, Muzion, ait été largué par BMG. « Mets un chat de gouttière dehors, il va vite se remettre sur ses pattes; mets un chat de maison dehors, il va perdre ses repères », illustre-t-il à propos de cette fin d'aventure auprès d'une major de l'industrie du disque.

L'expérience du vétéran

Pour articuler de fines images, Dramatik est un champion. Ça se remarque dans le livret de son disque, encore plus lorsqu'on discute avec lui. Le rappeur manie bien les mots, il les mesure avec justesse et parvient ici à créer une oeuvre forte, authentique parce que personnelle, mais aussi parce qu'elle transpire l'expérience du vétéran, qui a passé 20 ans à faire du rap, sa bouée de sauvetage. « Maintenant, j'ai ma famille, j'ai appris à vivre par attachement/Ma thérapie, c'est dire ce qui m'agace/Et non, j'suis pas le fils d'un bâtard, mais le fruit du karma/Tout ce que j'ai dit, c'est la vie de Drama », termine-t-il sur la chanson *La boîte noire*.

« Je n'ai pas la même rage qu'avant », assure Dramatik. La vie a fini par le laisser tranquille. Entouré de sa femme, sa belle-famille, ses enfants. Sa famille du rap, aussi : 7e Ciel Records, son nouveau label, et son clan Muzion, piliers du rap montréalais. « La chanson *Mon Zion*, ça m'a pris 45 minutes pour l'écrire. »

« Ce n'est pas fini pour Muzion. On revient », déclare-t-il. Plus fort qu'avant. Dramatik, aujourd'hui plus paisible, semble être à toute épreuve.





GREGORY CHARLES

Devenir superhéros ès musique

La mémoire musicale des dernières décennies se situe quelque part entre l'oreille gauche et l'oreille droite de Gregory Charles. Il devrait le démontrer mardi prochain, première d'une longue série de dates de *MusicMan*, spectacle dont il aimerait devenir le héros. Discussion sur les super pouvoirs de la musique avec celui qui assure ne pas les posséder. Pas encore.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, ARCHIVES LA PRESSE

« Pour comprendre une époque, le palmarès est aussi efficace qu'un livre d'histoire », croit Gregory Charles.

PAUL JOURNET

On croyait que Gregory Charles était un artiste omnipotent. Il l'est presque, même s'il sait secrètement qu'un petit quelque chose lui manque encore. Devenir un superhéros. C'est le thème de son nouveau spectacle, où il tente de maîtriser les « super pouvoirs » de la musique, comme le faisaient ses héros, les *musicmen*.

Commençons par le commencement. L'idée du spectacle germe depuis les dernières élections américaines, raconte-t-il au cellulaire, dans sa voiture, en route vers on ne sait où. « Barack Obama disait qu'en grandissant, les seuls modèles noirs disponibles étaient les athlètes et les artistes, explique-t-il. Aretha Franklin, Jackie Robinson et d'autres pionniers l'ont inspiré à devenir qui il est. Ça m'a fait réfléchir à mes propres modèles. »

Ses modèles à lui, c'étaient les *musicmen*. Dans le lexique personnel de Gregory Charles, le mot désigne un « artiste de feu ». Quelqu'un qui brûle la scène en alliant jeu, chant, danse et musique. « Par exemple, John Lennon et Félix Leclerc n'en sont pas. Mais Mick Jagger, Michael Jackson, James Brown, Elton John et Robert Charlebois en sont », explique-t-il.

Son premier contact avec le genre remonte à ses 6 ans, alors qu'il regardait un jeune Noir danser la claquette à une émission de variétés de CBS. « C'était archi quétaine, mais ça me fascinait. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à suivre des cours de danse, puis j'ai accompagné la chorale de mon école. J'étais parti. »

Pour lui, les *musicmen* maîtrisent les « deux super pouvoirs musicaux » : le souvenir et le temps. C'est la capacité de pondre une chanson qui reste gravée dans notre mémoire toute notre vie. Et aussi une chanson qui reste populaire d'une génération à l'autre.

Voilà pour l'idée maîtresse du spectacle. Serge Postigo, coconcepteur et metteur en scène, explique qu'il se divise en trois parties. « Gregory commence en parlant des *musicmen* auxquels il s'identifiait en grandissant. Ensuite, il nous parle des deux super pouvoirs. Puis, il termine en demandant à la foule de l'aider à devenir lui aussi un *musicman*. À travers tout cela, il y a une ligne dramatique, ce qui est nouveau. »

Charles tient à chasser toute trace de prétention de sa démarche. « Écoute, je ne m'identifie à aucun de ces géants-là. Comme un Jean-Baptiste, je ne me sens même pas digne de délier les lacets de leurs sandales. »

Entre Diderot et le *cover band*

Son projet ressemble à une rencontre entre Diderot l'encyclopédiste et un groupe de *covers* avec un gros budget. Contrairement à *Noir et blanc*, Charles ne pige pas de chanson du public. Cette fois, c'est une année qu'on lui propose et il doit interpréter les tubes qui l'ont marquée.

Difficile à se préparer? « Pas trop, répond-il. Écoute, je suis un nerd. Je connais le top 40 franco et anglo de toutes les années depuis 1940. Déjà à l'école, j'avais un show de radio où je divisais les chansons selon leur année ou même leur mois de sortie. (...) J'écoute encore aujourd'hui quatre heures de musique par jour, et je m'amuse souvent à écouter mes disques par thème. Par exemple, passer un après-midi avec Brassens, les Beatles et tous les autres artistes qui commencent par B. »

Mais il y a une raison plus profonde pour laquelle il lie les chansons à leur année de création. Selon lui, un tube est un témoin inestimable d'une époque.

« Pour comprendre une époque, le palmarès est aussi efficace qu'un livre d'histoire. » Par exemple, dit-il, *God is an American* illustre l'ouverture aux États-Unis. *I Lost my Baby*, *La rue principale* et *Sauvez mon âme* témoignent de l'écroulement des valeurs traditionnelles dans les années 90.

« Vous allez me dire que, comme un pasteur avec la Bible, on peut faire dire n'importe quoi aux chansons, anticipe-t-il. C'est vrai. Mais je ne prétends pas faire de la science exacte. Je veux m'amuser avec la musique, c'est tout. »

MusicMan de Gregory Charles, du 24 novembre au 12 décembre au Théâtre Saint-Denis.



SUR LES PLANCHES

MARDUK + NACHTMYSTIUM + RITUAL, ce soir aux Foufounes électriques.
CHANTAL KREVIAZUK, ce soir à l'Olympia de Montréal.
GROUPE 15 NORD, ce soir à l'Espace Dell'Arte.
THE CRANBERRIES, demain à l'Olympia de Montréal.
JOHN MAYALL, demain au Métropolis.
GROOVE KINGS, lundi à L'Astral.
GREGORY CHARLES, mardi à dimanche au Théâtre Saint-Denis.
GENEVIEVE JODOIN G, mardi à L'Astral.
THE FACELELL + DYING FETUS, mercredi au National.
DAVID GOGO, mercredi à L'Astral.
MES AIEUX, mercredi à L'Étoile.
STEREOS/THE MIDWAY STATE, mercredi au Club Soda.
MATT DUSK, jeudi au Club Soda.
V.I.P., jeudi à l'Olympia de Montréal.
LADY GAGA, vendredi au Centre Bell.
ALEX CUBA, vendredi à L'Astral.
ROCK THE KING, vendredi au Club Soda.
IMOGEN HEAP, vendredi au National.
APOSTLE OF HUSTLE, vendredi au Il Motore.



Lady Gaga
PHOTO REUTERS

JOHN MAYALL

Vive la vieille école !

Si les musiciens qui accompagneront John Mayall au Métropolis demain soir ne portent plus le nom des Bluesbreakers, ce n'est pas parce que l'héritage des groupes mythiques de Mayall dans les années 60 est trop lourd à porter. Oubliez Eric Clapton, Peter Green et Mick Taylor, c'est à cause de Buddy Whittington, Joe Yuele et Hank Van Sickle (!) que Mayall a retiré le nom des Bluesbreakers.

ALAIN DE REPENTIGNY

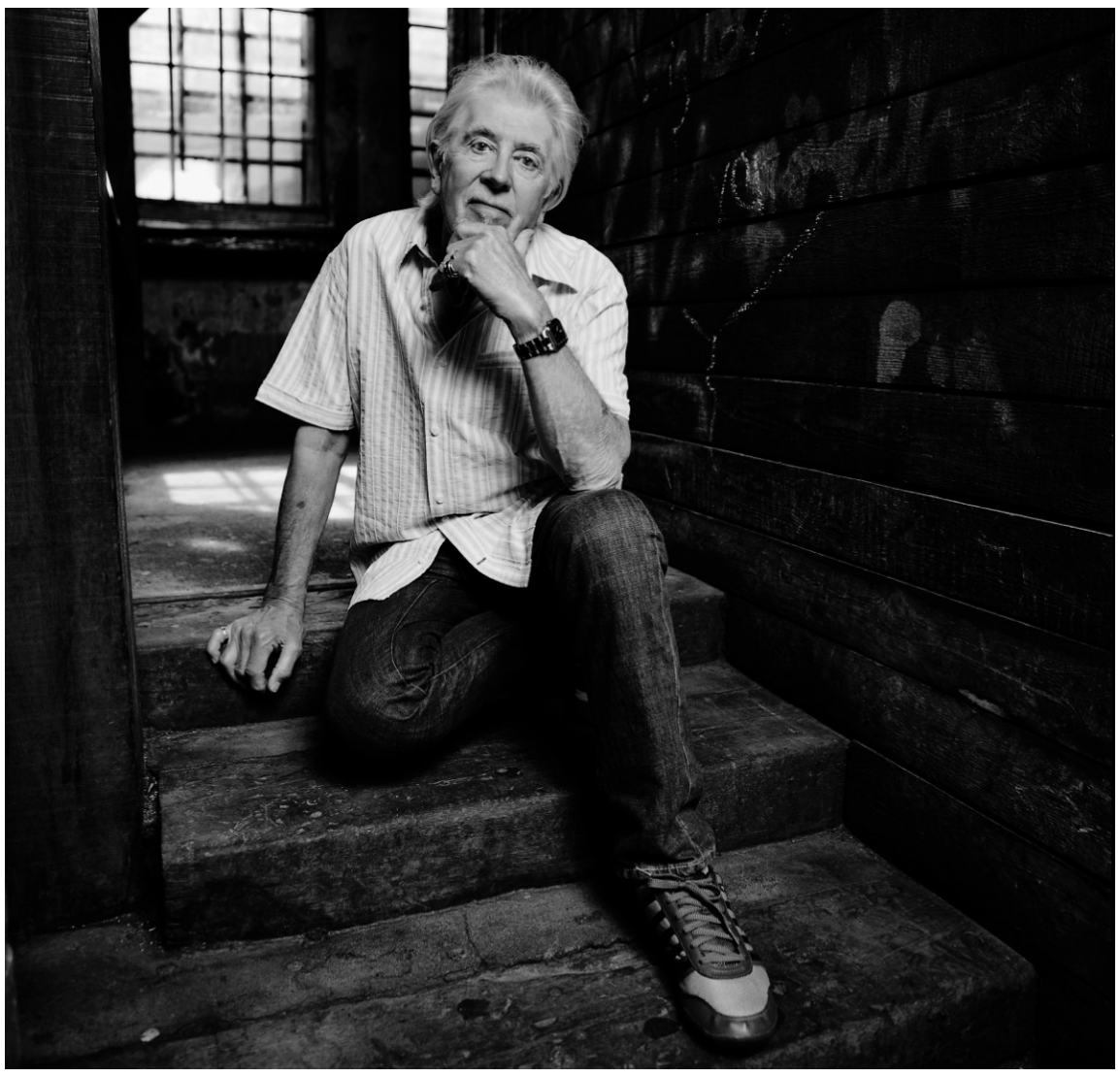


PHOTO FOURNIE PAR EAGLE ROCK

Le bluesman John Mayall fêtera ses 76 ans dans une semaine et il se félicite d'être encore très actif. D'autant plus que d'anciens collègues à lui n'ont pas eu la même chance.

« J'ai joué avec Buddy, Joe et Hank pendant deux décennies et ça serait injuste que d'autres portent le nom des Bluesbreakers après eux, explique John Mayall au téléphone. Ils *étaient* les Bluesbreakers et aujourd'hui, j'ai la liberté de choisir de nouveaux musiciens et de faire les choses à ma façon. »

Si le vénérable bluesman britannique apprécie autant son groupe des années 90, c'est aussi parce que les Clapton, Green et autres Taylor n'ont fait que passer parmi ses Bluesbreakers. Ainsi le voulaient les folles années 60 où ses groupes se séparaient aussi vite qu'ils se formaient. Ça lui aura quand même permis d'acquérir une réputation de pionnier au flair remarquable pour recruter des musiciens prometteurs.

Mayall précise toutefois que le hasard a joué un rôle important dans la formation de son nouveau groupe. « Buddy (Whittington) m'a présenté le guitariste Rocky Athas, il y a longtemps et j'ai conservé son numéro de téléphone, raconte-t-il. Rocky et Buddy sont du même patelin au Texas. Greg Rzab, le bassiste, avait travaillé avec Rocky et c'est lui qui m'a suggéré le batteur Jay Davenport dont je n'avais jamais entendu parler. Donc la section rythmique est de Chicago et le guitariste du Texas. Tom Canning (claviériste et complice de longue date sur disque) complète le groupe. »

Mayall fêtera ses 76 ans dans une semaine et il se félicite d'être encore très actif. D'autant plus que d'anciens collègues à lui n'ont pas eu la même chance. Je lui parle de Peter Green, le jeune guitariste surdoué qui a remplacé Clapton dans les Bluesbreakers avant de fonder Fleetwood Mac, et dont la carrière a vite été interrompue par les drogues et la maladie mentale. Green s'est remis à donner des spectacles et à lancer des disques de blues acoustique dans les années 90, mais ce n'était plus le même musicien.

« C'est vraiment dommage, commente Mayall. Peter était parmi les spectateurs au concert pour mon 70e anniversaire (en 2003). Il ne joue pas autant qu'il avait l'habitude de le faire, mais au moins il joue. Il est grandement diminué, je sais. Mais au moins il a survécu. »

Mayall a longtemps eu un sérieux problème d'alcool dont il parle dans la chanson *Slow Train To Nowhere* de son nouvel album *Tough* : « Ça fait 20 ans que j'ai arrêté de boire, mais c'est une chanson parfaite sur ce sujet. Ça peut sembler pince-sans-rire, mais ça n'en pas moins vrai. »

Besoin de changement

Récemment, Mayall a ralenti la cadence. On a parlé d'épuisement et on a même cru qu'il avait décidé de se retirer dans ses terres. « Je n'étais pas malade, mais au plan musical, j'étais arrivé au bout du chemin et j'avais besoin de changement, se souvient-il. La seule façon d'y arriver était de prendre six mois de répit. Mais la compagnie de disques voulait un nouvel album et j'ai dû faire vite pour monter un nouveau groupe et enregistrer *Tough*, le printemps dernier. »

Cet album, Mayall l'a intitulé *Tough* parce que la musique y est robuste et qu'il y fait référence « aux temps difficiles que nous traversons tous ». Il y signe trois chansons dont *That Good Old Rockin' Blues*, un coup de chapeau évident aux Rolling Stones dans lequel il confesse son aversion pour le rap et autres « musiques modernes ». Ne craint-il pas de faire trop vieille école ?

Mayall rigole au bout du fil : « Non, le rock and roll est " vieille école " de toute façon. C'est une petite flèche de ma part à l'endroit du rap, la musique pop moderne, qui ne m'intéresse vraiment pas. Dans le rap, les messages sont très négatifs et on n'entend jamais les musiciens : ce ne sont que des machines, des échantillonnages, il n'y a pas d'humanité là-dedans. Mais cette chanson est avant tout un hommage au pouvoir du rock and roll. »

John Mayall, au Métropolis, le 22 novembre, 20 h.

EN UN MOT

Un pionnier du blues britannique dont le groupe légendaire, les Bluesbreakers, a servi de tremplin aux guitaristes Eric Clapton, Peter Green et Mick Taylor dans les années 60.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
COMMANDITAIRE EN TITRE Hydro Québec
SÉRIE DESJARDINS
LES GRANDS QUÉBÉCOIS
PRÉSENTÉE PAR Desjardins



MICHEL RIVARD SYMPHONIQUE
De Rivière à La Mer
Les grands succès de Michel Rivard, entremêlés de musique classique : *Un trou dans les nuages, Je voudrais voir la mer, Maudit Bonheur,* etc.
Chef d'orchestre : **Jean-François Rivest**
7 et 8 décembre 2009 / 20 h

OFFRE SPÉCIALE : achetez un concert et obtenez le deuxième à 50%

STARMANIA VERSUS NOTRE-DAME DE PARIS
Les grandes chansons



Les 1er et 2 février 2010 / 20 h
Interprétées par les plus belles voix d'opéra du Québec : Marc Hervieux, Marie-Josée Lord, Lyne Fortin, Étienne Dupuis, Raphaëlle Paquette, Dominique Côté.
Chef d'orchestre et arrangeur : **Simon Leclerc**
Paroles : **Luc Plamondon**
Musique : **Michel Berger** et **Richard Cocciante**
Metteur en scène : **Daniel Roussel**

Conseil des arts et des lettres Québec · Conseil des Arts du Canada · Canada Council for the Arts · CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
EN COLLABORATION AVEC : RADIO TÉLÉVISION INTERNET · LA PRESSE cyberpresse.ca · rockdétente

Billets à partir de 25 $
* Taxes et frais de service en sus
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245
514 842-9951
osm.ca

FUCKED UP

Un plat qui se mange très chaud

Attribué par les professionnels de la musique et de la presse spécialisée au Canada, le prix Polaris 2009 est-il celui qu'on croyait ? Quoi qu'on en dise, le groupe primé est associé à la scène punk-hardcore de Toronto: Fucked Up est un plat qui se mange (très) chaud... et qui sera servi au dessert de M pour Montréal, ce soir au Métropolis.

ALAIN BRUNET

Tout baigne dans l'huile pour Fucked Up. On n'imagine pas une telle formation remporter un prix aussi prestigieux, symbole de grande qualité indie. Le prix Polaris a notamment contribué à faire connaître notre Patrick Watson au Canada après que le Montréalais l'eut remporté en 2007.

« Ça peut sembler cliché, mais nous ne l'avions pas vu venir ! On peut qualifier cet honneur d'accident heureux. Depuis la remise du Polaris, nous avons le sentiment de pouvoir rejoindre beaucoup plus d'amateurs, bien au-delà de la scène hardcore. À tel point que certains parents de nos amis nous disent apprécier sincèrement notre travail, même s'ils n'écoutent plus de rock dur depuis les années 80 ! » s'exclame Damian Abraham, alias Father Damian / Pink Eyes, un colosse qui n'a rien de redoutable au bout du fil. Bien au contraire, ce maître ès rugissements se montre volubile, généreux et sympathique.

On peut comprendre ces parents pour qui le punk-hardcore est généralement considéré comme un rite de passage plutôt qu'une allégeance indéfectible. Or, Fucked Up fait mentir cette perception parce que ses musiciens transcendent l'esthétique hardcore dont ils sont issus. Le choix des progressions harmoniques, les textures singulières émanant de ces strates de guitares, le contraste entre la voix rauque du soliste et les voix claires de ses comparses, voilà autant d'éléments qui justifient les éloges récoltés depuis l'an dernier. NME, Pitchfork, Blender, bref l'ensemble de la branchouille internationale a apprécié au plus haut point l'album *The Chemistry of Common Life*, le tout coiffé par l'attribution du prix Polaris en septembre dernier.

« Nous sommes six dans ce groupe, et nous avons des goûts très différents. Personnellement, j'aime le hardcore ; Mike est plus pop ; Sandy est fan de Radiohead, et ainsi de suite. Après toutes ces années (le groupe existe depuis 2001), il nous fallait aller plus loin. Nous savons d'où nous venons, nous respectons ce passé et les artistes qui l'ont marqué, mais nous ne voulons pas reproduire ce qui a déjà existé. Les groupes vraiment créatifs d'aujourd'hui mêlent les genres, c'est aussi notre cas. La musique populaire est tellement diversifiée. Je suis en train de découvrir du hardcore sud-africain des années 80 ; je ne savais pas non plus l'existence des groupes punk de l'Arizona, très étranges et très différents de ce qui se faisait à l'époque », soulève Damian.

Pagaille à MTV

L'attribution du Polaris 2009, assure l'interviewé, ne laisse aucunement prévoir quelque adoucissement dans l'attitude Fucked Up. Rappelons que l'an dernier, un concert tenu dans une salle de toilettes pour l'émission *MTV Live* s'est terminé dans la pagaille la plus totale. La salle de bains a été ravagée, un spectateur et un caméraman ont été blessés, les rockeurs torontois furent blâmés par les propriétaires de MTV qui leur réclament encore 5000 $ pour payer les dommages.

« Chaque fois que nous y sommes retournés, la sécurité nous a fouillés comme si nous étions des suspects. Nous avions des agents derrière nous pendant notre numéro! On a cru que cet incident était prémédité. L'énergie générée par le punk-rock est parfois incomprise, les réactions du public sont insoupçonnées. Dans ce cas, il faut convenir que c'était risqué, car nous avions joué dans un espace clos. C'est évident, nous ne voulions faire de mal à personne. Alors ? MTV risque d'attendre longtemps qu'on les rembourse ! »

Damian Abraham n'a pas la langue dans sa poche, et on ne s'étonnera pas que le réseau Fox News l'ait invité à s'exprimer régulièrement dans le cadre de l'émission *Red Eye w/ Greg Gutfeld*. Pour couronner le tout, le chanteur vient tout juste d'accéder à la paternité.

Papa hardcore ? « Avec l'arrivée de ce bébé, il me faut réduire mes déplacements, mais il y a moyen de s'organiser. Avec Melissa Auf Der Maur et Champion, la soirée montréalaise sera assez diversifiée merci ! Et je vous assure que nous comptons y faire bien plus qu'une apparition en fin de soirée. Nous prévoyons aussi revenir chez vous au début de 2010, probablement en février. Montréal, vous savez, a été la première ville où nous nous sommes produits à l'extérieur de Toronto. D'autant plus que Lafleur est mon restaurant de fast-food préféré... »

EN UN MOT

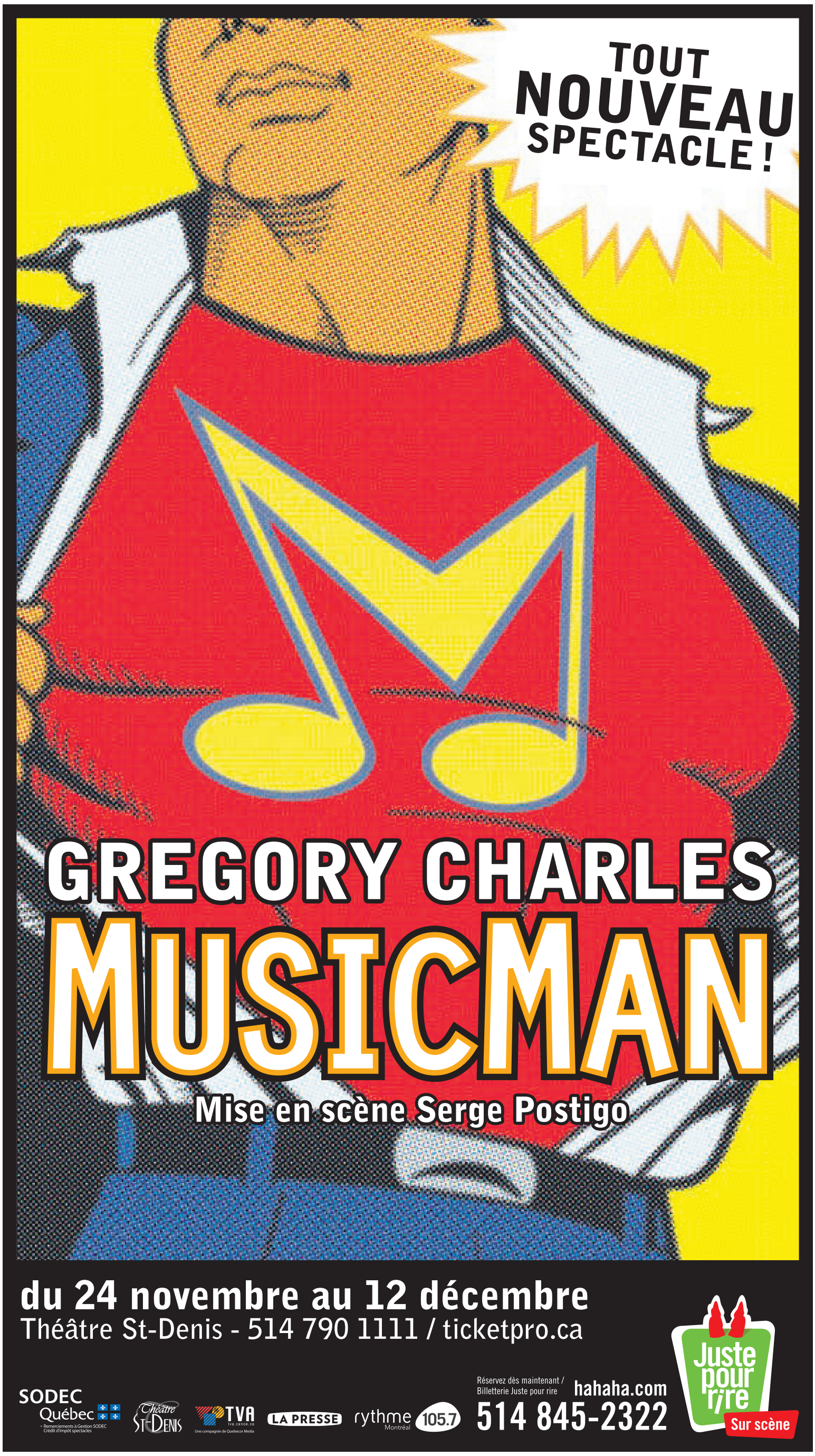
Créé en 2001 à Toronto, Fucked Up est un sextette de style punk-hardcore dont le plus récent album, *The Chemistry of Common Life*, lui a permis de remporter le prix Polaris 2009.



PHOTO PC

Le chanteur Pink Eyes de Fucked Up (ci-dessus, avec la casquette) : « Depuis la remise du Polaris, nous avons le sentiment de pouvoir rejoindre beaucoup plus d'amateurs, bien au-delà de la scène hardcore. »

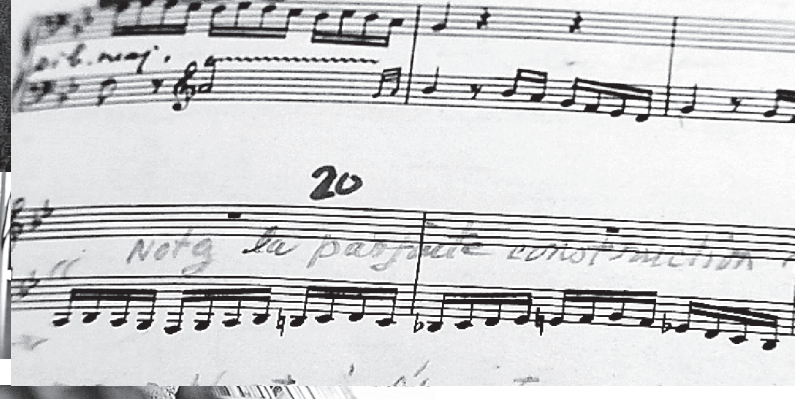
Fucked Up se produit ce soir au Métropolis.
Infos : mpourmontreal.com



LES CONTRADICTIONS D'UN CRITIQUE *Romantique*





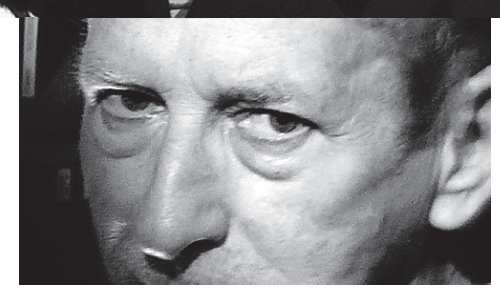


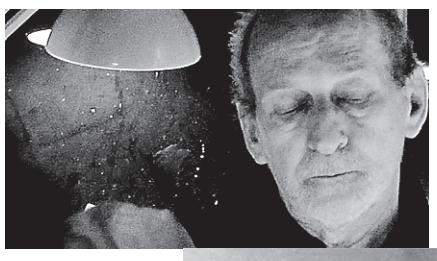














Quelles sont les oeuvres préférées de Claude Gingras? Notre critique musical, célèbre pour ses opinions parfois féroces, se livre ici, sans retenue ni snobisme. Et profite de l'occasion pour dévoiler les choix des lecteurs ayant répondu à son appel cet été. Que vous aimiez déjà la musique classique ou ayez envie de vous y initier, voici l'occasion de découvrir ce qui fait vibrer ces mélomanes.

CLAUDE GINGRAS

Mon métier consiste le plus souvent à commenter des interprétations d'œuvres, les unes connues, les autres moins, l'évaluation des créations étant beaucoup moins fréquente. Il est très rare cependant que je me permette d'écrire que j'aime beaucoup, ou pas du tout, une œuvre en particulier, mon propos se limitant à dire comment l'œuvre est rendue.

Aujourd'hui, on me demande d'établir mon propre palmarès: les œuvres pour lesquelles j'ai une affection particulière. C'est le mélomane qui se confie, qui oublie son rôle de critique pour redevenir ce qu'il fut d'abord: un amateur de musique comme les autres.

J'ai d'abord fixé mon choix à cinq œuvres. Ce nombre se révélant immédiatement trop restrictif, je suis passé à 10. Là encore, je me rends compte que la liste n'est pas vraiment complète. Mais il faut savoir s'arrêter. Ainsi, je m'aperçois que je n'ai pas pensé à Mozart, à Chopin, à Mahler, à Stravinsky, et pourtant, plusieurs de leurs œuvres me comblent. Honte! Je n'ai pas pensé non plus à Bach et à Wagner, dont je reconnais le statut de géants sans toujours vibrer à leur musique.

C'est ici qu'intervient ce qu'on appelle «l'objectivité». J'ai à commenter une interprétation de Bach ou de Wagner. Je m'y prépare, analyse et partition en mains, j'écoute, j'ai même l'impression d'aimer depuis toujours ce que j'entends, et puis... j'oublie. Parce que cette musique n'est pas vraiment proche de mon cœur.

J'ose le dire: j'aime à intensité égale certaines œuvres un peu «kitsch» et certaines œuvres parmi les plus «pointues» qui soient. Contradiction, dira-t-on. Mais l'être humain n'est-il pas lui-même une contradiction vivante, avec son mélange de bon et de mauvais, de positif et de négatif, de pour et de contre, de blanc et de noir?

Il n'y a pas d'ordre préférentiel dans les 10 œuvres que j'ai retenues. Je les aime toutes au même degré. Et pourtant, la toute première qui m'est venue à l'esprit est la cinquième Symphonie de Chostakovitch. Sans doute parce qu'elle fait partie de ma vie. C'est la première musique «moderne» que j'aie entendue. J'avais 16 ou 17 ans et je faisais plusieurs soirs par semaine du «babysitting» pour mon frère aîné, qui avait une vie sociale très active et une bonne discothèque. Nous étions encore au 78-tours et j'écoutais, sans jamais m'en lasser, cette musique absolument troublante. Le seul enregistrement alors disponible était celui de Stokowski et le Philadelphia Orchestra, réalisé en 1939. Beaucoup plus tard parurent, en 33-tours puis en compact, les différents enregistrements de Mravinsky et le Philharmonique de Leningrad, créateurs de l'œuvre en 1937.

Il n'y a pas d'ordre préférentiel dans les 10 œuvres que j'ai retenues. Je les aime toutes au même degré. Et pourtant, la toute première qui m'est venue à l'esprit est la cinquième Symphonie de Chostakovitch. Sans doute parce qu'elle fait partie de ma vie.

Au collège, nous avions une sorte de cours d'initiation musicale. Un jour, j'y avais apporté le lourd (et fragile) album de Stokowski. J'entends encore notre «professeur», un vénérable abbé, s'écrier, épouvanté: «Voilà la musique de l'enfer! Elle a été composée par un communiste!» En fait, l'abbé n'avait pas complètement tort. Cette musique sauvage décrit bien la terreur du régime stalinien. Mais il s'agit avant tout d'une œuvre dont les quatre mouvements sont passionnants à écouter.

Je serai plus bref pour mes autres choix. J'ai mes réserves sur le baroque et sur le contemporain: trop d'uniformité dans le premier cas, trop de complaisance dans le second. Oui, mes préférences vont en bonne partie au répertoire romantique. En même temps, j'ai cette chance d'aimer à un égal degré la musique symphonique, la musique de chambre, l'opéra et la mélodie, quatre genres que le critique rencontre quotidiennement.

Voyons d'abord l'opéra. Une douzaine de titres, au moins, se bousculent dans mon esprit, mais il en est un que je ne saurais ignorer: *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, mystérieux drame intemporel en déclamation chantée et sommet absolu de raffinement.

Je ne suis pas un «pianiste manqué» – reproche qu'on fait souvent au critique –, mais le hasard veut que trois œuvres de mon palmarès soient pour piano seul: la Sonate op. 106, dite *Hammerklavier*, la plus longue et la plus difficile (d'écoute comme d'exécution) du corpus complet des 32 Sonates de Beethoven, et ces deux inépuisables chefs-d'œuvre romantiques que sont la Fantaisie op. 17 de Schumann (dédiée à Liszt) et la Sonate en si mineur de Liszt (dédiée à Schumann).

Les concertos maintenant. Je sais qu'il en existe de plus grands que ceux que j'ai choisis – le quatrième pour piano de Beethoven, par exemple, ou les deux de Brahms –, et pourtant, mon affection va à des œuvres jugées mineures, voire «kitsch». Je ne le cache pas: j'adore le deuxième Concerto pour piano de Saint-Saëns, à la fois atrocement difficile à jouer et rempli d'un humour qui a aussi sa place en musique dite «classique», et le premier Concerto pour violon de Bruch, qui fait chanter l'instrument soliste comme aucun autre concerto ne le fait.

En musique de chambre, du «kitsch» encore... et tant pis si cela choque! Je reconnais la dimension prophétique des derniers Quatuors de Beethoven, pour ne nommer que ceux-là, mais il est une œuvre dont la richesse et l'invention mélodiques me semblent nouvelles à chaque audition: le Trio pour piano, violon et violoncelle de Tchaïkovsky.

Bien que je ne sois pas un mordu de musique chorale ou de musique sacrée, je fais exception pour une œuvre qui appartient à ces deux genres et qui, pour moi, remplit deux fonctions. C'est le *Requiem* de Verdi, qui me fait vibrer sans doute parce qu'il est proche de cet autre genre, l'opéra, où je me sens très à l'aise.

Et la dixième œuvre? Ici encore, on parlera de contradiction. Je pourrais nommer 10, 20 compositeurs que j'aime au plus haut point, et deux encore plus que tous les autres: Chostakovitch et Bruckner. Et si j'avais à choisir entre les deux, ce serait Bruckner. Parce qu'il m'apporte ce que Chostakovitch ne m'apporte pas: la paix... Écoutez la quatrième Symphonie, celle qu'il a lui-même sous-titrée *Romantique*, et vous comprendrez pourquoi.

LISTE DES ŒUVRES

CHOSTAKOVITCH
Symphonie no 5, en ré mineur, op. 47 (1937)

DEBUSSY
Pelléas et Mélisande, drame lyrique en cinq actes (1902)

BEETHOVEN
Sonate no 29, en si bémol majeur, op. 106 (*Hammerklavier*) (1819)

SCHUMANN
Fantaisie en do majeur, op. 17 (1836-38)

LISZT
Sonate en si mineur (1852-53)

SAINT-SAËNS
Concerto pour piano no 2, en sol mineur, op. 22 (1868)

BRUCH
Concerto pour violon no 1, en sol mineur, op. 26 (1866)

TCHAÏKOVSKY
Trio en la mineur pour piano, violon et violoncelle, op. 50 (1881-82)

VERDI
Messa da Requiem (1874)

BRUCKNER
Symphonie no 4, en mi bémol majeur (*Romantique*) (1874-1880)

LA SUPRÉMATIE DE BEETHOVEN

CLAUDE GINGRAS

Lancée le 25 août, notre double question – quelle est l'oeuvre musicale que vous préférez entre toutes et quel enregistrement en possédez-vous? – a suscité 29 réponses: 23 d'hommes, cinq de femmes et une non signée, la presque totalité en provenance de Montréal et de la grande périphérie.

Le dépouillement du courrier confirma la suprématie de Beethoven comme seul compositeur faisant l'unanimité de tous, spécialistes et simples auditeurs: quatre correspondants avaient choisi trois de ses Symphonies, soit la célébrissime cinquième, la descriptive sixième (la *Pastorale*) (choisie deux fois) et l'audacieuse septième. L'absence de la fameuse neuvième ne modifie en rien la position de Beethoven au-dessus même de Bach et de Mozart.

Mozart serait-il en perte de vitesse? En tout cas, un seul lecteur l'a retenu, mais avec une oeuvre de taille puisqu'il s'agit de la 40e Symphonie, la grande Sol mineur, l'une de ses créations les plus géniales.

Brahms rejoignit bientôt son illustre aîné, puis le dépassa. D'abord choisi, comme lui, par quatre lecteurs, son nom se retrouvait sur la dernière réponse reçue, pour un total de cinq mentions sur 29. Les choix offrent d'ailleurs un éventail plus varié: quatrième Symphonie (choix de deux personnes), premier Concerto pour piano, Concerto pour violon et *Requiem allemand*.

Bach figure trois fois dans les réponses, avec des oeuvres d'envergures différentes: la monumentale *Passion selon saint Matthieu*, le groupe de six Suites pour violoncelle seul et l'immense *Clavier bien tempéré* de 48 préludes et fugues. Ce qui est assez représentatif, comme les deux votes allant à son contemporain Handel, soit à l'inévitable *Messie* et à l'obscur oratorio *Saul*.

Mozart serait-il en perte de vitesse? En tout cas, un seul lecteur l'a retenu, mais avec une oeuvre de taille puisqu'il s'agit de la 40e Symphonie, la grande Sol mineur, l'une de ses créations les plus géniales. On ne s'attendait pas à retrouver Haydn bien des fois dans cette liste: il y figure avec l'oratorio *La Création*, qui reste un excellent choix.

On s'étonne, par contre, de l'absence de nombreux grands noms de l'histoire de la musique: Monteverdi, Berlioz, Chopin, Saint-Saëns, Schumann, Mendelssohn, Tchaïkovsky, Rachmaninov, Bruckner, Debussy, Ravel, Prokofiev, Verdi, Puccini, Wagner, Strauss (les deux: Richard et Johann). Et on note que Mahler, Sibelius et Dvorak sont représentés, non pas par l'une de leurs grandioses symphonies, mais par autre chose: Mahler par le cycle vocal funèbre des *Kindertotenlieder*; Sibelius par l'intérieur Concerto pour violon; Dvorak par l'obscure Messe en ré majeur, op. 86.

Dieu soit loué, Schubert et sa musique de chambre n'ont pas été oubliés: le Quatuor à cordes *Der Tod und das Mädchen*, choisi par un correspondant, et le Quintette à cordes en do majeur, choisi par un autre, constituent deux des plus beaux fleurons de notre palmarès.

Comme il fallait s'y attendre, la musique contemporaine n'a retenu l'attention de personne, l'exception qui confirme la règle étant le *Concerto à la mémoire d'un ange*, pour violon, d'Alban Berg, oeuvre de 1936 qui passe encore mal aujourd'hui. Arnold Schoenberg, professeur de Berg et père du dodécaphonisme, a été rayé de la carte, comme Stravinsky, Bartok, Britten, Messiaen, Boulez et combien d'autres.

En fait, l'oeuvre la plus «récente» de notre liste date de 1941: c'est la septième Symphonie de Chostakovitch, bouleversante description du siège de Leningrad et parfaite illustration de la musique du grand Soviétique.

Jusqu'à présent, tous les choix se défendent, ou presque tous. On comprend mal que l'oeuvre «préférée entre toutes» puisse être la deuxième *Rhapsodie hongroise* pour piano de Liszt. Le morceau est irrésistible, oui, mais il se ramène à quelque huit minutes dans une production totalisant des centaines d'heures d'écoute. De même, la Chaconne pour violon de Vitali, qui précède celle de Bach, constitue un choix extrêmement restrictif.

Mais voilà: nous avons lancé la question, nous avons reçu la réponse! Même réaction devant les deux seuls opéras retenus, *Armide* de Gluck et *Notre-Dame* de Schmidt, et devant ce disque intitulé *Christmette*. Le mot allemand signifie «service matinal de Noël» et le disque groupe des pages de Michael Praetorius et autres dirigées par Paul McCreesh. On peut bien le dire: c'est le choix du facteur d'orgues Hellmuth Wolff, que nous saluons au passage.

Un choix reste cependant une énigme. Le correspondant parle d'un disque de l'arrangeur Hubert Laws intitulé «The Rite of Spring». Rien à voir avec Stravinsky. Plutôt: une *Pavane* de Fauré «un peu jazzée par Laws» (je cite) et deux concertos de Bach. Recherches inutiles: François de Tonnancour, le chef du rayon des disques classiques chez Archambault et véritable encyclopédie dans le genre, n'a lui-même jamais entendu parler de la chose. C'est tout dire!

Concernant les enregistrements de chaque oeuvre, les choix restent valables, en général: Böhm, Karajan et Munch pour Beethoven, Walter et Furtwängler, Rubinstein, Menuhin et Klemperer pour Brahms, Gardiner, Casals et Andras Schiff pour Bach, Marriner pour Handel et Mozart, Kubelik pour Haydn, Heifetz pour Sibelius, le Quatuor Hongrois et l'équipe Stern-Schneider-Katims-Casals-Tortelier pour Schubert. Mais Baker ne remplace pas Ferrier dans Mahler et je ne vois pas qu'on choisisse Mutter pour le Berg quand on possède au moins deux enregistrements du créateur Louis Krasner.

LES OEUVRES PRÉFÉRÉES DE NOS LECTEURS

BEETHOVEN
Symphonies no 5, no 6 (*Pastorale*) et no 7

BRAHMS
Symphonie no 4, Concerto pour piano no 1, Concerto pour violon, *Requiem allemand*

BACH
Passion selon saint Matthieu, six Suites pour violoncelle seul, *Clavier bien tempéré*

HANDEL / *Le Messie, Saul*

MOZART / Symphonie no 40

HAYDN / *La Création*

MAHLER / *Kindertotenlieder*

SIBELIUS / *Concerto pour violon*

DVORAK / *Messe en ré majeur, op. 86*

SCHUBERT
Quatuor Der Tod und das Mädchen, Quintette à cordes en do majeur

BERG
Concerto à la mémoire d'un ange, pour violon

CHOSTAKOVITCH
Symphonie no 7 (Leningrad)

LISZT / *Rhapsodie hongroise no 2, pour piano*

VITALI / *Chaconne pour violon*

GLUCK / *Armide*

SCHMIDT / *Notre-Dame*

CHRISTMETTE / *Dir. Paul McCreesh*

LAWS / *The Rite of Spring*



UNE SÉRIE VIDÉO UNIQUE

Depuis ses débuts à *La Presse* le 5 avril 1953, Claude Gingras a rencontré les plus grands artistes de la musique classique et il a amassé une des plus imposantes collections de disque au Québec. Plus de 150000 vinyles et disques compacts s'entassent dans sa résidence où il a accueilli *Cyberpresse* pour tourner une série spéciale, *Le monde de Claude Gingras*. Dans ces entretiens accordés à notre journaliste Paul Journet, il parle de ses úuvres préfèrées, de ses rencontres marquantes et des pièces rares de sa collection. Vous pouvez déjà consulter sur *Cyberpresse* les premières vidéos, qui portent sur sa collection de même que sur Maria Callas, Leonard Bernstein, la Symphonie no 5 en ré mineur de Chostakovitch ainsi que *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy.

À voir sur Cyberpresse.ca/claudegingras

CE QUI FAIT VIBRER *les Maestros*



Yannick Nézet-Séguin



Kent Nagano



Jacques Lacombe



Jean-François Rivest



Yoav Talmi

Ils ont écouté, étudié, décortiqué et dirigé des centaines, voire des milliers d'œuvres de musique classique. Cinq chefs d'orchestre qui dédient baguette et âme à leur art et nous parlent des œuvres qui les font vibrer.

DAPHNÉ CAMERON

LE ROMANTISME DE YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Le chef de l'Orchestre Métropolitain se dit passionné de musique romantique. Parmi ses œuvres favorites figurent toutes les symphonies de Bruckner et de Beethoven ainsi que l'opéra *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Il est également un fervent admirateur de la Messe en si mineur de Bach ainsi que de toutes les symphonies de Mahler. « Ce sont des œuvres qui contiennent toute l'humanité et toute la variété des sentiments humains. Des émotions douces-amères qui, par définition, ne sont pas descriptibles autrement que par la musique », explique le jeune chef. « On pourrait passer une vie à les approfondir et à les écouter, comme mélomane mais aussi comme interprète. Le propre de la musique classique est de nous faire vivre des émotions impossibles à exprimer même en mots ou en poésie. Je pense que ces compositeurs y sont parvenus mieux que quiconque. »

BACH ET KENT NAGANO

Le maestro de l'OSM est incapable de désigner les meilleures œuvres du répertoire classique. « C'est une question du type île déserte ! » s'exclame-t-il. « En tant que chef d'orchestre, je dois être convaincu que l'œuvre que je suis en train de présenter au public est la plus grande qu'il ait jamais écrite. Mais si vous me demandez ce que je joue au piano lorsque je suis seul à la maison, très souvent, je sélectionne une partition de Johann-Sébastien Bach. L'une de ses suites pour orchestre, un concerto, une cantate, une de ses grandes œuvres religieuses et même des partitions écrites pour d'autres instruments. Je dois avoir une relation spéciale avec Johann ! C'était un grand, grand génie. »

YOAV TALMI : REQUIEMS ET SYMPHONIES

« C'est comme si vous me demandiez de choisir lequel de mes enfants j'aime le plus », s'est exclamé le chef de l'Orchestre Symphonique de Québec lorsque *La Presse* l'a sondé au sujet de ses oeuvres préférées. C'est tout de même le *Requiem* de Mozart qui trône au sommet de son palmarès. « Le travail ultime d'un grand génie », résume-t-il. Il adore également la Symphonie no 2 (*Résurrection*) de Mahler pour la gamme d'émotions qu'elle reflète, la Symphonie no 4 de Brahms même si c'est la première partition qu'il a étudiée à l'adolescence et la « révolutionnaire » *Eroica* de Beethoven. Il affectionne tout particulièrement le *Requiem* de Fauré : « À chaque fois que je termine de diriger cette œuvre, je me sens plus près du paradis. »

JEAN-FRANÇOIS RIVEST : L'INTENSITÉ

Chef invité à l'OSM, Jean-François Rivest a des goûts éclectiques. La musique qu'il préfère diriger est celle de Chostakovitch. « Je sens toujours de l'électricité dans la salle, explique-t-il. Il est arrivé, avec la Symphonie no 11, que des dizaines de personnes viennent me voir en pleurant après le concert parce que c'est le compositeur qui est parvenu le mieux à inventer un moyen de communication direct entre l'exécutant et le public. » Le chef de l'Orchestre de l'Université de Montréal aime aussi le jazz, la musique de la Renaissance et affectionne la musique de Bach et de Brahms. « J'aime les choses quintessentielles et je pense que c'est ce qui se passe dans Bach et dans Brahms. J'ai du mal avec la musique dont certaines parties pourraient être inutiles ou interchangeables, mais qui sont agréables à écouter. Vivaldi en est le meilleur exemple. Ou sinon Tchaïkovsky. »

JACQUES LACOMBE

Le chef de l'Orchestre Symphonique de Trois-Rivières est lui aussi un grand admirateur de Bach. Il aime beaucoup les Suites pour violoncelle, particulièrement la sixième. « Tant pour la pureté et la simplicité. C'est absolument époustouflant ce que Bach est capable de communiquer comme émotion avec un minimum de notes. L'oreille de l'auditeur est appelée à compléter les accords. C'est une musique qui vient de l'intérieur, je trouve. » Jacques Lacombe aime également l'opéra *Werther* de Massenet et *Le Sacre du printemps* de Stravinsky. « C'est une œuvre qui a bouleversé l'évolution de la musique classique au début du 20e siècle. S'il existait une machine à retourner dans le temps, un événement auquel j'aimerais assister est sa création à Paris. C'est une œuvre d'une puissance incroyable. Chez Stravinsky, l'art de l'orchestration est très subtil. Il peut aller autant dans la force que dans les menus détails. »

COMMENT LES MAESTROS BÂTISSENT LEUR PROGRAMME

Lorsque les maestros ont le luxe de puiser dans un répertoire qui s'étale sur plus de quatre siècles, comment font-ils pour choisir les oeuvres qui seront interprétées en concert ? Les programmes des grands orchestres sont-ils bâtis pour plaire aux mélomanes, aux néophytes ou aux musiciens ? Toutes ces réponses, affirment Kent Nagano et Yannick Nézet-Séguin.

DAPHNÉ CAMERON

Lorsqu'il était à la barre de l'Orchestre Symphonique de Montréal (OSM), Charles Dutoit favorisait les pièces des grands compositeurs français. À son arrivée, il y a quatre ans, son successeur, Kent Nagano, a préféré explorer davantage le répertoire allemand.

Le maestro Yannick Nézet-Séguin a également changé l'orientation musicale de l'Orchestre Métropolitain à la suite de son embauche, il y a dix ans. L'ensemble a commencé à aborder des compositeurs comme Debussy, Malher et Bruckner. Compositeurs que le chef apprécie particulièrement.

La programmation des orchestres symphoniques est-elle le reflet des préférences des chefs ? « Forcément ! On ne peut pas faire abstraction de nos goûts ! » répond Nézet-Séguin.

« Et c'est tant mieux, dit-il, car on a le devoir de diriger ce qu'on aime parce qu'un chef qui se présenterait sur un podium sans avoir une certaine dose d'amour de la pièce serait une forme de charlatanisme. »

Le choix des œuvres ne peut se faire uniquement en fonction des lubies des maestros, précise-t-il toutefois.

« On essaie, à l'intérieur d'une saison, de représenter les différentes époques, les différents styles et les différentes géographies de la musique classique. C'est quand même un héritage qui s'accumule depuis trois ou quatre cents ans. Nous avons le devoir comme artiste de faire vivre cela au public. »

Pour Kent Nagano, les choix de répertoire sont avant tout dictés par la résonance qu'ils trouveront au sein du public. « La question est toujours de savoir pourquoi nous interprétons cette œuvre. Si nous ne parvenons pas à trouver une bonne réponse, alors il est mieux de ne pas jouer cette pièce. »

Selon Yannick Nézet-Séguin, certaines pièces comme le *Requiem* de Verdi ou *Carmina Burana* de Orff sont des succès instantanés auprès du public. Les équipes artistiques sont-elles tentées de programmer les *Quatre saisons* de Vivaldi ou la Cinquième symphonie de Beethoven pour attirer les foules ?

« On n'est pas seulement là pour vendre des billets, répond Nézet-Séguin. On veut diffuser notre message au plus large public possible, mais l'important, c'est également d'ouvrir les horizons. Donner encore plus d'outils pour apprécier tout cet héritage tellement vaste. »

Kent Nagano et Yannick Nézet-Séguin se font tous deux le devoir d'interpréter des pièces contemporaines et les œuvres de musiciens canadiens.

« Ce n'est pas intéressant d'offrir des pièces de deuxième ou de troisième qualité écrites dans les années 1800, explique Nagano. À l'inverse, si l'on trouve une pièce de niveau exceptionnel composée il y a deux ans, le public sera capable de sentir cette qualité. Je dis sentir, parce que le public ne sera pas nécessairement instantanément confortable avec la pièce, mais il pourra certainement réagir à sa profonde qualité. »

Lorsque l'on interprète des morceaux contemporains ou plus pointus, le public doit se voir offrir « une porte d'entrée », précise Kent Nagano.

« On ne peut pas lancer au public quelque chose de complètement froid ou inconnu. Il faut créer un lien esthétique ou intellectuel entre les morceaux sélectionnés. Que ce soit en bâtissant un programme autour d'un thème ou autour de l'histoire locale. »

Pour le maestro, il est important de ne pas être prévisible. « Si ça sent la routine, ce n'est pas un bon environnement pour créer une belle expérience artistique. »



Yannick Nézet-Séguin
PHOTO ANDRÉ TREMBLAY LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

PAUL JOURNET

SÉPARÉ(E)S À LA NAISSANCE

Quand on reçoit trois fois la même suggestion en une journée, c'est habituellement bon signe. Nos lecteurs Martine, Johanne et Benoît nous ont tous trois souligné la même ressemblance: Denise Bombardier et Sandrine, personnage incarné par René Gagnon dans la série *Aveux* à Radio-Canada. Peut être est-ce la coupe de cheveux et une certaine étincelle dans les yeux.



Sandrine (René Gagnon)

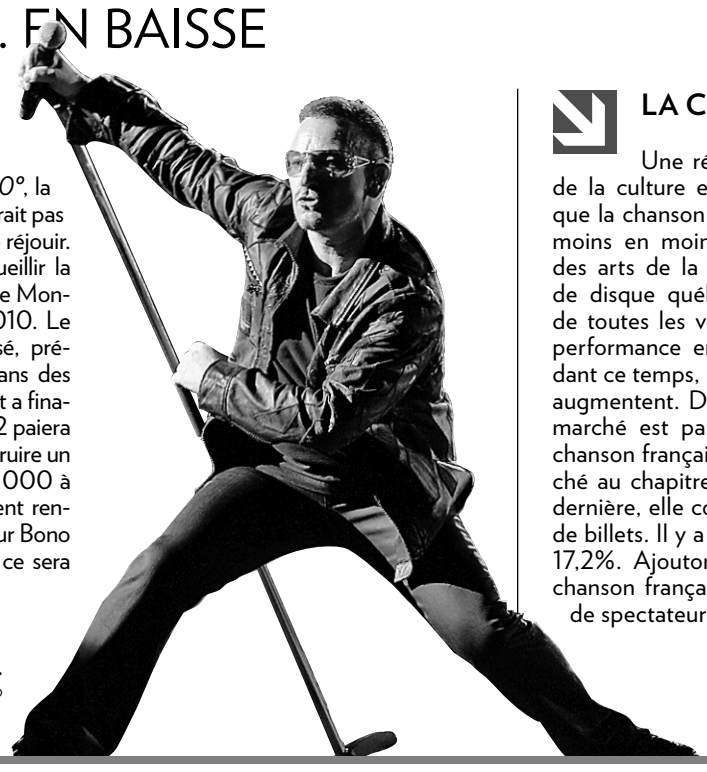


Denise Bombardier

EN HAUSSE... EN BAISSE

U2 À MONTRÉAL

L'été dernier, on croyait que *360°*, la mégatournée de U2, ne s'arrêterait pas à Montréal. Les fans peuvent se réjouir. Un lieu a été trouvé pour accueillir la scène monstre: l'Hippodrome de Montréal. U2 y sera le 16 juillet 2010. Le groupe avait initialement refusé, prétextant ne vouloir jouer que dans des stades établis. Le Groupe Gillett a finalement réussi à le convaincre. U2 paiera les frais de 4 millions pour construire un stade de toutes pièces. Les 60 000 à 80 000 fans attendus devraient rendre l'investissement rentable pour Bono et ses copains. Ce sera fort et ce sera gros. Reste à voir si ce sera bon.



Bono, du groupe U2.
PHOTO AP

LA CHANSON FRANÇAISE

Une récente étude de l'Observatoire de la culture et des communications conclut que la chanson française occupe une place de moins en moins importante dans l'ensemble des arts de la scène au Québec. Les ventes de disque québécois comptent pour le tiers de toutes les ventes de disques. C'est la pire performance enregistrée depuis 2002. Pendant ce temps, les ventes de disques en anglais augmentent. De 2007 à 2008, leur part de marché est passée de 54,6% à 63,7%. La chanson française perd aussi des parts de marché au chapitre des ventes de billets. L'année dernière, elle comptait pour 12,5% des ventes de billets. Il y a trois ans, la proportion était de 17,2%. Ajoutons que dans les spectacles de chanson française, un pourcentage plus élevé de spectateurs a reçu un billet de faveur.

ILS, ELLES ONT DIT

«C'est une passion pour vous d'être un homosexuel myope?»

— **Marc Labrèche** à *3600 secondes d'extase*, formidable dans son imitation de Christiane Charette qui interviewe Xavier Dolan.

«On a tous l'image du manoir Playboy, mais on va être franc, ça ressemble à une soirée de bingo qui a mal viré.»

— **Mario Jean**, qui parle des clubs échangistes dans son dernier spectacle.

«Ça là, tu vois-tu, ça là, j'ai le goût de le vivre chez nous, j'ai pas le goût de vivre ça ici, pis moi là, je veux dire, eh... c'est ça.»

— **La didactique Sophie**, qui ne s'est pas rendue à *Occupation double* pour vivre l'amour en public...

«Quand tu annonces de la pizza et que t'es partout, ça peut en faire suer...»

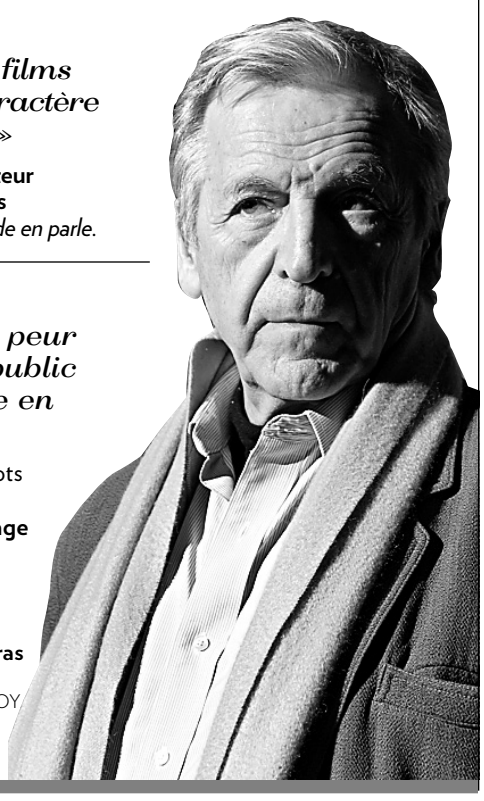
— **Jean-Charles Lajoie**, qui essaie de comprendre ses critiques à *Dutrizac au 98,5FM*.

«Tous les films sont à caractère politique.»

— **Le réalisateur Costa-Gavras** à *Tout le monde en parle*.

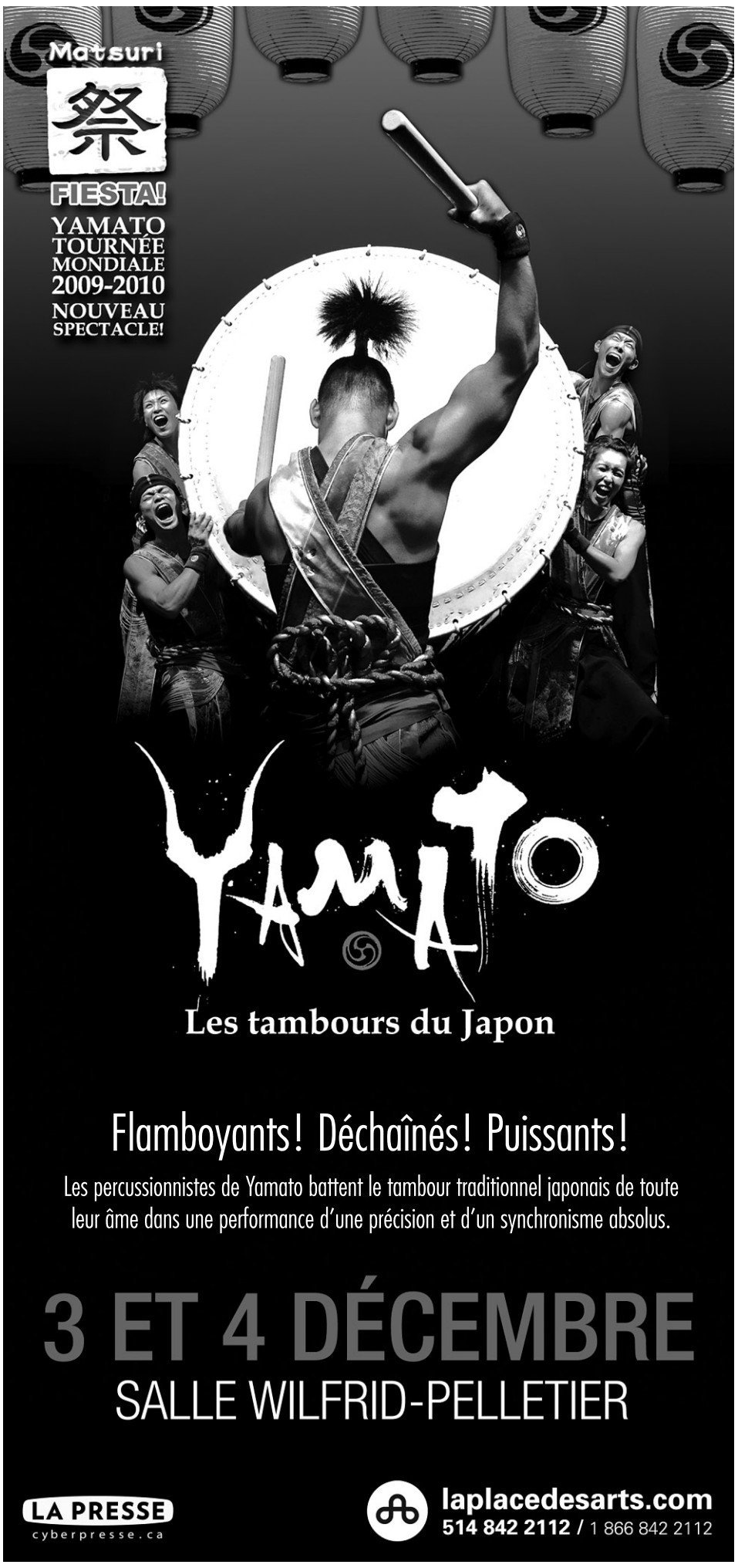
«T'as pas peur que ton public te prenne en grippe?»

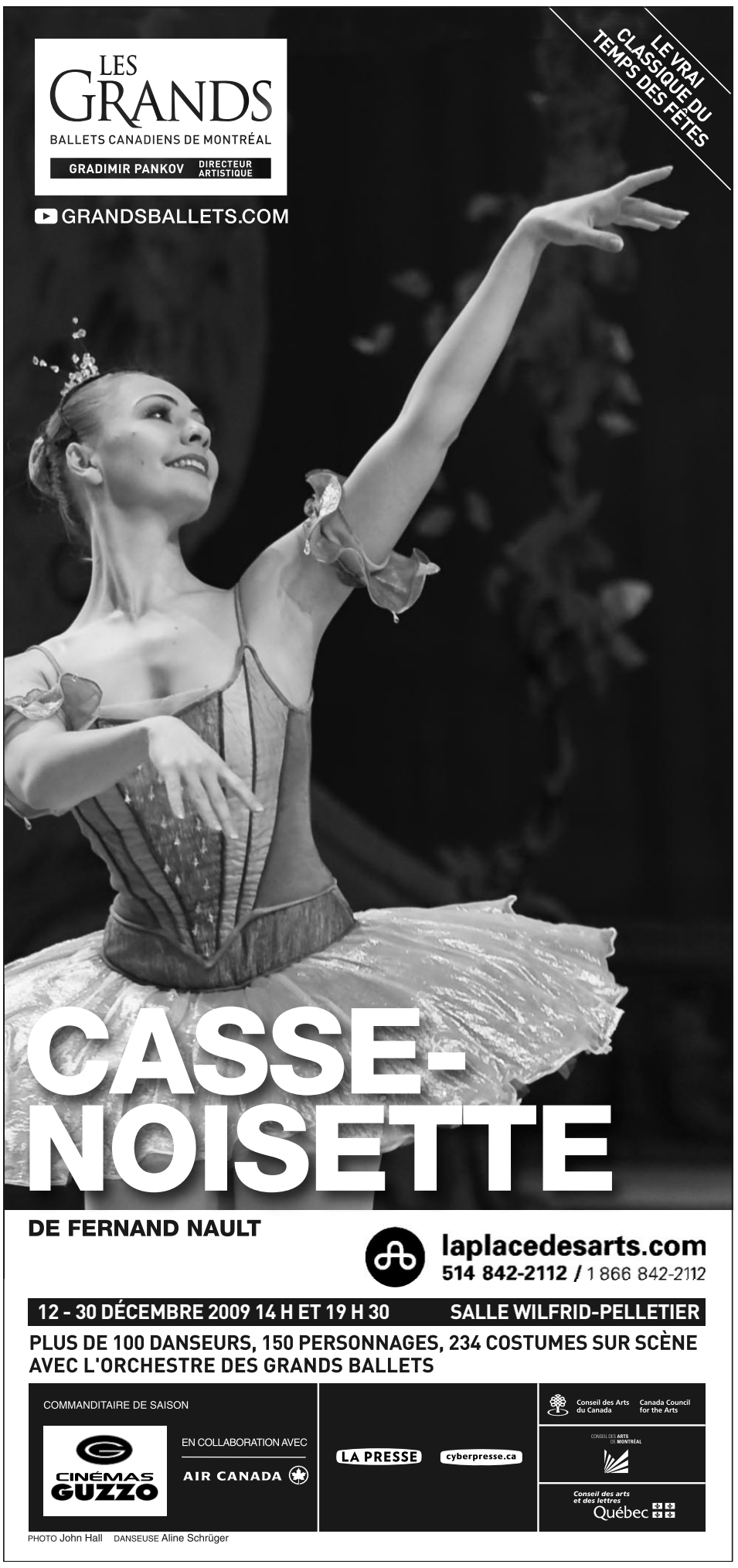
— Jeu de mots savoureux de **Guy A. Lepage** à Claude Dubois.



Costa-Gavras
PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE







ARTS ET SPECTACLES

STÉRÉO

CYBERPRESSE.CA
Écoutez des extraits des CD de la semaine sur **cyberpresse.ca/disques**



HIP HOP
DIAM'S
S.O.S.
★★★
EMI

Paradoxale

Les temps sont difficiles pour les jeunes femmes : déchirées entre conformisme et hypersexualisation, glamour et romantisme, matérialisme et quête spirituelle… Cette dichotomie douloureuse est littéralement illustrée par la première chanson du nouvel album de la rappeuse française Diam's : c'est un dialogue entre Diam's, la vedette, la hargneuse, et Mel, Mélanie Georgiades, le vrai nom de Diam's. C'est Mel qui s'est convertie à l'islam et rêve de vie stable, c'est Diam's qui a fait une dépression après le succès de son précédent album au point d'être hospitalisée trois mois – et dont les cheveux sont couverts sur l'album… L'une et l'autre forment une artiste qui prône à la fois le traditionalisme (*Rose de bitume*, incroyablement déprimante par ses clichés) et la dissidence (*L'honneur d'un peuple* et la magnifique *Sur la tête de ma mère*), la religion assumée (*Lili* sur le port du voile) et l'amour clandestin (*S.O.S.*), bref un disque rempli de désarroi, de contradictions, de paradoxes et d'autocritique exacerbée. Hélas ! si les textes sont solides au max — qu'on soit d'accord ou pas avec les positions exprimées —, on est franchement déçu par les musiques souvent sirupeuses ou convenues…

— **Marie-Christine Blais**

À ÉCOUTER : *Sur la tête de ma mère*



HIP HOP
50 CENT
BEFORE I SELF DESTRUCT
★★½
INTERSCOPE

Tiède

Avant de conclure que le meilleur de 50 Cent est derrière lui, que le rappeur est à des années-lumière du succès de *In Da Club* et qu'il est aujourd'hui surclassé par ses « rivaux » Jay-Z, Kanye West et Lil'Wayne, précisons que cet album recèle une moitié de fort bonnes chansons. Maintes fois reportée, la sortie de *Before I Self Destruct* ne suscite certes pas le même intérêt que les albums précédents. Tout de même, en faisant abstraction des thèmes éculés, des coups de mitraillettes qui plombent (encore) certains titres, des textes qui ne riment à rien, on y trouve quelques productions franchement enivrantes. À commencer par ses collaborations : malgré un texte abrutissant, *Psycho*, duo avec Eminem produit par D^{r}. D^{re}, roule sur une obsédante rythmique minimaliste, fraîche à souhait. *Baby Be Me* (avec Ne-Yo, production de Polow Da Don) est une authentique et fameuse bombe pop-rap, tout comme la légère *Could've Been You* (avec R. Kelly), qui possède un petit swing savoureux. Si on ajoute l'audacieuse *Get It Hot* (avec Lloyd Banks), on peut avancer que ce quatrième opus, son dernier pour Interscope, est une rampe de lancement appropriée pour une renaissance.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

À ÉCOUTER : *Baby Be Me (feat Ne-Yo).*



CHANSON
BABX
CRISTAL BALLROOM
★★★★
WARNER

Babx sans hics

Auteur, compositeur, pianiste, chanteur, réalisateur, arrangeur, maître absolu de son vaisseau. Ce qui frappe d'entrée, c'est la vaste culture de Babx, 28 ans. Il écrit densément, peut-être un peu trop pour certains, mais sans ampoules. Il étale sa musique dont l'éclectisme des sources est déjà fort bien intégré. Waits, Ravel, Debussy, Hendrix, Cave ou NTM sont les couleurs d'une même palette, elles ne sont en rien les références d'un peintre à numéros. Le texte est aussi maîtrisé dans ce *Cristal Ballroom*, cette écriture est révélatrice d'émotions/réflexions que suscitent le désordre psychologique, les certitudes qui coulent ou s'effondrent, les nuits qui s'allongent, la belle qui pourrait se barrer, la planète qui rapetisse en toute étrangeté, les rêves qui se compliquent, les cerveaux qui s'emballent. Invariablement, les angles de vision sont singuliers dans cette caboche de Babx, jeune Parisien sur lequel la chanson française doit désormais compter. L'équilibre entre l'audace conceptuelle et la volupté qu'on espère d'une chanson me semble atteint dans la majorité des onze propositions de cet album excellent.

— **Alain Brunet**

À ÉCOUTER : *Électrochocs Ladyland*



R&B
RIHANNA
RATED R
★★★
DEF JAM / UNIVERSAL

Vive l'audace

Russian Roulette, le premier extrait de *Rated R*, deuxième album de la diva r&b Rihanna, ne paie pas de mine. Une fade ballade qui colle mal à la peau de cette jeune vedette de la pop, encore moins au titre, menaçant, de son disque. Suffit cependant de quelques mesures de la première pièce, *Mad House*, pour nous convaincre qu'il y a mieux. Sur *Rated R*, Rihanna se sert de son statut de superstar pour jouer d'audace, pour faire évoluer la grosse pop commerciale en mettant à la page de nouvelles tendances. Or, la moitié de cet album est malheureusement constituée de bluettes parfois racoleuses, souvent sans saveur: *Fire Bomb*, une autre ballade; le futur hit *Rude Boy*, sur lequel elle retrouve ses collaborateurs norvégiens Stargate; l'imbuvable *Te Amo* (J-Lo, sors de ce corps!) chantée sans conviction. De facture plus diversifiée que sur le précédent album, *Rated R* est un album dilué dans les ballades mièvres.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

À ÉCOUTER: *Wait Your Turn*



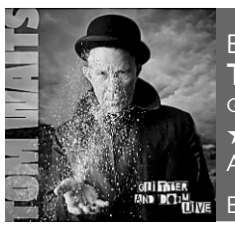
JAZZ
MIN RAGER
FIRST STEPS
★★★1/2
EFFENDI

Jazz « classique » de Montréal

D'origine coréenne, la pianiste Min Rager évolue depuis assez longtemps sur la scène montréalaise pour qu'on ait une idée assez claire de son niveau. La musicienne n'a pas la plus rapide des mains droites, mais ne trébuche jamais sur les mauvaises touches. On en déduit qu'elle sait évoluer à l'intérieur de ses limites. Les phrases élégantes qu'elle improvise ou compose sont énoncées avec une précision exemplaire, quoiqu'elles manquent un peu de fluidité en haute vitesse. La main gauche est solide et accomplit le travail nécessaire aux bonnes performances de jazz moderne. À n'en point douter, ses connaissances harmoniques sont celles des meilleurs professionnels de la scène locale. L'esthétique de ses compositions puise surtout dans la période 1950-1965; elle partage cette passion pour le jazz moderne (hard-bop, modal, post-bop) avec le trompettiste Kevin Dean, les saxophonistes Donny Kennedy (alto) et Walt Weiskopf (ténor), les contrebassistes Phaser Hollins et Alec Walkington, le batteur Andre White et son pianiste de mari, Josh Rager, qui la joint pour une pièce au titre conjugal, *Always Near To You*.

Alain Brunet

À ÉCOUTER : *First Steps*



BLUES-ROCK
TOM WAITS
GLITTER AND DOOM LIVE
★★★1/2
ANTI / EPITAPH
En magasin mardi

Waits « live » se résume

En 2008, Tom Waits a parcouru les États-Unis et l'Europe avec son spectacle *Glitter and Doom*. Si vous avez manqué ça (ce qui est plus que probable), sachez que les meilleurs moments de cette tournée à guichets fermés viennent d'être consignés dans l'album double du même nom. Le premier CD inclut 17 chansons qui remontent jusqu'à l'album *Rain Dogs* (1985), alors que le second fait place à Tom Waits le conteur d'histoires trouvées dans le caniveau du surréalisme. Résumé d'un quart de siècle de création, ce live n'est sans doute pas la meilleure porte d'entrée pour les profanes, qui pourraient se demander où ils viennent d'atterrir. Mais les aficionados y retrouveront leur bibitte préférée, sa voix de loup-garou de chemin de gravier et son univers musical unique, éclectique, marécageux, tribal, poussiéreux, théâtral, délirant, acide, poétique, étrange, électrique ou mélancolique, qui se situe comme toujours au carrefour du cabaret bizarre et du blues primitif. Soulignons l'étonnante homogénéité de l'album, même si les titres ont été enregistrés dans une dizaine de villes différentes, quelque part entre Austin et Milan.

— **J.-C. Laurence.**

À ÉCOUTER: *Singapore*



CHANSON
LES DENIS DROLET
CHANTS DE PLUME
★★★ 1/2
SPECTRA MUSIQUE/SELECT

Plume indélébile

Il existe une belle expression anglaise pour décrire ce disque de 12 chansons de Plume Latraverse interprétées par les deux Denis Drolet, «labour of love». C'est un «travail fait avec plaisir» qui a présidé à la conception de cet album où des morceaux connus et méconnus de Latraverse ont droit à un traitement royal, côté arrangements, tempo, réalisation et même pochette! Bien sûr, si on n'a jamais supporté la voix des Denis Drolet, on n'appréciera pas davantage le chant des «deux perroquets bruns», comme les surnomme Latraverse. Mais si on aime les DD et leur chant à l'unisson (normal pour un duo dont un des numéros les plus fameux s'intitule *Parler en même temps!*), c'est un très bon disque que l'on tient là, un album qui sonne vraiment bien (à écouter fort, surtout les tounes les plus rock, *Bonne soirée* et *Mémoire courte*) et qui permet étrangement d'apprécier encore plus la finesse de la plume de Plume (!), sa pertinence, son humour vitriolique. Et puis, reprendre ce morceau d'anthologie qu'est *La fête du mort*, c'est tout simplement… fantastique!

— **Marie-Christine Blais**

À ÉCOUTER : *1837*



POP
NORAH JONES
THE FALL
★★1/2
EMI

Norah Jonezzzzzz…

Alors comme ça, Norah Jones effectue un gros virage artistique? C'est écrit noir sur blanc dans le communiqué de presse. La demoiselle voulait un son plus sale, différent. Elle s'est entourée du producteur Jacquire King (Kings of Leon, Modest Mouse, Tom Waits) et d'une nouvelle bande de musiciens hors du cercle habituel. Bravo pour l'initiative. Après 36 millions d'exemplaires vendus de ses trois premiers albums, il était temps que la belle change de formule (gagnante). Sauf qu'à nos oreilles, ça reste à peu près pareil, c'est-à-dire charmant… mais un peu plate. D'accord, ça s'écoute bien. Voix douce comme de la crème à visage. Mélodies chatoyantes comme une nuisette en satin. Musiques folky et arrangements subtils comme une séance de broderie. Parfait comme tapisserie sonore. Pas dérangeant pour les oreilles, apaisant. Le problème, c'est qu'à force de se faire bercer, on finit par bâiller à pleine bouche. Malgré tous ses beaux efforts pour «salir la machine», Norah Jones semble condamnée à faire du beau, du propre et du lisse. C'est où, le dortoir?

— **J.-C. Laurence**

À ÉCOUTER: *Chasing Pirates*

MALTE, SICILE ET SARDAIGNE
Îles de la Méditerranée



VIÊTNAM
L'or et l'encens du dragon



514 521-1002 • 1 800 558-1002
www.LesGrandsExplorateurs.com

LES GRANDS EXPLORATEURS

LONGUEUIL - Salle Pratt & Whitney Canada
21 et 22 novembre

LAVAL - Salle André-Mathieu
9 au 15 décembre

MONTRÉAL - Salle Pierre-Mercure
16 au 20 décembre

Également présenté à : St-Hyacinthe, LaSalle, La Praire et St-Jérôme.

LAVAL - Salle André-Mathieu
21 au 26 novembre

VARENNES - Collège St-Paul
27 novembre

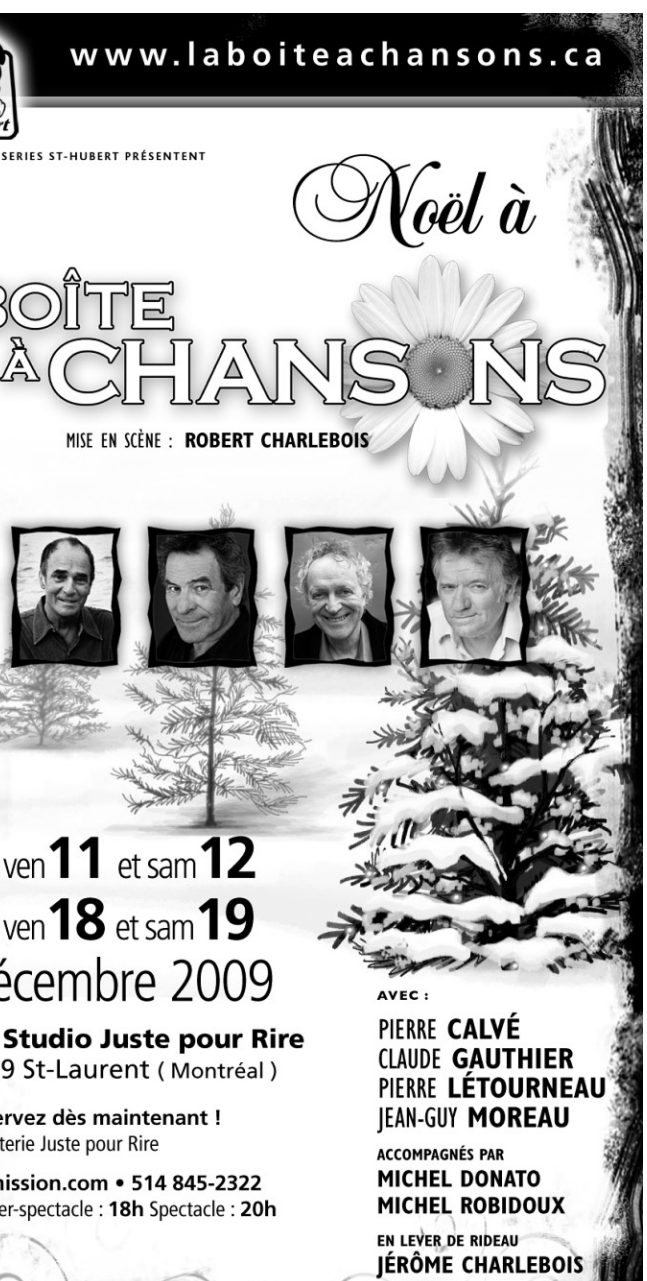
L'ASSOMPTION - Théâtre Hector-Charland
29 et 30 novembre

MONTRÉAL-NORD - Collège Marie-Victorin
1er au 3 décembre

Groupe Investors
Services Financiers Groupe Investors Inc.
Cabinet de services financiers

club voyages
Cet endroit dont vous rêvez. Nous vous y conduirons.
LA PRESSE
514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM
admission

www.laboiteachansons.ca
St-Hubert
LES RÔTISSERIES ST-HUBERT PRÉSENTENT
Noël à LA BOÎTE À CHANSONS
MISE EN SCÈNE : ROBERT CHARLEBOIS



Les ven 11 et sam 12
Les ven 18 et sam 19
Décembre 2009
Au Studio Juste pour Rire
2109 St-Laurent (Montréal)
Réservez dès maintenant !
Billetterie Juste pour Rire
Admission.com • 514 845-2322
Souper-spectacle : 18h Spectacle : 20h
AVEC :
PIERRE CALVÉ
CLAUDE GAUTHIER
PIERRE LÉTOURNEAU
JEAN-GUY MOREAU
ACCOMPAGNÉS PAR
MICHEL DONATO
MICHEL ROBIDOUX
EN LEVER DE RIDEAU
JÉRÔME CHARLEBOIS
LOTO QUÉBEC
Nanuq traiteur & événements très, très spéciaux
LA PRESSE
BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER
LES PRODUCTIONS GAROU
Québec Crédit d'impôt spectacles SODEC
2029908A

GILLES TREMBLAY

Un opéra pour l'oeil



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

La mezzo-soprano Michèle Motard (Feintise, la dame d'honneur) et l'alto Marie-Annick Béliveau (la reine Poulane) dans une scène de l'opéra de Gilles Tremblay, *L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*.

CLAUDE GINGRAS
CRITIQUE

L'opéra de Gilles Tremblay – son premier – devait s'intituler *L'oiseau qui dit la vérité*. Tout simplement. C'est le titre bref mais combien poétique que j'avais recueilli de la bouche même du compositeur, il y a de cela quelques années.

Ce titre, Tremblay l'a considérablement allongé depuis, ouvrant par le fait même la porte à de multiples interprétations. Qu'est-ce que c'est que « l'eau qui danse » ? Qu'est-ce que c'est que « la pomme qui chante » ?

Le spectacle comme tel est magnifique : effets scéniques de toutes sortes, projections suggérant divers lieux, éclairages ingénieux et parfois dirigés vers la salle, jeux d'ombres, costumes extravagants et luxueux.

Le spectacle est très long. On y entre à 20 h, on en sort un peu avant 23 h. Selon l'information provenant de Chants Libres, producteur de l'oeuvre nouvelle, celle-ci raconte comment – et je cite – « l'amour eut à traverser trois grandes épreuves (les trois éléments du titre) pour que deux êtres se reconnaissent eux-mêmes l'un à l'autre ».

Je laisse à de plus patients que moi le soin de démêler le scénario prétentieux, emberlificoté et interminable qui nous est proposé et retiens principalement un seul aspect de l'événement : le côté visuel.

Le spectacle comme tel est magnifique : effets scéniques de toutes sortes, projections suggérant divers lieux, éclairages ingénieux et parfois dirigés vers la salle, jeux d'ombres, costumes extravagants et luxueux.

Le comédien Jean Maheux raconte l'histoire en parlé ou en presque chanté et les personnages, une douzaine en tout, sont presque tous d'un haut niveau comme chanteurs et comme comédiens. Mention spéciale à Marie-Annick Béliveau, Marianne Lambert, Claudine Ledoux, Anne Saint-Denis et Taras Kulish.

Hélas ! le texte est souvent incompréhensible parce que placé trop haut dans la tessiture. Ou bien il est déformé d'une façon exagérée et sans raison. Exemple : « J'ai dit-i-i-i-i-i-i-. » En revanche, il y a là quelques trouvailles, comme ces gémissements d'une chanteuse qui se prolongent, inchangés, dans l'orchestre.

Ici, autre mention spéciale, cette fois à Lorraine Vaillancourt et son Nouvel Ensemble Moderne augmenté à 25 musiciens (dont quelques-uns sur scène). La partie orchestrale du nouvel opéra est extrêmement colorée. Du Tremblay à son meilleur. Malade, le compositeur était présent à la première, jeudi soir, mais on ne l'a pas vu.

***L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*, opéra-féerie en trois parties, livret de Pierre Morency, musique de Gilles Tremblay (2009) (création). Production : Chants Libres. Mise en scène : Robert Bellefeuille. Décors : Jean Bard. Costumes : Marianne Thériault. Maquillages : Angelo Barsetti. Éclairages : Nicolas Descoteaux. Vidéo : Geodezik. Nouvel Ensemble Moderne. Dir. Lorraine Vaillancourt. Monument-National. Première jeudi soir. Dernière auj., 20 h.**

DISQUES CLASSIQUES

Grandiose Bruckner de Nézet-Séguin

CLAUDE GINGRAS

Yannick Nézet-Séguin et son Orchestre Métropolitain ajoutent un autre Bruckner à leur discographie. Après les septième et neuvième Symphonies, voici la monumentale huitième, en do mineur, enregistrée en juin dernier après quatre exécutions en concert. Le jeune chef et son orchestre avaient donné l'oeuvre une première fois en 2004. Ils en connaissent bien le texte et la signification, comme le démontre la grandiose réalisation offerte ici.

Tout comme il y a cinq ans, Nézet-Séguin choisit l'édition de 1939 de Robert Haas, qui rétablit (principalement au finale) quelque 150 mesures que Bruckner, à la suggestion de chefs de son entourage, avait retranchées de son édition définitive de 1890. L'édition la plus courante, celle de Leopold Nowak, de 1955, reproduit cette dernière mouture. Avec les passages rétablis, l'édition Haas est donc un peu plus longue.

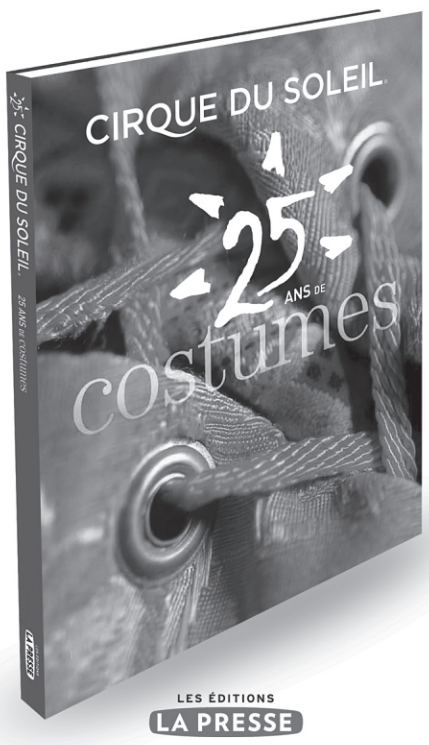
Pour cette *Huitième* comme pour ses autres Bruckner, le Métropolitain a été augmenté à plus de 80 musiciens, ce qui lui confère l'ampleur des grandes formations spécialisées dans ce répertoire. Par ailleurs, on retrouve à la tête de cette imposante phalange ce même chef qui, malgré sa jeunesse, s'est pleinement identifié à la sensibilité et à la respiration brucknériennes.

Nézet-Séguin voue un véritable culte à cette musique et il amène son orchestre et, partant, l'auditeur à vivre la même expérience. Le chant qui monte des cordes est unifié et chaleureux, les cuivres augmentés des tubas wagnériens sont pleins de noblesse, les bois ont la fraîcheur voulue, les timbales possèdent autant de subtilité que de force.

L'oeuvre totalise ici 88 minutes, ce qui a nécessité un deuxième compact. On y a placé le finale, qui fait 26 minutes, et on a complété le contenu avec un autre Bruckner, le mouvement lent de la septième Symphonie isolé de l'enregistrement de 2006, et qui fait aussi 26 minutes. Ce mouvement lent est marqué Adagio et non Andante. ATMA avait indiqué Andante la première fois et répète ici l'erreur.

★★★★★
BRUCKNER : SYMPHONIE N° 8, EN DO MINEUR (édition Haas), Orchestre Métropolitain. Dir. Yannick Nézet-Séguin. ATMA, alb. 2 d.

CIRQUE DU SOLEIL
25 ANS
de costumes et de splendeurs



LES ÉDITIONS LA PRESSE
En vente en librairie ou sur **librairie.cyberpresse.ca**
20225108A

EXCEPTIONNELLEMENT OUVERT
les lundis et mardis, de 11 h à 18 h

La Collection selon...



Robert Charlebois, Marie Chouinard, Alain Cousineau, René Richard Cyr, Claude Dubois, Marc Hervieux, Marie Laberge, Jean Lapierre, Kent Nagano, Marina Orsini, Jean-Claude Poitras, Stéphane Quintal, Marie Saint Pierre, Michel Tremblay, Sophie Faucher et Françoise Faucher, Andrée Lachapelle et André Melançon, Fabienne Larouche et Michel Trudeau, Ginette Noiseux et Jean-Marc Eustache, Jean-Pierre Charbonneau, Liza Frulla et Marie Grégoire

EXPOSITION
30 SEPTEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 2009

500, rue Sherbrooke Ouest
Métro McGill / 514.499.5087
lotoquebec.com/espacecreation

En collaboration avec
LA PRESSE cyberpresse.ca
TÉLÉVISION
artv

Entrée libre

Espace Création Collection Loto-Québec 30 ANS

Crédits photo : 1 – Tony Hauser, 2 – Carl Lessard, 3 – Nicolas Ruel

ARTS ET SPECTACLES **THÉÂTRE**

TRIO

ALEXANDRE VIGNEAULT

1 DEUX LIVRES SUR GRATIEN GÉLINAS

Histoire de marquer le 100e anniversaire de naissance de Gratien Gélinas (disparu en avril 1999), deux livres paraissent chez VLB éditeur. *Gratien Gélinas, la ferveur et le doute* (dans la collection de poche TYPO) est une réédition de la biographie publiée au milieu des années 90 par Anne-Marie Sicotte. À cet ouvrage, la petite-fille de l'homme de théâtre ajoute aujourd'hui *Gratien Gélinas en images, Un p'tit comique à la stature de géant*. Comme son titre l'indique, ce livre résume la foisonnante carrière de l'auteur des *Fridolinades* et de *Tit-Coq* à l'aide de dizaines de photographies, dont une grande partie semble provenir d'archives familiales. Rappelons que *Bousille et les justes* est reprise cette saison dans une mise en scène de Michelle Rossignol. Informations et dates: **www.comediehumaine.ca**

2 *SEXY BÉTON*: FACE À LA JUSTICE?

Des blocs de ciment qui tombent, des viaducs qui s'effondrent, des gens qui se font écraser, voilà des tragédies extraordinaires auxquelles on semble déjà s'être habitués au Québec. Porte Parole veut précisément secouer cette inertie avec sa saga *Sexy Béton,* dont le deuxième volet est présenté à compter de mardi au Centre Segal. Trois ans après l'effondrement d'un viaduc pour lequel personne n'a endossé la responsabilité, un avocat et deux acteurs qui se sont improvisés enquêteurs s'intéressent au sort des victimes, confrontées à la bureaucratie. Justice a-t-elle été rendue? Porte Parole assure qu'il n'est pas nécessaire d'avoir vu le premier volet pour suivre la suite de l'histoire. Son site internet propose par ailleurs un amusant clip qui met le projet en contexte. (**www.porteparole.org**)

3 ELLES S'APPELLENT MARILYN

La pièce pourrait s'intituler *Marilyn à l'asile,* mais peut-être serait-ce réducteur. Or, dans *Je m'appelle Marilyn,* Yonnick Flot propose effectivement de rencontrer l'icône américaine «se faisant soigner dans un centre psychiatrique dans les années 60». Histoire d'illustrer les différentes facettes de la vie de cette femme qui a connu un destin tragique, trois actrices (Maryève Alary, Marie-Ève Tary et Pénélope Jolicœur) l'incarnent à trois moments de sa vie : l'aspirante actrice, la star sexe-symbole et la femme minée par les échecs sentimentaux et les médicaments. La mise en scène est signée Miguel Doucet. Chez Prospero, du 24 novembre au 12 décembre.

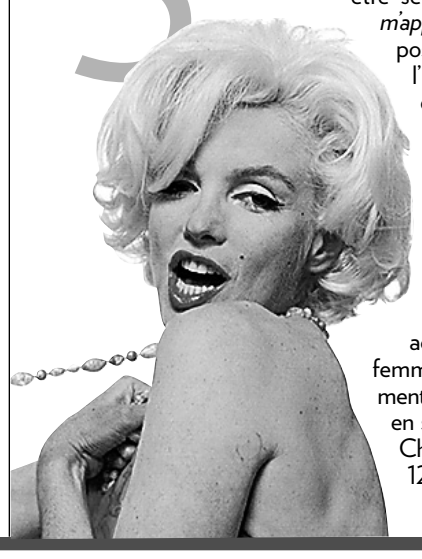


PHOTO AP

TERRORISME

Histoires de peurs

Un aéroport fermé. Des passagers anxieux. Il est question de bagages abandonnés sur le tarmac et peut-être d'un engin explosif. *Terrorisme* part de la grande peur que suscitent les attentats à la bombe pour parler d'une violence bien plus quotidienne. Une œuvre dérangeante à laquelle participe Monique Miller, sous la direction du metteur en scène belge Olivier Coyette.



PHOTO FRANÇOIS ROY LA PRESSE

Le metteur en scène Olivier Coyette (ci-dessus en compagnie de la comédienne Monique Miller) : « Les frères Presnyakov (auteurs de *Terrorisme*) ne montrent pas du doigt des coupables ou des victimes, ils disent que tout le monde est potentiellement coupable ou victime. »

ALEXANDRE VIGNEAULT

Un peu moins de 10 ans après les attentats de New York, après ceux de Madrid et de Londres et alors que des explosions meurtrières surviennent presque chaque jour en Irak, en Afghanistan ou au Pakistan, une bonne partie de la population de la planète a appris à vivre avec la possibilité qu'une bombe explose un jour sur son chemin. Les frères Vladimir et Oleg Presnyakov, qui ont écrit *Terrorisme* avant septembre 2001, avaient vu juste.

Ce n'est toutefois que le point de départ de leur pièce qui, après avoir été créée au Théâtre d'Art de Moscou en 2002, a été reprise dans plusieurs pays du monde, dont l'Allemagne, la Suède, la Pologne, Taiwan, le Brésil et l'Australie. Dès le deuxième tableau, il est question d'une forme de terrorisme bien plus banale. Et ça commence avec les dangereux jeux amoureux de deux amants clandestins.

« Le terrorisme, ce n'est pas juste un gars qui met une ceinture d'explosifs et qui va au marché, fait valoir le comédien Fabien Cloutier. Le terrorisme, c'est aussi l'idée de la terreur qu'on a en nous. C'est user de la terreur. Et ça peut se faire au travail, comme en amour. »

« On est tantôt coupable, tantôt victime et quand on n'est ni l'un ni l'autre, on est témoin, complice ou impuissant, indique pour sa part le metteur en scène belge Olivier Coyette. Les frères Presnyakov ne montrent pas du doigt des coupables ou des victimes, ils disent que tout le monde est potentiellement coupable ou victime. »

Gogol, Sarah Kane...

Monique Miller, qui y joue une vieille dame raciste voulant inciter une amie à empoisonner son gendre, trouve qu'il y a du Gogol dans l'écriture des deux frères russes. Elle pense à un tableau où il est question de harcèlement d'un patron à l'endroit de ses employés. Tout en admettant le côté « farce noire » à la Gogol, Olivier Coyette lui trouve surtout des points communs avec l'univers de Sarah Kane.

« La référence est là: un monde où la violence est potentiellement partout. Même dans les cadres les plus cossus, les plus lisses ou les plus civilisés, illustre-t-il. Derrière ça, il y a des éléments telluriques à l'œuvre qui peuvent se mettre à trembler et à tout emporter. »

L'idée de monter *Terrorisme* vient de Sylvain Bélanger, directeur artistique du Théâtre du Grand Jour. Par l'intermédiaire d'Olivier Coyette, le projet s'est transformé en une coproduction avec le Théâtre de Poche de Bruxelles, « qui s'occupe aussi des questions contemporaines brûlantes », précise le metteur en scène.

Après des répétitions en Belgique avant l'été, la production – à laquelle participent également les Québécois Jacques Laroche, Sharon Ibgui et Mani Soleymanlou – s'est déplacée à Montréal. La pièce sera créée aux Écuries la semaine prochaine et tiendra l'affiche pendant quatre ou cinq semaines à Bruxelles à compter du mois de janvier.

Ambassadeur de la francophonie

Olivier Coyette, qui partage son temps entre sa Belgique natale et la France voisine, est un homme de théâtre occupé. Au cours des dernières années, il a signé bon nombre de mises en scène dans divers théâtres bruxellois, écrit ou collaboré à l'écriture de plusieurs pièces (dont quelques-unes sont publiées chez Lansmann) et a notamment interprété Siddharta.

Intéressé par les écritures dramatiques contemporaines, il croit beaucoup au développement de l'espace francophone, hors France. Déjà actif en Europe et en Afrique de l'Ouest (où il retourne après avoir mené *Terrorisme* à bon port), il entretient depuis quelques années des liens avec des artisans du théâtre québécois dont Sylvain Bélanger, du Théâtre du Grand Jour, et Evelyne de la Chenelière.

« J'espère que le Théâtre Poche va continuer à travailler avec des compagnies québécoises, dit-il. Maintenant qu'il est assuré de la pérennité de sa culture, il est temps que le Québec s'ouvre, que les échanges aillent dans les deux sens. C'est exactement ce qu'on fait ici. On vient jouer ici et ensuite en Belgique, pour un nombre considérable de semaines (quatre ou cinq) dans un théâtre au centre de Bruxelles. C'est une belle vitrine pour la cocréation. »

— Alexandre Vigneault



Illustration : Pierre Brignaud

MUSÉUMS**NATURE**MONTRÉAL

BIODÔME DE MONTRÉAL

CONCOURS

Un déjeuner avec Caillou au Biodôme !

Le **samedi 19 décembre**, 40 familles (jusqu'à 2 adultes et 3 enfants) choisies par tirage au sort auront un moment privilégié avec Caillou au Biodôme de Montréal !

Au programme :

- Un petit-déjeuner offert par Café Vienne
- Une visite des écosystèmes du Biodôme et de l'aire de jeux
- Une présentation privée du conte animé
- Un cadeau pour les enfants !

514 868-3000 **museumsnature.ca**

LA PRESSE chouette CAFÉ VIENNE SOCIÉTÉ DES AMIS DU BIODÔME DE MONTRÉAL accès culture VIAU

Coupon-réponse

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Téléphone : rés. ( ) Travail : ( )

Faites parvenir ce coupon à : *Concours Un déjeuner avec Caillou !*, Biodôme de Montréal, *4777* Pierre-De Coubertin, Montréal, H1V 1B3, **AVANT LE 3 décembre 2009, 17 h.** Tirage le 7 décembre à 9 h. Règlements complets du concours disponibles à *La Presse* et au **biodome.qc.ca.**
Valeur totale approximative de chacun des prix : 80 $.
Les fac-similés ne sont pas acceptés.

2006213A

CONTES URBAINS

L'avant-dernier service ?

Yvan Bienvenue persiste et signe : deux des sept contes urbains au programme de ce rendez-vous pré-Noël proviennent de sa plume. Après avoir porté le concept pendant 15 ans, il commence toutefois à regarder ailleurs. Il sera encore là l'an prochain, mais il ne promet rien au-delà de 2010.

ALEXANDRE VIGNEAULT



PHOTO FOURNIE PAR URBI ET ORBI

La mouture 2009 des *Contes urbains* : sept contes, écrits par six auteurs et portés par autant de comédiens. Yvan Bienvenue signe deux de ces oeuvres : *Madame Butterfly*, une histoire « légère », et *Body Bag*, « une prise de position politique ».

Les écrits restent, mais ils ne disent pas toujours la vérité. Yvan Bienvenue ne signe pas tous les textes des prochains *Contes urbains*, contrairement à ce qui est annoncé dans le programme officiel de La Licorne. Seulement deux : *Body Bag*, inspiré par l'envoi de sacs mortuaires dans des réserves amérindiennes cet automne, et un autre intitulé *Madame Buttefly*.

Le dramaturge et éditeur avait bel et bien songé à une présentation spéciale autour de ses propres créations, mais il a mis le projet de côté. Il le remettra sur les rails pour le spectacle de réouverture de La Licorne, en 2010. « J'ai très hâte à cette soirée-là », assure-t-il. Pourtant, il pourrait bien s'agir de sa dernière contribution aux *Contes urbains*.

« Après ça, je ne sais pas, avoue-t-il. Ça fait 15 ans que je fais ça et j'aimerais avoir plus de temps pour écrire. Je fais aussi beaucoup d'édition et ça me prend de plus en plus de temps. » Il veut s'arrêter avant que le concept ne s'étiole de lui-même. Peut-être va-t-il passer le flambeau. « Ou tout simplement arrêter », laisse-t-il tomber.

Yvan Bienvenue veut s'arrêter avant que le concept des Contes urbains ne s'étiole.

Des bébés à l'âge adulte

Avant de pleurer la mort encore hypothétique des *Contes urbains*, gardons un œil sur la mouture 2009 : sept contes, écrits par six auteurs et portés par autant de comédiens. « Il y a au moins trois textes qui parlent de bébés, c'est assez particulier », constate Yvan Bienvenue. C'est le cas de *Bébé Love*, de Justin Larramée, dans lequel un gars qui n'aime pas les bébés accepte de garder celui de sa grande amie Brigitte, qui a vraiment besoin d'aller à une fête.

« Pour la première fois, aussi, on parle d'avortement aux *Contes urbains* », tient à souligner le metteur en conte. Il parle de *La Chienne*, de Fabien Cloutier, qui s'est fait remarquer en 2005 avec *Ousqu'y é Chabot ?* Ce conte a finalement donné naissance à sa pièce *Scotstown,* qui a récemment tenu l'affiche à La Licorne. Simon Boulerice (*Gloria*), André Maurois (*Noël Bio*, par Francesca Barcenas) et Jean-Philippe Baril-Guérard (*Coleman*) sont les trois autres auteurs invités cette année.

Yvan Bienvenue, comme cela lui arrive à l'occasion, signe les deux autres contes. De *Madame Butterfly,* qui clôt la soirée, il dit que c'est une histoire « légère » de colis posté à la mauvaise adresse. Qu'y a-t-il dedans ? Un truc coquin. *Body Bag* se veut plus sérieux. « C'est vraiment une prise de position politique », admet l'auteur.

Son conte s'inspire d'un fait divers : plus tôt cet automne, le gouvernement fédéral a fait parvenir des sacs mortuaires dans au moins une réserve autochtone de l'Alberta, en prévision des ravages de la grippe A (H1N1). « Qu'il y ait ou non une volonté derrière ce geste, cette erreur-là, c'est la goutte de trop, estime le dramaturge. De manière générale, je suis sensible à l'injustice et je crois que les Premières Nations sont victimes d'injustice. »

Porté par le comédien Dave Jenniss, son texte porte en quelque sorte sur la reprise de possession de son identité. « On infantilise les Amérindiens, alors c'est l'histoire de gens qu'on traite comme des enfants qui passent à l'âge adulte », résume-t-il. Et ça se termine « sur un sourire ».

***Contes urbains*, du 24 novembre au 19 décembre à La Licorne.**

ENTRÉE EN SCÈNE

JE M'APPELLE MARILYN, du 24 novembre au 12 décembre chez Prospero.
CONTES URBAINS, du 24 novembre au 19 décembre à La Licorne.
TERRORISME, du 24 novembre au 12 décembre Aux Écuries.
ZE PSYKOTYK HAPPENING PROJECT, du 26 au 28 novembre à La Chapelle.

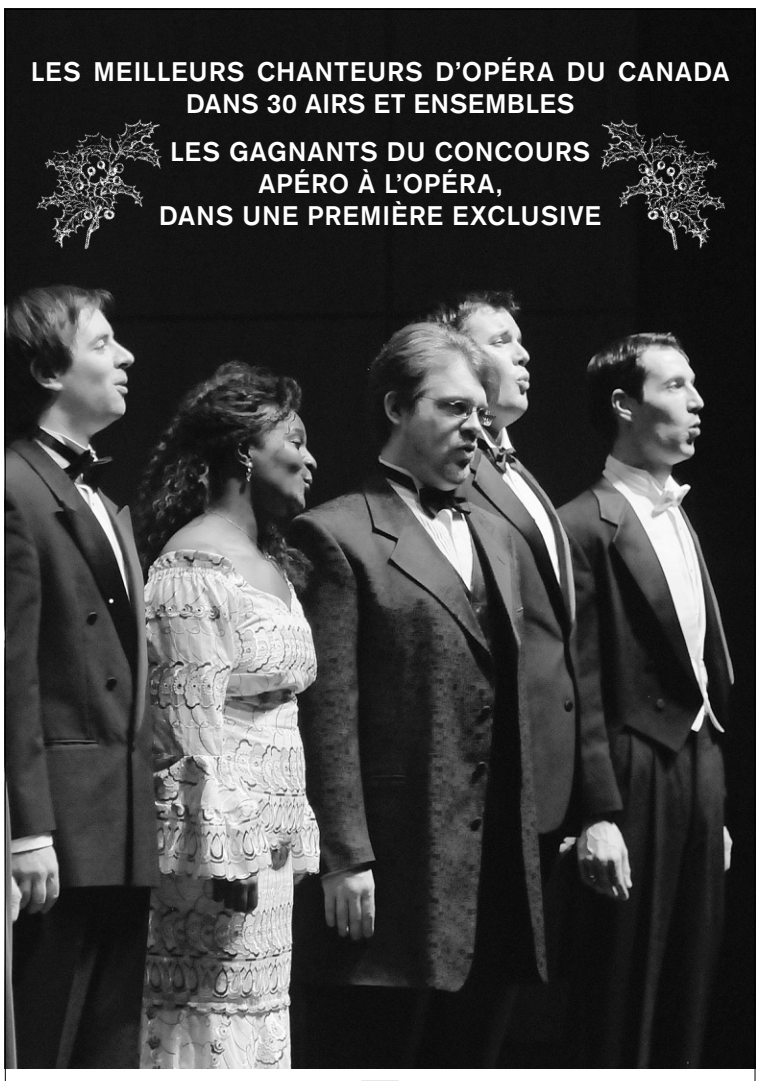






PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE

Il fallait quelqu'un de la trempe de Dominic Champagne (ci-dessus entouré de ses collaborateurs) pour mener l'aventure de *Paradis perdu* à bon port.

PARADIS PERDU

Ambitieux casse-tête

Dans un hangar de l'aéroport de Saint-Hubert converti en studio, le dernier homme sur Terre réapprivoise la planète qu'il a contribué à détruire. Devant ce décor de fin du monde, Dominic Champagne, entouré d'une équipe de créateurs allumés, aborde l'étape cruciale de *Paradis perdu* : attacher bout à bout les morceaux du casse-tête de cet ambitieux spectacle.

ALAIN DE REPENTIGNY

Ce devait être le premier enchaînement de *Paradis perdu*, cette « odyssée spectaculaire et musicale » de Dominic Champagne et Jean Lemire, dont Daniel Bélanger signe la musique. Mais tout n'est pas au point en ce vendredi matin de la mi-novembre. Le créateur et metteur en scène Champagne devra se contenter de voir un à un, sans les raccords qui en feront bientôt un tout, les tableaux de la première partie de ce spectacle d'environ 90 minutes qui sera créé au Théâtre Maisonneuve en janvier.

Sur la grande scène, le conteur-narrateur Pierre Lebeau déambule dans un décor d'apocalypse, s'adressant directement à Rodrigue Proteau, l'interprète athlétique du dernier survivant sur Terre, un soldat que ses rêves transformeront en jardinier. Autour d'eux, sur le grand écran derrière, sur le rideau devant la scène et sur le plancher où ils se déplacent s'enchaînent des projections créées par un jeune prodige de la conception et de la programmation vidéo, Olivier Goulet.

Le texte de Champagne prend probablement plus de place que prévu dans ce qui sera un tout multimédia d'ici à Noël, et pourtant, ce qu'on nous donne à voir fascine déjà. Au moment où Lebeau parle d'un arbre géant nourricier et que des arbres apparaissent sur l'écran derrière, Champagne dit à son équipe: « Un jour, ça sera très beau, ce moment. Je vous le promets. »

Il fallait quelqu'un de la trempe de Dominic Champagne pour mener cette aventure à bon port. Quelqu'un de créatif qui peut communiquer sa vision et sa foi à son entourage à une étape aussi cruciale de la production, et qui a déjà piloté de grosses machines sous pression, comme le *Love* du Cirque du Soleil. Quelqu'un qui peut aussi parler franc et direct, constater l'évident retard, le manque de rythme et de synchronisme entre les différents éléments des tableaux (acteurs, éclairages, projections vidéo, musique et son), mais faire en sorte que ses collaborateurs, plutôt que de s'écraser devant l'ampleur de la tâche à accomplir, fournissent l'effort supplémentaire requis.

Une double aventure

J'intercepte Daniel Bélanger avant qu'il ne s'éclipse pour la pause du midi. C'est le tout premier aperçu qu'il a de la place que prend sa musique dans l'ensemble de cette production. Une musique qu'il a composée presque à l'aveugle le printemps dernier après avoir lu le texte de Champagne et assisté à un atelier embryonnaire. Tout le contraire de la comédie musicale *Belles-soeurs,* qui évoque des images tellement précises que, dit Bélanger sans prétention aucune, sa musique s'est presque écrite d'elle-même.

Le concepteur vidéo Olivier Goulet mène lui aussi une double aventure: depuis trois ou quatre mois à peine, il crée le « visuel » de *Paradis perdu* et conçoit en même temps celui du *Blues d'la métropole*, une comédie musicale très montréalaise inspirée des chansons de Beau Dommage, qui sera créée en mars 2010.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE

Depuis trois ou quatre mois à peine, Olivier Goulet, jeune prodige de la conception et de la programmation vidéo, crée le « visuel » de *Paradis perdu*.

À 28 ans, Goulet possède déjà un curriculum vitae impressionnant: après avoir fait ses premiers pas chez lui, à Shawinigan, avec le spectacle *Kosmogonia*, il a été recruté avec sa société Geodezik pour *Delirium* du Cirque du Soleil, puis a travaillé pour Justin Timberlake, Tina Turner, Cher, Pink, Bette Midler et Eros Ramazzotti où le hasard l'a réuni à Serge Denoncourt, metteur en scène du *Blues d'la métropole*. Michael Bublé vient de l'engager pour sa prochaine tournée et des pourparlers sont en cours avec Shakira. Le genre de créateur *cool* qui, sollicité par Metallica, recommande au groupe de rock pesant de ne pas mettre de la vidéo dans son spectacle. « Je leur ai dit: vous n'avez pas besoin de moi », rappelle-t-il en riant.

Le conteur-narrateur Pierre Lebeau déambule dans un décor d'apocalypse, s'adressant directement à Rodrigue Proteau, l'interprète athlétique du dernier survivant sur Terre.

Pour lui, le grand défi de *Paradis perdu* est de synchroniser les déplacements des personnages bien en chair qui vont interagir avec la vidéo. « Il faut sortir la beauté du côté sombre, amener de la couleur à travers l'apocalypse, dit-il de façon plus philosophique. Mon travail est assez hallucinant parce que Jean Lemire connaît quand même bien l'image lui aussi. »

Goulet traite toutes les images qu'on verra dans *Paradis perdu*, même la baleine qu'a filmée Lemire. « Je l'ai faite en 3D en me basant sur les baleines de Jean, dit-il. J'ai eu beaucoup d'aide, il y a même du monde qui travaille pour moi à Londres. Mais ça fait tellement longtemps que Dominic travaille là-dessus, et comme il connaît bien l'image lui aussi, j'avais une belle ligne de conduite à suivre, qui est aussi inscrite dans son texte. »

Paradis perdu est un très gros *show*, insiste Olivier Goulet. Le maître scénographe Michel Crête, créateur de la grosse machine du spectacle *O* du Cirque du Soleil, renchérit: « Ce n'est pas parce qu'on a fait trois spectacles de 100 millions chacun que c'est plus facile. Nous sommes des spécialistes, nous voyons les détails, mais le public n'apprécie pas un spectacle en fonction du budget. »

Champagne et Lemire n'ont pas les moyens du Cirque du Soleil, mais ils trouvent sur leur chemin de généreux partenaires qui leur permettent d'arriver à leurs fins. Comme l'entreprise Show Canada qui a fourni l'arbre géant dont Michel Crête nous dit qu'il aurait coûté aussi cher que l'ensemble de la production.

« C'est toujours le même défi: on ne veut pas voir la technique ni le budget, reprend Olivier Goulet. Je dirais que dans un mois, on va avoir accompli un réel effet de 3D qui était l'idée de Dominic, en combinant le plancher fait d'une manière complètement traditionnelle, et la projection qui est vraiment géniale. »

***Paradis perdu*, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, du 26 janvier au 6 février 2010.**



LA COMPAGNIE FLAK

En studio avec José Navas

José Navas revient à Montréal avec la première montréalaise de *S*. S comme simplicité, S comme Satie. Le chorégraphe et danseur, épris d'épure et de silence, amène huit danseurs la Compagnie Flak à se mettre à nu, face au spectateur, dans une pièce portée par Erik Satie et la pianiste Claire Chevallier.



PHOTO FOURNIE PAR LA COMPAGNIE

José Navas offre une mise à nu physique, et aussi intellectuelle, puisque les visages des danseurs donnent à voir une partie de leur intériorité ou de leur intimité. C'est l'aboutissement, pour le chorégraphe, de la recherche « intérieure » du mouvement.

ANABELLE NICOUD

C'est dans un joyeux brouhaha que l'on arrive chez Flak, au troisième étage d'un immeuble de la rue Sainte-Catherine. Au centre du studio, les danseurs se mettent peu à peu en ordre. Le silence se fait, et c'est le chorégraphe, assis face à eux, qui donne le départ: « … and lights ».

S démarre sans musique. Satie arrive plus tard, doucement, une fois que les danseurs occupent tout l'espace. « Mon but, c'est qu'une pièce fonctionne en studio, sans costume, et en silence », dit plus tard José Navas. Ce sont les respirations, de plus en plus fortes, et le bruit des pas qui donnent selon Navas le tempo, plus que les notes de musique elles-mêmes.

« C'est quelque chose qui me fascine beaucoup de regarder les danseurs danser en silence. Normalement, on associe la musique à la danse, mais j'aime que le mouvement comme tel soit la musique. Les respirations sont des tempi et sont déjà la structure », explique-t-il.

D'abord danseurs isolés et ordonnés, les huit interprètes évoluent vers des tableaux de groupes. Duos, trios, pas de deux: les interprètes quittent la scène, et reviennent ensuite, délestés peu à peu de leurs vêtements. D'abord le haut, puis le bas: une façon de donner à voir au spectateur le corps dans l'effort. *S* culmine avec une marche presque méditative, organique, des huit interprètes, qui avancent lentement, yeux clos.

« Si on ferme les yeux, on bouge d'une façon intuitive. Juste de marcher lentement avec les yeux fermés donne cet espace pour aller plus loin. On respire simplement, on donne aussi l'occasion au spectateur de regarder huit instruments qui nous ont fait voir des choses pendant une heure. Ce dernier tableau est la pièce pour moi: il y a une simplicité, et beaucoup d'humanité », détaille Navas.

Mises à nu

José Navas offre une mise à nu physique, et aussi intellectuelle, puisque les visages des danseurs donnent à voir une partie de leur intériorité ou de leur intimité. C'est l'aboutissement, pour le chorégraphe, de la recherche « intérieure » du mouvement. Ainsi, le studio de Flak compte bien des barres, mais pas de miroir, ce qui est plus inhabituel.

« Si on ferme les yeux, on bouge d'une façon intuitive. Juste de marcher lentement avec les yeux fermés donne cet espace pour aller plus loin. »

« Ce n'est pas tout le monde qui le remarque, répond-il, amusé. J'aime bien ne pas travailler avec un miroir. Sur scène, on n'a pas de miroir, juste le noir. Dans ma carrière, je trouvais ça compliqué de danser avec un miroir, car on arrive à la perfection avec le regard. Quand j'ai eu ma compagnie, j'ai décidé de ne jamais avoir de miroir: tout ce que l'on trouve vient de ce que l'on sent. »

Créé l'an dernier pour le Concertgebouw de Bruges, *S* a déjà tourné en Europe, où l'accueil, s'émeut Navas, a été très favorable. *S* reste encore en évolution: les répétitions montréalaises perfectionnent encore la pièce (ou la « clarifie », comme dit Navas). Chaque répétition est d'ailleurs filmée. « Camera never lies », dit le chorégraphe.

À Montréal, pour Danse Danse, *S* sera précédée d'un court solo de José Navas, *Villanelle*, porté par Vivaldi. « C'est un prologue, une capsule dans laquelle se trouve l'essence de la pièce », dit-il. C'est avec un autre solo que José Navas reviendra dans quelques saisons à Montréal, intitulé *Love Songs*.

José Navas, S et Villanelle, du 25 au 28 novembre au Centre Pierre-Péladeau.
On peut visionner entrevues et extraits du spectacle sur le site de la compagnie : www.flak.org

SPECTACLES

DANSE

AGORA DE LA DANSE
Bain public: ce soir à 20h.

STUDIO 303
Résistance: ce soir à 19h et 21h,

TANGENTE
Cible de Dieu: ce soir à 19h30, demain à 16h.

USINE C
The vision impure: ce soir à 20h.

MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique



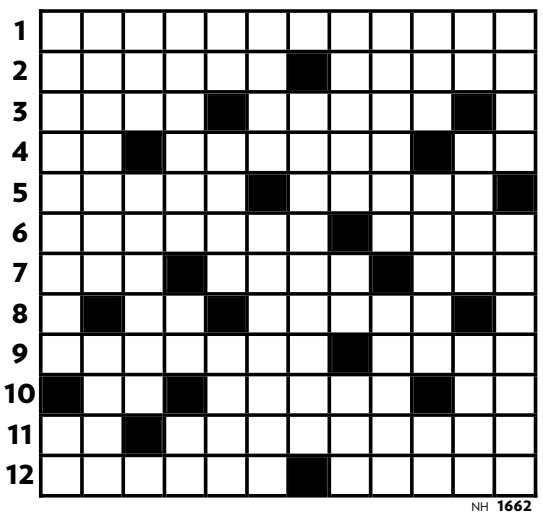
Fêtons la Sainte-Catherine

Le dimanche 22 novembre de 13 h à 17 h

Un après-midi animé de contes, de musique et de dégustations de la fameuse tire Sainte-Catherine, étirée sous vos yeux.

2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles
Renseignements : 514 935-8136
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca

MOTS CROISÉS DES ARTS



NH 1662

HORIZONTALEMENT

1 Roman de Carlos Ruiz Zafón.
2 Sans expression – Série télévisée créée par J.J. Abrams.
3 Film de Tim Burton – Tristesse causée par la mort de quelqu'un.
4 Initiales du comédien et animateur Reddy – Canal urinaire – Compris.
5 Cinéaste américain né en 1928 – Prénom de l'actrice Zellweger.
6 Le ballast sert à celui d'un navire – Prénom de l'interprète de Martin dans *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*.
7 Mise en ordre – Fais du tort à – Son pourtour présente une gorge.
8 Exprime l'admiration – Indique un intervalle.
9 Le film de Mira Nair, *Amelia*, raconte sa vie – Ouïe.
10 Initiales du réalisateur de *Taxi Driver* – Sable calcaire – Traditions.
11 Panneau d'étoffe – Cafetières à poignée droite.
12 Il a réalisé *Jésus de Montréal* – Unité de longueur.

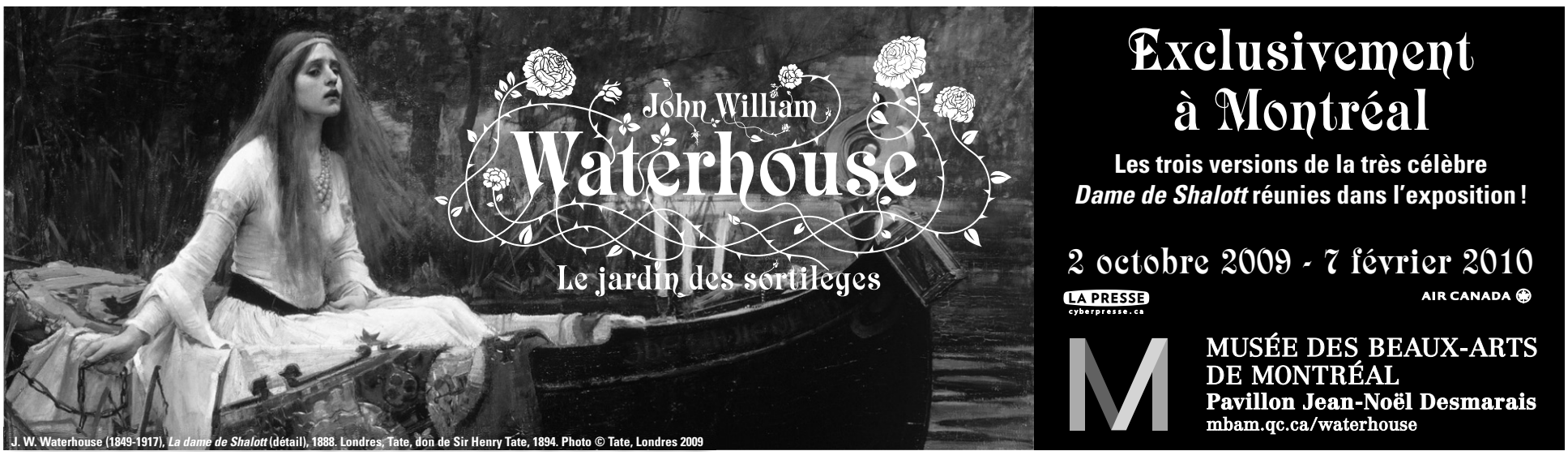
VERTICALEMENT

1 Film de Steven Soderbergh – Dans la gamme.
2 Impatienter – Il sert de point de repère pour la navigation.
3 Manière d'interpréter un rôle – Saules à rameaux jaunes.
4 Patrie du sociologue allemand Max Weber – Initiales de l'actrice Hunt – Se porte.
5 Vieux do – Dans le titre d'un film de Spielberg – Mot hébreu connu.
6 Sébastien Ricard a interprété ce rôle dans un film de Jean-Philippe Duval – Une des vedettes du film *Détour*.
7 Serrées douloureusement.
8 Elle a réalisé *Les fils de Marie* – Initiales de l'interprète de Moman dans *La petite vie* – Unité d'équivalent de dose.
9 Renonce à un droit naturel – Feuilletée de nouveau.
10 Il traverse la Nubie – Vas à l'aventure – Stère.
11 Initiales du compositeur Auric – Nom néerlandais de la Lys – Se donner beaucoup de fatigue.
12 Fils de Rébecca – Attouchement tendre.

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	V	A	L	L	I	E	R	E	S	■	O	■
2	E	L	O	I	G	N	E	M	E	N	T	S
3	R	A	T	O	N	■	N	I	C	O	I	S
4	R	I	■	N	A	C	E	L	L	E	S	■
5	E	N	O	N	C	E	■	E	A	U	■	D
6	A	■	R	E	E	L	S	■	I	D	E	E
7	U	P	A	S	■	I	T	E	R	■	H	B
8	L	U	C	■	A	N	I	M	E	R	■	I
9	T	E	L	E	■	E	M	U	■	O	S	T
10	■	R	E	N	O	■	U	L	T	I	M	E
11	F	I	■	V	A	L	L	E	E	■	E	N
12	A	L	T	I	S	T	E	■	P	I	T	T

NH 1661



J. W. Waterhouse (1849-1917), *La dame de Shalott* (détail), 1888. Londres, Tate, don de Sir Henry Tate, 1894. Photo © Tate, Londres 2009



VOILÀ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà !* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur
CYBERPRESSE.CA/TELE

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS / *Afghanistan - Les trésors retrouvés*

La face cachée de l'Afghanistan



PHOTO FOURNIE PAR LE MUSÉE GUIMET

L'exposition *Afghanistan - Les trésors retrouvés révèle* un aspect méconnu de ce pays déchiré par la guerre : un art riche et ouvert sur le monde.

Carrefour des caravanes de la mythique route de la soie, pays de peuples nomades et fiers, l'Afghanistan a déjà été un pays foisonnant d'or, de culture et d'art. C'est cette fascinante face cachée d'une contrée aujourd'hui déchirée par la guerre que l'exposition *Afghanistan — Les trésors retrouvés*, présentée en exclusivité canadienne au Musée canadien des civilisations, permet au public de découvrir.

VALÉRIE LESSARD
LE DROIT

Des statues d'ivoire finement sculptées à la somptueuse couronne d'or composée de six parties démontables pour des raisons pratiques – vu son propriétaire en perpétuel déplacement ! – en passant par les symboles et figures empruntés autant aux Grecs, aux Mésopotamiens qu'aux Indiens et Chinois : chaque objet rend compte d'une étonnante richesse et ouverture sur le monde.

« J'aime me promener dans les salles de l'exposition et entendre les visiteurs s'exclamer : Ça vient d'Afghanistan, ça ? » lance dans un grand sourire l'archéologue de la National Geographic Society et conservateur de l'exposition, Fredrik Hiebert.

« Tout le monde a une idée des problèmes de ce pays : la culture du pavot, la guerre, les talibans, etc. Les nouvelles qui nous arrivent de l'Afghanistan sont souvent négatives. Cette exposition veut justement rappeler que ce pays a pourtant une culture millénaire riche et surprenante, qui mérite qu'on s'y intéresse pour tout ce qu'elle représente, renchérit M. Hiebert. Car l'Afghanistan n'était pas seulement un carrefour entre l'Est et l'Ouest, c'est un pays où s'est développé un art local, typique, créé par les Afghans eux-mêmes, qui mariait leurs diverses influences. »

L'exposition est divisée en quatre salles, en lien avec les sites archéologiques de Tepe Fullol, d'Aï Khanoum, Begram (aujourd'hui la base militaire américaine en Afghanistan) et Tillia Tepe.

L'exposition met chaque objet en contexte, tant sur les plans géographique et économique que politique et historique, jetant du même coup un éclairage neuf et intéressant sur ce pays dont le passé pourtant faste s'avère peu ou mal connu.

Des chocs culturels

« Nous proposons au public quatre chocs culturels, avec cette exposition : la réalisation concrète de la richesse de ce pays ; l'importance qu'il avait, puisque même Alexandre le Grand y a établi huit villes (dont Aï Khanoum, fondé au IVe siècle avant notre ère) ; l'abondance et la beauté des antiquités et objets retrouvés dans les années 1930 dans l'entrepôt d'un marchand de Begram ; et 21 000 objets d'or découverts dans six tombes à Tillia Tepe, dont nous présentons environ 1200 pièces ici. Autant de véritables trésors, témoins de la grandeur de la culture afghane qu'on croyait disparus après la destruction du Musée de Kaboul et qui ont été retrouvés en 2003 », explique Fredrik Hiebert.

L'archéologue était lui-même présent au moment où les caisses de ces trésors ont été retrouvées dans les chambres fortes de la Banque centrale, située sous le palais présidentiel, en 2003.

« Personne ne savait ce qui avait pu être sauvé, à l'époque de la destruction du musée, en 1993. On ne savait donc pas ce qu'on allait trouver à l'intérieur de ces boîtes. Imaginez l'émotion que nos collègues afghans ont ressentie quand nous avons ouvert les caisses et découvert les bijoux de Tillia Tepe ou encore ces bols de verre, emballés dans du papier toilette, parce qu'on avait dû faire vite pour les transporter ! raconte M. Hiebert. Ils touchaient ni plus ni moins à une partie de leur histoire, qu'ils pensaient à jamais perdue ! C'est un moment que je n'oublierai jamais… »

Cartes et photos à l'appui, *Afghanistan – Les trésors retrouvés* met l'accent tantôt sur les relations commerciales solidement établies avec la Mésopotamie il y a plus de 4000 ans, tantôt sur le légendaire trésor bactrien, cette collection de bijoux d'or sertis de turquoise et de cornaline, mis au jour en 1978 dans un site de sépulture nomade.

Outre Paris, Turin et Amsterdam, l'exposition a été présentée à Washington, Houston, San Francisco et New York. Quelque 800 000 visiteurs l'ont vue au total.

***Afghanistan - Les trésors retrouvés*, au Musée canadien des civilisations à Gatineau, jusqu'au 28 mars 2010 ; infos : 819 776-7000 ou www.civilisations.ca**

Joan Almond • Paul Almond • Hubert Aquin • Yves Beauchemin • Jean Beaudin • Jean Beliveau • Catherine Bergman • Serge Bernier • Hélène-Andrée Bizier • Molly Lamb Bobak • Borduas • Nicole Bosley • Gilles Brown • Buffon • Louis Caron • Roch Carrier • Jacques Castonguay • Benoît Chalifour • André Charbonneau • René Chartrand • Stanley Cosgrove • Gil Courtemanche • Charles Daudelin • Charles-Philippe David • Claire Dé • Hélène de Billy • Jacques G. De Tonnancour • Yvon Desloges • Georges Dor • Marcel Dubé • Antoine Dumas • Carmel Dumas • Paul Dumas • Barbara Dundas • Robert Élie • Clarence Gagnon • Maurice Gagnon • Jean-Louis Gauthier • Georges-Hébert Germain • Léon Gilbert • Jacques Godbout • Donald E. Graves • Brereton Greenhous • Hugh A. Halliday • Anne Hébert • Louis Hémon • Claude Jutra • Klaus • André L'Archevêque • Régine l'Héritier • Jean-Claude Labrecque • Yves Landry • Louise Latraverse • Félix Leclerc • Charles Lemay • Jean Paul Lemieux • Claude LeSauteur • Claude Léveillée • Loupi • John Lyman • Bill McAndrew • Antonine Maillet • Henri Masson • Mia • Marie-Josée Michaud • Morrice • Louisa Nicol • Larry Ostola • Hélène Ouvrard • Claude Paulette • Pellan • Pierre Perrault • André Petrowski • Nathalie Petrowski • André Pitre • Danielle Pouliot • Antoine Prévost • Monique Proulx • Bill Rawling • René Richard • Jean-Claude Robert • G. Roberts • Danielle Rochon • Louis-Frédéric Rouquette • Mario Roy • Andrée Ruffo • Dali Sanschagrin • Robert Sarty • Robert-Lionel Séguin • Marcel Smith • Miyuki Tanobe • Marie-Josée Thériault • Jacques Thivierge • Pierre Tougas • Fernand Toupin • Paul Toutant • Michel Tremblay • Martine Turenne • Pierre Vennat • Arthur Villeneuve • Michael Whitby

35 ANS
D'ÉDITION AU SERVICE DU PATRIMOINE CULTUREL QUÉBÉCOIS ET CANADIEN

ART GLOBAL
1069, Avenue Laurier O. Montréal (QC) H2V 2L2

TRIO

CHANTAL GUY

POUR PARENTS ET ENFANTS

Le célèbre album *Max et les Maximonstres* de Maurice Sendak a tout récemment fait l'objet d'une adaptation au cinéma. Claude Ponti et Daniel Pennac en discutent, en abordant notamment le sujet des thèmes qui dérangent dans la littérature jeunesse (à 12h15 à la Grande Place).

Un peu plus tard, à 14h au Carrefour Desjardins, on retrouve Claude Ponti, en compagnie de Marie-Louise Gay et Yves Beauchemin, qui donneront leurs trucs de pros dans l'art de raconter des histoires aux enfants avant le dodo.



POUR LES ÉCOLOS

La 15e Conférence internationale sur le climat se tiendra en décembre à Copenhague. Pour mieux en comprendre les enjeux, Steven Guilbeault, fondateur d'Équiterre, s'entretient avec Yanick Villedieu, autour de son essai *Alerte! Le Québec à l'heure des changements climatiques*. À 13h30 sur la Grande Place.

RENÉ ANGÉLIL EN DÉDICACE

Son épouse se fait sans cesse demander des autographes, mais c'est au tour du célèbre impresario de manier le crayon pour ses fans. En effet, René Angélil sera aujourd'hui au Salon du livre de 14h30 à 16h, en compagnie de son biographe, Georges-Hébert Germain, pour dédicacer *Le maître du jeu*.



RENÉ ANGÉLIL
PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

BERNARD WERBER

Le procès de Cassandre

Au début des années 90, Bernard Werber, journaliste scientifique toulousain, publie la trilogie des fourmis, qui raconte les contacts entre deux civilisations intelligentes qui s'ignorent. Il en vend 10 millions d'exemplaires. Depuis, au rythme approximatif d'un roman par année, il entretient un cercle de lecteurs fidèles. Son dernier roman, *Le miroir de Cassandre*, mêle catastrophe environnementale et mythe grec. Il s'est rapidement hissé au sommet des ventes en Europe francophone.

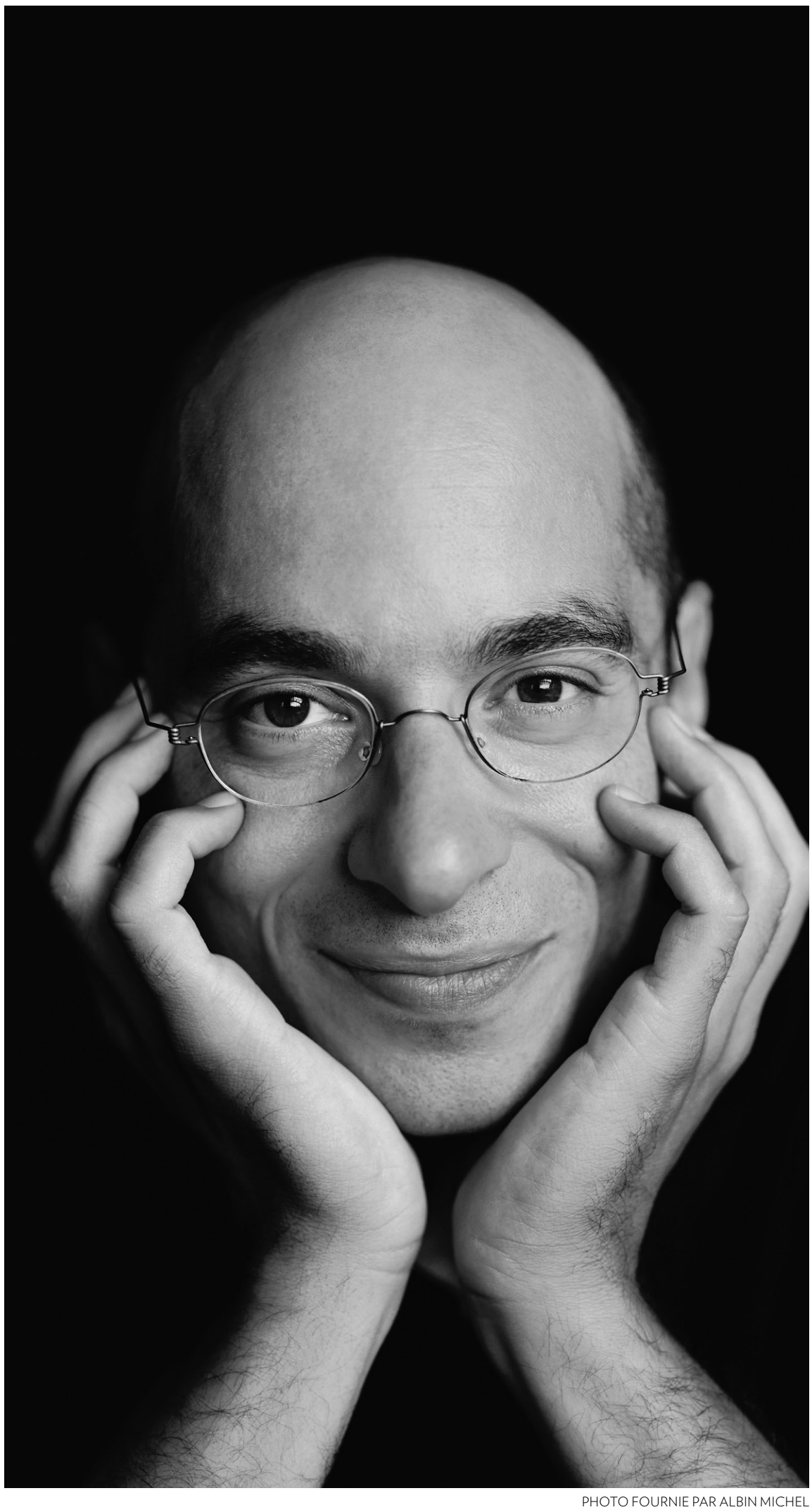


PHOTO FOURNIE PAR ALBIN MICHEL

Bernard Werber, auteur du *Miroir de Cassandre* : « On fait toujours trois pas en avant et deux en arrière, c'est quand même un pas dans la bonne direction. »

MATHIEU PERREAULT

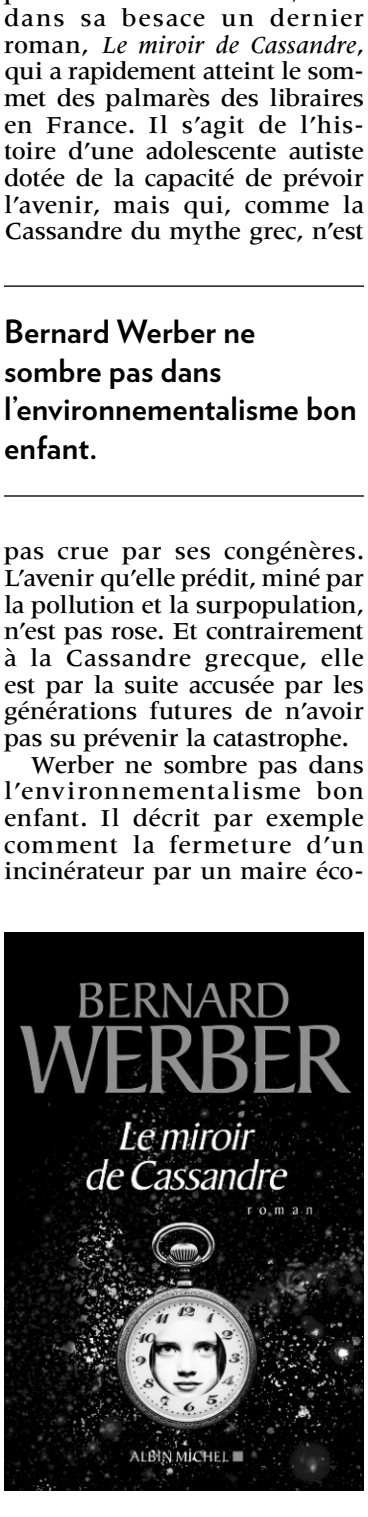
« Je pense que dans mon cas, il faut privilégier l'idée sur le style. » Cette phrase de Bernard Werber, confiée à *L'Express* en 2001, illustre bien le dialogue de sourds qu'il entretient depuis près de 20 ans avec la critique.

Auteur de best-sellers à l'imagination débridée, mais aux dialogues et aux descriptions au mieux faciles et au pire ampoulés, l'écrivain d'origine toulousaine s'est taillé une place de futurologue dans la littérature française actuelle. Avec toute l'autocertitude et le mépris des conventions que ce genre d'écriture implique.

Il est arrivé jeudi à Montréal pour le Salon du livre, avec dans sa besace un dernier roman, *Le miroir de Cassandre*, qui a rapidement atteint le sommet des palmarès des libraires en France. Il s'agit de l'histoire d'une adolescente autiste dotée de la capacité de prévoir l'avenir, mais qui, comme la Cassandre du mythe grec, n'est pas crue par ses congénères. L'avenir qu'elle prédit, miné par la pollution et la surpopulation, n'est pas rose. Et contrairement à la Cassandre grecque, elle est par la suite accusée par les générations futures de n'avoir pas su prévenir la catastrophe.

Bernard Werber ne sombre pas dans l'environnementalisme bon enfant.

Werber ne sombre pas dans l'environnementalisme bon enfant. Il décrit par exemple comment la fermeture d'un incinérateur par un maire écologiste de Paris a provoqué une crise des ordures et des décharges sauvages dans la ville. En entrevue avec *La Presse*, il confirme que le mouvement environnemental fait parfois fausse route. « Croire qu'on peut être altermondialiste et écologiste en même temps, c'est une erreur. On ne peut pas à la fois régler les problèmes de pollution et les inégalités économiques entre les pays riches et les pays pauvres. »



Surpopulation

Cette discussion sur le mouvement environnementaliste est l'occasion de prendre la mesure de ses certitudes. Par exemple, il faut l'entendre rejeter du revers de la main les évaluations de la croissance attendue de la population mondiale – les démographes de l'ONU prévoient que le cap des 9,1 milliards d'âmes sera atteint en 2050, ce qui sera suivi d'une lente croissance ; leurs rivaux autrichiens de l'IIASA pensent que le pic des 9 milliards ne sera jamais dépassé. « La population actuelle est sous-évaluée, décrète M. Werber. On parle de 1,3 milliard pour la Chine, mais des dirigeants chinois m'ont avoué qu'ils sont 1,6 milliard. Et comment voulez-vous qu'on se fie aux recensements en Afrique et dans les dictatures? »

Pour « remettre la nature au centre «, l'ancien journaliste scientifique se réfère aux « trois vexations « Premièrement, Galilée nous a dit que le Soleil n'est pas au centre de l'univers. Deuxièmement, Darwin nous a dit que l'homme est un animal comme les autres. Troisièmement, Freud nous a dit que l'homme est lui aussi guidé par sa libido. »

Opimiste

Souscrit-il aux thèses mettant sur un plan d'égalité l'homme et l'animal? Le philosophe américain Peter Singer, par exemple, pose la question de la valeur comparée d'un animal et d'une personne souffrant d'un handicap mental. « Je ne lis pas les autres, je n'ai pas le temps d'être à la fois récepteur et producteur, prévient M. Werber. Mais ça me semble une idée subversive et malsaine. Je ne me pose pas ce type de question. L'homme est plus intelligent et donc a une plus grande capacité d'action. C'est ce qui me rend optimiste qu'on trouvera une solution qu'on ne voit pas. On fait toujours trois pas en avant et deux en arrière, c'est quand même un pas dans la bonne direction. L'intelligence et la sagesse finiront par gagner. »

L'autre question que voulait aborder M. Werber est l'éducation des enfants. « Il faut valoriser l'individu. On calme les enfants qui sont différents avec des produits, alors qu'il faudrait plutôt les introduire à la peinture, la littérature, l'art, la musique. Je pense qu'il faut communiquer de manière ludique comme je le fais. »

Qu'en est-il de l'effort, qui fait l'objet de tant de débats en éducation au Québec? « C'est important de faire des efforts, mais j'utiliserais plutôt le mot « oeuvre». C'est comme les épinards: certains enfants n'aiment pas ça, mais quand on les leur sert frits ou en sauce, ça change. »

Quel est son projet actuel? « Une enquête scientifique qui sera aussi un polar. Ça traitera de pollution, mais ça demeure assez secret. »

Le miroir de Cassandre
Bernard Werber
Albin Michel, 632 pages, 31,95 $

Conférences : samedi et dimanche, 16 h.
Dédicaces : samedi et dimanche, de 14 h à 15 h.



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Pour Diane Dufresne, tout projet est une question de *timing*, que ce soit un livre, un disque ou une exposition. Elle considère que les occasions viennent naturellement à nous quand on est conséquent avec ce qu'on est.

DIANE DUFRESNE/ *Mots de tête*

DES MOTS POUR S'EXPLIQUER

C'est une année faste pour Diane Dufresne avec la tournée de son album *Effusions*, le recueil *Les cent plus belles chansons du Québec*, dont elle signe les illustrations, et son livre *Mots de tête*, en librairie depuis deux semaines. Aujourd'hui, elle sera au Salon du livre pour une séance de signatures. Entrevue sur ses « mots de tête ».



ÉMILIE CÔTÉ

« Expliquer qui je suis et pourquoi je ne le suis plus. Qui es-tu au mieux de ton prestige, et qui n'es-tu pas au pire de toi. J'avoue que je ne sais pas exactement. »

Dans son livre *Mots de tête*, Diane Dufresne parle à ses lecteurs sur le ton du journal intime. Ce n'est pas une biographie de facture classique, même si la chanteuse revient sur des moments marquants de sa vie.

« Le titre du livre aurait pu être *Au jour le jour avec le temps qu'il me reste*, indique l'artiste. Ce n'est pas une libération. Je ne règle pas de comptes. Je voulais simplement avoir un contact avec les gens qui me suivent depuis plusieurs années. »

Diane Dufresne s'est fait dire que *Mots de tête* ne contenait pas de révélation-choc. « Ce livre reflète qui je suis, dit-elle. On m'a décrite comme une diva qui avait du caractère, ce que je ne suis pas. »

Sur scène, Diane Dufresne est flamboyante. Mais quand vient le temps de parler d'elle, l'artiste est souvent mal à l'aise et discrète. Diane Dufresne s'est rarement autant confiée que dans son livre. « Ça m'inquiétait beaucoup, indique-t-elle. J'avais peu parlé de ma mère et de mon amour (avec Richard Langevin). »

La chanteuse avait 12 ans quand sa mère est morte. « Mon frère avait 3 ans, souligne-t-elle. Nous étions très jeunes pour vivre la mort. La mort, c'est terrible. »

Dans le chapitre *J'ai quelque chose à te dire*, Diane Dufresne s'adresse à sa mère. « La dernière fois que je t'ai vue, j'arrivais les bras chargés de cadeaux à l'hôpital Saint-Luc. Un *baby doll* de dentelle trouvé au nouveau magasin Reitmans, un séchoir à cheveux portatif qui t'avait étonnée, des fleurs de toutes les couleurs (…) Un faible frôlement de ton doigt au creux de ma paume manifesta ta joie de me revoir. Tu te meurs sans que je puisse rien y faire (…) J'ai adoré ma maman jusqu'à voir dans le visage des statues de la Vierge Marie les traits de ma mère trop belle pour mourir. »

« La solitude est arrivée dans ma vie ce jour-là, explique Diane Dufresne en entrevue. Quand tu écris, tous les détails reviennent. C'est comme si les mots avaient une mémoire. »

Mots de tête se déroule de 2008 à 2009, sur une période d'environ un an et demi, avec plusieurs allers et retours dans le passé. Les lecteurs pénètrent dans l'univers angoissé et rempli de doutes de Diane Dufresne. « Avoir du *fun*, c'est un mot que j'ai rarement utilisé dans ma vie, opine-t-elle. Je prends les choses au sérieux. »

Dans son livre, Diane Dufresne cite des gens qu'elle admire, que ce soit Julie Payette, Hubert Reeves, Laure Waridel ou Steven Guilbeault. Qu'est-ce qui réunit tous ces gens? « Ils prennent ce qu'ils font au sérieux, répond l'artiste. J'admire des gens conscients qui font juste ce qu'ils ont à faire. Je n'ai pas d'admiration pour les politiciens, pour les gens vendeurs ou centrés sur l'argent. »

Proposition de Michel Lafon

Il y a plusieurs années, l'éditeur Alain Stanké avait offert à Diane Dufresne de mettre sa vie ou ses idées par écrit. Absorbée par une tournée, l'interprète de *Tiens-toé ben, j'arrive* avait dû refuser.

C'est finalement l'éditeur français Michel Lafon qui l'a convaincue d'écrire un livre… Le livre qu'elle voulait. « Je voulais qu'il lise ce que j'écrivais au fur et à mesure, mais il m'a dit que ce n'était pas nécessaire. »

Pour Diane Dufresne, tout projet est une question de *timing*, que ce soit un livre, un disque ou une exposition. Elle considère que les occasions viennent naturellement à nous quand on est conséquent avec ce qu'on est. « Quand on n'est que soi, on a des rendez-vous avec la vie, dit-elle. La vie est une projection de ce qu'on est, donc il faut toujours être prêt. »

En lisant *Mots de tête*, on sent que Diane Dufresne n'est pas entourée d'une multitude d'amis, mais de plusieurs personnes de confiance. « On dit que je suis quelqu'un de pas social… Je vois peu de gens, mais j'ai une disponibilité, explique-t-elle. J'essaie de travailler avec les mêmes personnes, car la confiance permet la créativité. C'est se créer une famille, une famille que l'on a choisie. »

Même si Diane Dufresne s'est dénudé les seins et s'est fait une réputation de « bête de scène » et d'« excentrique diva », elle n'est pas une femme très publique. Comme on le sait, elle se passerait bien de la promotion. « Ce n'est pas mon métier. Dans la vie, je ne réponds pas au téléphone. Faire de la promo, c'est se livrer… et on en fait toujours plus. »

L'artiste a souvent l'impression qu'elle est mal comprise par les médias. « J'ai un prix à payer pour être un *outsider*. »

Trois expressions artistiques

Dans le chapitre *Depuis quand vous êtes qui*, Diane Dufresne fait interagir la peintre, la chanteuse et l'écrivaine en elle. Ils ont le même « nom », mais pas la même « voie ».

Diane Dufresne raconte également ses cours de peinture avec le Frère Jérôme. « Si j'ai écrit un livre, c'est à cause de lui. Il m'a appris à ne pas avoir peur de ma créativité. Quand je lui demandais: *Comment je peux faire?* Il me répondait: *Fais-le.* »

Diane Dufresne connaît une année prolifique. Il y a la tournée de son album *Effusions*, la sortie de *Mots de tête*, et elle signe également les illustrations du livre *Les cent plus belles chansons du Québec*, une anthologie préparée par Bruno Roy, en librairie depuis septembre.

L'artiste prépare aussi avec son amoureux – le sculpteur Richard Langevin – une exposition qui sera présentée à compter du 3 février à l'Espace création Loto-Québec. « On va montrer nos traits d'union. Dans mon art, je suis dans la liberté et l'instinct. Pour lui, tout est calculé et défini. »

Dans son livre, elle rend un hommage touchant à l'homme de sa vie. Elle décrit leur premier baiser échangé dans un taxi. « Aujourd'hui n'envie rien à cette première fois », écrit-elle.

En entrevue, Diane Dufresne indique que cet amour signifie ni plus ni moins que « rien n'est impossible ». « Richard est drôle, lumineux, joyeux… »

« C'est bien de décrire un amour qui n'a pas 20 ans. Il est rempli de tendresse », ajoute-t-elle.

À 65 ans, Diane Dufresne est bien entendu préoccupée à l'idée de vieillir et d'un jour mourir, comme en témoignent des chapitres de son livre intitulés *Passé-date*, *Mes jours sont comptés* ou *Décal-âge*. Elle avoue avoir essayé de cacher ses rides avec des traitements et des chirurgies, mais elle dit sagement: « On ne perd pas ses moyens en vieillissant. On les atteint. »

« Il ne faut pas avoir honte de la vieillesse, poursuit-elle en entrevue. Les femmes doivent vivre avec les critères de beauté, mais il y a aussi la beauté de la pensée. La tête ne vieillit pas. »

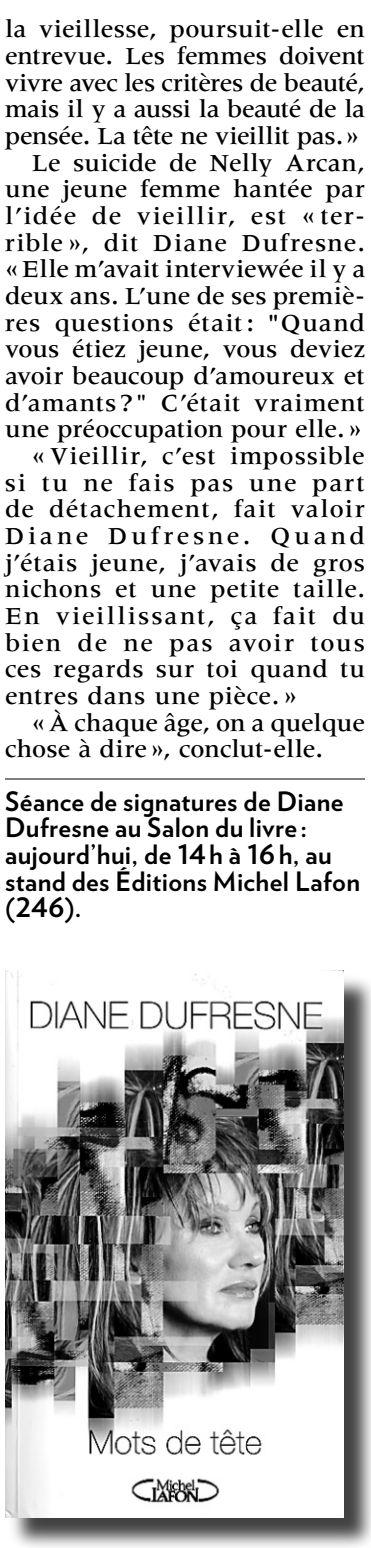
Le suicide de Nelly Arcan, une jeune femme hantée par l'idée de vieillir, est « terrible », dit Diane Dufresne. « Elle m'avait interviewée il y a deux ans. L'une de ses premières questions était: "Quand vous étiez jeune, vous deviez avoir beaucoup d'amoureux et d'amants?" C'était vraiment une préoccupation pour elle. »

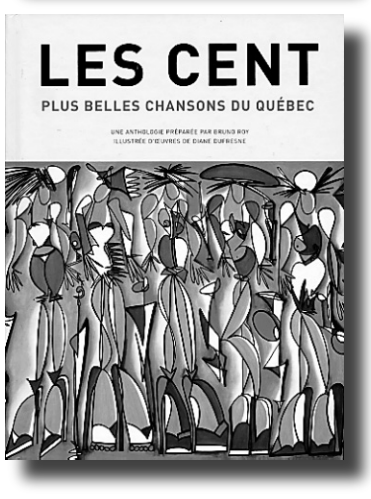
« Vieillir, c'est impossible si tu ne fais pas une part de détachement, fait valoir Diane Dufresne. Quand j'étais jeune, j'avais de gros nichons et une petite taille. En vieillissant, ça fait du bien de ne pas avoir tous ces regards sur toi quand tu entres dans une pièce. »

« À chaque âge, on a quelque chose à dire », conclut-elle.

Séance de signatures de Diane Dufresne au Salon du livre: aujourd'hui, de 14 h à 16 h, au stand des Éditions Michel Lafon (246).

À 65 ans, Diane Dufresne est bien entendu préoccupée à l'idée de vieillir et d'un jour mourir, comme en témoignent des chapitres de son livre intitulés *Passé-date*, *Mes jours sont comptés* ou *Décal-âge*. Elle avoue avoir essayé de cacher ses rides avec des traitements et des chirurgies, mais dit sagement: « On ne perd pas ses moyens en vieillissant. On les atteint. »





ALEXANDRE JARDIN

Côté coeur

L'incorrigible romantique fait renaître Fanfan et Alexandre dans *Quinze ans après*. Comme leur auteur, les personnages ont changé. Lui qui fuyait le quotidien comme la peste chante les louanges des pantoufles ; elle ne croit plus à l'amour qui dure toujours. Et Alexandre Jardin dans tout ça ? Toujours amoureux, il conjugue amour et quotidien.



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

La quarantaine bien entamée, Alexandre Jardin répare avec ce *Fanfan*, acte 2, l'illusion qu'il a créée avec le romantisme de ses livres amoureux.

ANABELLE NICOUD

La dernière fois que nous avons vu Alexandre Jardin, il s'apprêtait à demander une fois de plus la main de sa compagne, Liberté. Cette fois-ci, Alexandre Jardin porte la bague au doigt : Liberté a finalement dit oui. Plus que jamais, le romantisme s'accorde avec l'engagement, nous raconte-t-il, en nous montrant une photo de son mariage qui s'est déroulé… dans un théâtre !

« Je me suis marié dans un théâtre pour contredire Feydeau. C'était plus beau que tout ce que j'ai pu faire au cinéma », dit celui qui, rappelons-le, avait fait valser Sophie Marceau et Vincent Perez dans un décor de cinéma. « On peut faire de son mariage une création authentique, mais avec sincérité. C'était hallucinant ! En fait, on peut vivre comme dans les livres. »

Parlez-nous d'un repenti. Alexandre Jardin, qui, à 24 ans, rêvait d'amour en mouvement, de l'autre comme un territoire à conquérir sans cesse, a complètement retourné sa veste. Le voilà qui chante les louanges du couple au quotidien, qui conte aussi comment son éditeur a tout d'abord refusé d'illustrer la couverture par une paire de pantoufles (il a finalement dit oui après le mariage d'Alexandre Jardin).

« Je pensais vraiment que le quotidien tuait l'amour. J'ai fini par m'apercevoir que c'était faux : le problème n'est pas dans le couple, mais dans l'usure de soi. Quand on échoue à un match de tennis, ce n'est pas la faute du tennis ! On n'est pas obligés de mal jouer », insiste-t-il.

Attention cependant. Alexandre Jardin voit toujours la vie en rose, mais ne renonce pas pour autant aux surprises ou aux folies qui ont marqué ses romans de jeunesse (*Le zèbre*, *L'île des gauchers*). « Les gens sont plus prêts qu'on ne le pense à mettre en scène leur vie », croit-il.

« Je pensais vraiment que le quotidien tuait l'amour. J'ai fini par m'apercevoir que c'était faux : le problème n'est pas dans le couple, mais dans l'usure de soi. Quand on échoue à un match de tennis, ce n'est pas la faute du tennis ! »

Confessions de lecteurs

Alexandre Jardin assure que sa boîte aux lettres déborde des confessions que des lecteurs lui font de leurs folies. Pas plus tard que cette semaine, une animatrice de radio lui parlait de sa vie sexuelle, côté finances. En Alsace, un métallo lui a aussi offert une pantoufle d'acier pour le remercier des « idées folles » que Jardin a inspirées à son couple.

L'écrivain lui-même raconte les facéties auxquelles il se livre : voler un parfum avec sa femme dans un magasin, pour partir en courant et faire de cet objet une aventure ; envoyer, au restaurant, à un couple qui ne se parle pas, une note anonyme destinée à madame et donnant un (faux) rendez-vous galant. « Ça me paraît essentiel d'accepter le jeu : ça vivifie tout. »

La quarantaine bien entamée, Alexandre Jardin répare avec ce *Fanfan*, acte 2, l'illusion qu'il a créée avec le romantisme de ses livres amoureux. « Ça termine tout mon cycle de romans amoureux. Je ne me vois pas écrire autre chose, ni écrire sur un autre archétype », dit-il.

Exit, donc, le roman amoureux et l'autofiction de ses trois précédents livres. Alexandre Jardin devrait nous apparaître sous une nouvelle identité d'auteur. « L'apprentissage est long : c'est un métier très compliqué. Il faut une vingtaine d'années pour écrire à peu près ce qu'on a envie d'écrire. J'ai fini mes études », annonce-t-il.

Alexandre Jardin devrait revenir dans un style tout à fait inattendu, nous promet-il. « C'est un roman tellement effrayant que je n'ose même pas en parler à mon éditeur. Je meurs d'envie de le faire, c'est très important, mais je ne sais pas si je vais y arriver. Je vais me faire descendre et ce sera peut-être justifié. »

Et ce serait bien l'ultime mue de l'écrivain, passé du roman à l'autofiction tout en reniant ses premières amours.

Quinze ans après
Alexandre Jardin
Grasset, 354 pages, 29,95 $

Alexandre Jardin sera au Salon du livre aujourd'hui, de 14 h à 16 h et de 18 h à 20 h, ainsi que demain, de 12 h à 14 h.

LES ÉDITIONS LA PRESSE

Nos auteurs sont là pour vous recevoir
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÈAL - PLACE BONAVENTURE STAND 361

LES ÉDITIONS voix parallèles

SAMEDI 21 NOVEMBRE

M.-C. Lortie et G. Guevremont
Restos Montréal 2010 et Manger, un jeu d'enfant
De 10 h à 11 h 30

Simon Gravel
Les maîtres du poker
De 12 h à 13 h 30 et de 15 h 30 à 17 h

Danielle Soucy
Des traces dans la neige
De 10 h 30 à 12 h

André-Philippe Côté
De tous les … Côté 2009
De 13h30 à 15h30

Lilly Nguyen
Baguettes et fourchette
De 10 h 30 à 12 h

Bruno Blanchet
La frousse autour du monde Tome 2
De 13 h 30 à 15 h

M.-F. Léger
Visites privées
De 10 h 30 à 12 h et de 15 h 30 à 17 h

Jean Lemire
Le Dernier continent
De 13 h 30 à 15h

Stéphanie Grammond
Acheter sans se faire rouler
De 10 h 30 à 12 h

Louise Labrecque
Avec Style
De 13h30 à15h30

Christian Bégin
Curieux Bégin sur la route
De 11 h 30 à 13 h

Manon LeBlanc
Les idées déco de Manon
De 13h30 à 15h30

Bob le chef
L'anarchie culinaire selon Bob le chef
De 12 h à 13 h 30

Carlos Ferreira
Ferreira Cafe- du Portugal à Montréal
De 14 h à 15 h 30

Chantal Petitclerc
16 jours à Pékin
De 12 h à 13 h 30

Alain Dubuc
Les démons du capitalisme
De 15 h 30 à 17 h

Sébastien Diaz
Montréal kitsch
De 12 h à 13 h 30

Nadia Gagnier
Pour en finir avec les couches
De 15 h 30 à 17 h

DIMANCHE 22 NOVEMBRE

André-Philippe Côté
De tous les… Côté 2009
De 11 h 30 à 13 h

Christian Bégin
Curieux Bégin sur la route
De 14h30 à 16h30

Claire Dufresne
Vivre avec les allergies alimentaires
De 11 h 30 à 13 h

Lilly Nguyen
Baguettes et fourchette
De 14 h 30 à 16 h

Julie Desgroseilliers
Manger des bananes attire les moustiques
De 11 h 30 à 13 h

Louise Labrecque
Avec style
De 14 h 30 à 16 h

Sébastien Diaz
Montréal Kitsch
De 11 h 30 à 13 h

M.-C. Lortie et G. Guevremont
Restos Montréal 2010 et Manger, un jeu d'enfant
De 14 h 30 16 h

Jean Lemire
Le dernier continent
De 12 h 30 à 14 h

André Duchesne
Le Canadien – Un siècle de hockey à La Presse
De 15 h 30 à 17 h

Benoît Gignac
Le maire qui rêvait sa ville – Jean Drapeau
De 13 h à 14 h 30

Alain Dubuc
Les démons du capitalisme
De 16 h à 17 h 30

Simon Brault
Le facteur C
De 13 h à 14 h 30

Marie-France Léger
Visites privées
De 16 h à 17 h 30

Simon Gravel
Les maîtres du poker
De 13 h à 14 h 30

C. Petitclerc
De 16h30 à 18h
Entrevue avec H. de Roussan
au Carrefour Desjardins
de 18 h à 18 h 30

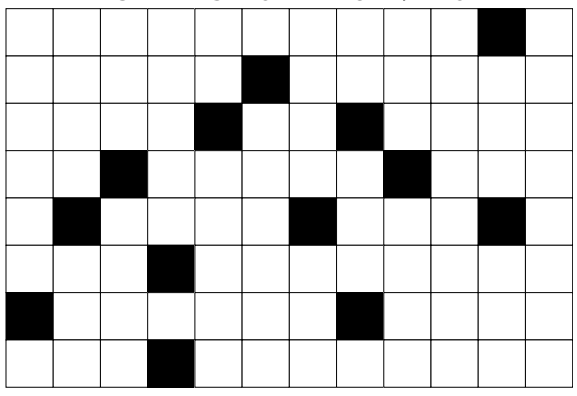
N. Gagnier
Animation au Carrefour Desjardins
de 13 h 30 à 14 h
et signature
de 14 h à 15 h 30

En vente en librairie ou sur
librairie.cyberpresse.ca

AMUSEZ-VOUS !

MOTS CROISÉS **JUNIOR**

Du lundi au samedi
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

1 Insecte aux longues antennes qui se déplace en sautant.
2 Reste d'un morceau de bois brûlé, encore rouge – Plus grande que presque tout le monde.
3 Qui a une saveur désagréable – Cette chose-là – Sport consistant à se maintenir en équilibre sur une planche portée par une vague.
4 On l'agite et on le lance, pour jouer à certains jeux – On la met sur le dos du cheval – Partie intérieure du pain.
5 Deuxième lettre de l'alphabet grec, c'est aussi un mot qui signifie idiot – Étendue d'herbe à la campagne.
6 Il est sous nos pieds – Cours d'eau.
7 Se dit d'une personne qui punit sans indulgence – Met plus haut.
8 Activité préférée des enfants – Dispositifs qui permettent de fermer ou d'ouvrir des portes.

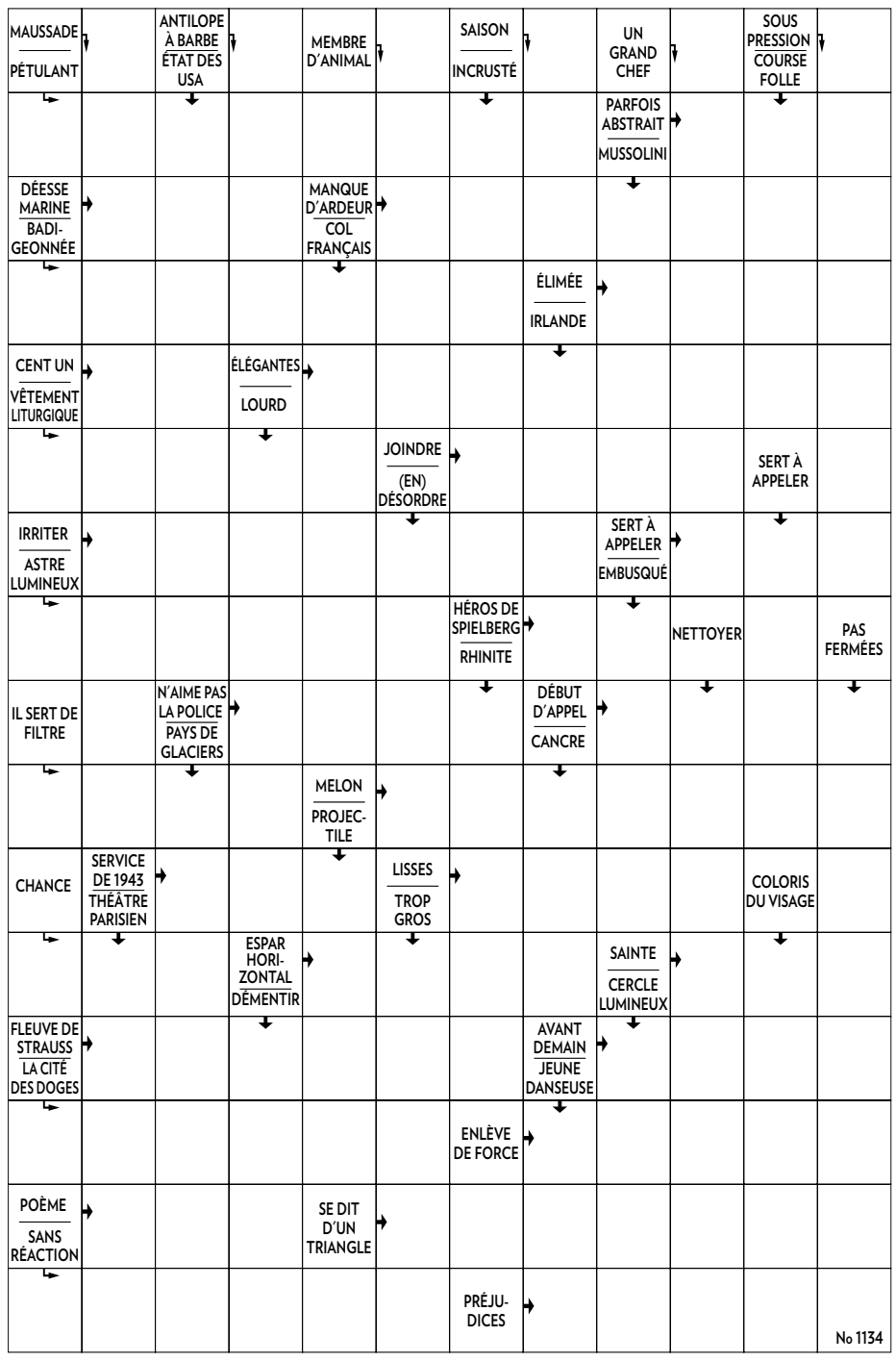
VERTICALEMENT

1 Terrains de sport en plein air.
2 Éprouve une profonde affection – A le courage de faire quelque chose.
3 Se sert de quelque chose – De la couleur du ciel.
4 Partie du corps comprenant les épaules et la poitrine.
5 Indique la matière – Individus de l'espèce humaine.
6 Qui reçoit largement la lumière du jour.
7 Semblable en quantité – Il a le corps et mou et n'a pas de pattes.
8 Déterminant défini – Bout de la tige du maïs portant les grains.
9 Qui éprouve une grande fatigue physique – Lu de nouveau.
10 Énoncer un à un les éléments d'un tout.
11 Action de sélectionner – Nom donné par la Bible à la première femme.
12 Longues dents pointues qui dépassent de la bouche des éléphants.

SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	E	C	C	H	Y	M	O	S	E	■	D	U
2	P	A	L	E	■	U	S	A	G	E	E	S
3	A	P	E	U	R	E	■	C	A	L	M	E
4	U	■	F	R	I	T	E	■	R	U	E	R
5	L	E	S	T	E	■	L	I	E	■	U	■
6	A	M	■	E	N	F	E	R	■	P	R	O
7	R	I	R	E	■	E	V	I	T	E	E	S
8	D	R	E	S	S	E	E	S	■	U	S	E

MOTS **FLÉCHÉS**



CITATION **SECRÈTE**

Placez les lettres de chaque colonne dans la case appropriée de manière à former une phrase complète. Les mots sont séparés par une case noire.

Thème : Citation de Xavier de Maistre

AE	NFM	FAII	LRNO	RHI	RCTE	EIU	RPD	DEIA	RUC	EUX	LTD	EOER	VEN
	■						■		■				
■											■		
						■				■			
				■									■

SOLUTION
du dernier numéro

La fidélité n'est souvent qu'une question d'habitude.

MOT **MYSTÈRE**

ITALIE | Un mot de 8 lettres

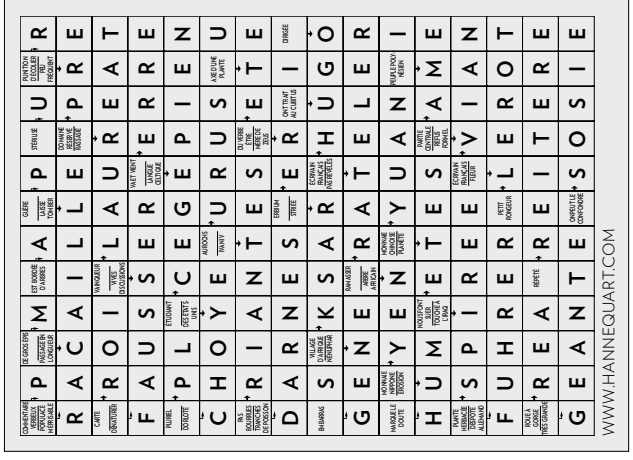
ADIGE	ENNA	IVREE	OSQUES
ANAGNI	ENZIO	LATRAN	OSTIE
AREZZO	ERICE	LECCE	PIAVE
ARNO	ESTE	LIDO	PISE
ASTI	ETNA	LIPARI	ROMAN
BARLETTA	ETRURIE	LIVOURNE	ROME
BASILICATE	FIESOLE	LODI	ROSE
CAERE	GENES	LUCANIE	SALERNE
CESENA	IMOLA	LUCQUES	SALUCES
CISALPINE	IMPERIA	MISENE	SICILE
CORSE	IONIENNE	NOVARE	TENDE
ELEE	ISCHIA	OGLIO	TERNI
ENEIDE	ISONZO	ORVIETO	VISO

E	E	L	A	T	R	A	N	O	T	E	I	V	R	O					
E	N	C	E	S	E	N	A	A	N	A	G	N	I	I					
S	E	N	I	A	T	T	E	L	R	A	B	E	N	Z					
T	D	R	A	R	N	O	S	O	I	A	L	B	R	N					
E	D	I	E	N	E	S	I	M	S	I	V	R	E	E					
T	R	I	A	A	T	E	P	I	C	N	O	G	T	I					
R	O	M	E	C	C	E	L	I	H	D	I	D	R	D					
U	O	G	L	I	O	I	S	E	I	D	M	A	I	O					
R	E	S	R	O	C	A	E	V	A	I	P	O	F	L					
I	I	O	S	A	L	U	C	A	N	I	E	Z	I	U					
E	S	T	T	P	I	T	S	A	L	E	R	N	E	C					
E	I	E	I	O	N	I	E	N	N	E	I	O	S	Q					
E	S	N	O	V	A	R	E	Z	Z	O	A	S	O	U					
S	E	N	E	G	I	E	N	R	U	O	V	I	L	E					
V	I	S	O	S	Q	U	E	S	A	L	U	C	E	S					

SOLUTION
du dernier numéro | **BISSIERE**

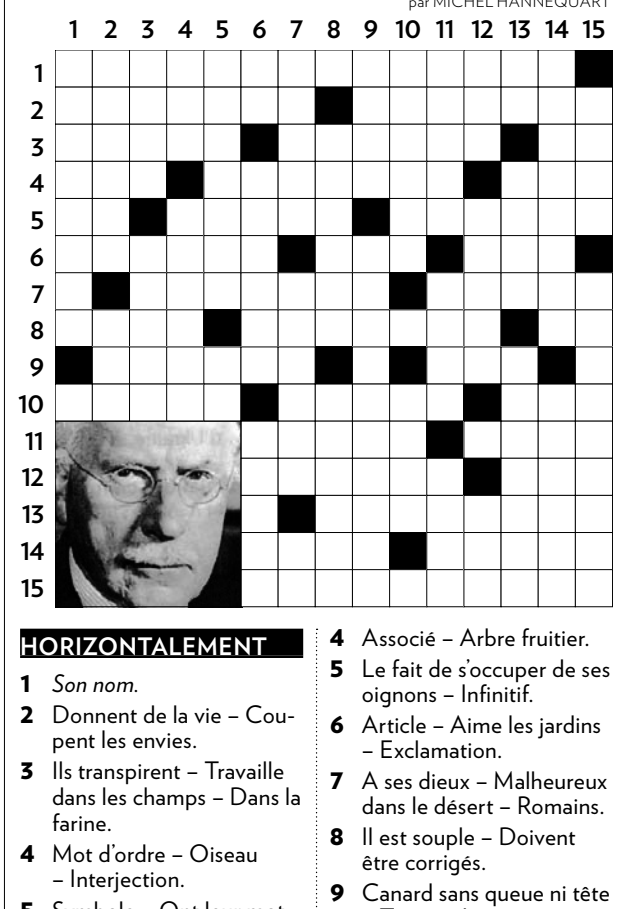
MOTS **FLÉCHÉS**

Solution du dernier numéro



LA GRILLE DES **MORDUS**

par MICHEL HANNEQUART



HORIZONTALEMENT

1 *Son nom.*
2 Donnent de la vie – Coupent les envies.
3 Ils transpirent – Travaille dans les champs – Dans la farine.
4 Mot d'ordre – Oiseau – Interjection.
5 Symbole – Ont leur mot à dire dans la migration – Ville du Caucase.
6 Vaut son pesant d'or – D'avoir – Fringue.
7 Teintures pour le bleu – Sur la Loire.
8 C'est terne – Ne serre pas le cou – Pris au déjeuner.
9 Elles ne paraissent pas leur âge – Retard.
10 Flanquer – Souvent plantée sous les arbres – C'est un genre.
11 Code – Bleue, elle peut rendre vert.
12 Qui voit rouge – S'occupe de la mafia.
13 Qui sont donc au courant.
14 Intime – Jouit d'un microclimat.
15 À cran.

VERTICALEMENT

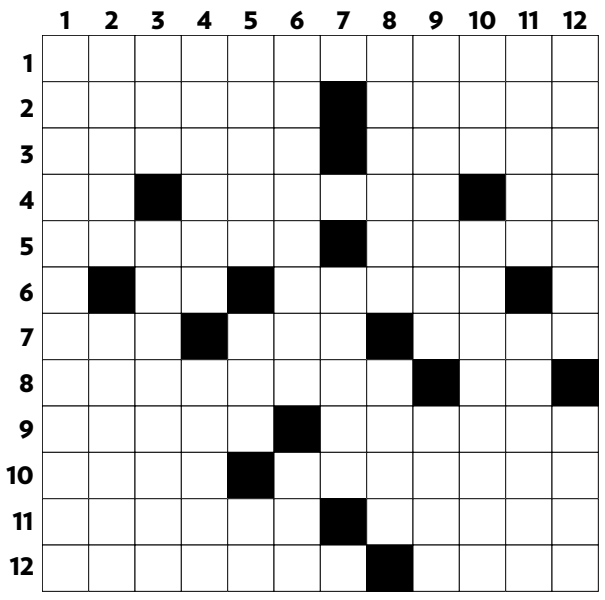
1 Contraceptif.
2 Rongeur – Titre.
3 Remarquable – Est tout petit.
4 Associé – Arbre fruitier.
5 Le fait de s'occuper de ses oignons – Infinitif.
6 Article – Aime les jardins – Exclamation.
7 A ses dieux – Malheureux dans le désert – Romains.
8 Il est souple – Doivent être corrigés.
9 Canard sans queue ni tête – Trucs utiles.
10 Inutiles – Grise, quand elle tourne.
11 Détonner – Au-dessus du pied – Dialecte.
12 Fruste – Ville du Portugal – Adverbe.
13 Négation – Peut s'arracher avec un bon coup – Placé avant les autres.
14 S'occupent de gens qui se préparent à partir – Couleur de robe.
15 Possession – Ne se font jamais attendre.

SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	R	O	B	E	R	T	K	O	C	H	■				
2	E	■	A	V	A	R	I	C	E	■					
3	F	A	C	E	T	I	E	■	D	M					
4	R	I	T	■	E	P	L	O	R	E					
5	I	D	E	A	L	E	■	P	A	N					
6	G	E	R	B	E	■	R	A	T	■	C	O	B	R	A
7	E	■	I	R	R	E	E	L	■	C	A	M	I	O	N
8	R	U	E	E	■	V	I	E	I	L	L	E	S	S	E
9	A	N	■	G	R	A	S	■	D	I	C	T	E	E	S
10	T	A	P	E	E	S	■	V	E	N	U	■	T	E	T
11	E	U	E	■	T	I	B	I	A	■	T	A	S	■	H
12	U	■	S	C	A	F	E	R	L	A	T	I	■	V	E
13	R	O	T	E	R	■	L	U	I	S	A	N	T	E	S
14	■	T	E	N	D	R	E	S	S	E	■	S	A	R	I
15	V	E	R	S	E	U	R	■	E	R	E	I	N	T	E

MOTS **CROISÉS**

Du lundi au dimanche
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

1 Relatif à des propos grossiers.
2 Serin – Épuisant.
3 Bêtise – Bécasse.
4 Monoxyde d'azote – Animal marin – Conjonction.
5 Déplace dans le temps – Immobile.
6 Se dit d'une langue qui se parlait en France – Récipients.
7 Prénom masculin – Textuel – Grandes voiles.
8 Qualité des sons agréables à entendre – Indium.
9 Engrais industriels – Agrandi.
10 Destin – Foyer de chaleur d'un incendie.
11 Très troublé – Négation.
12 Détendue – Ville d'Espagne.

VERTICALEMENT

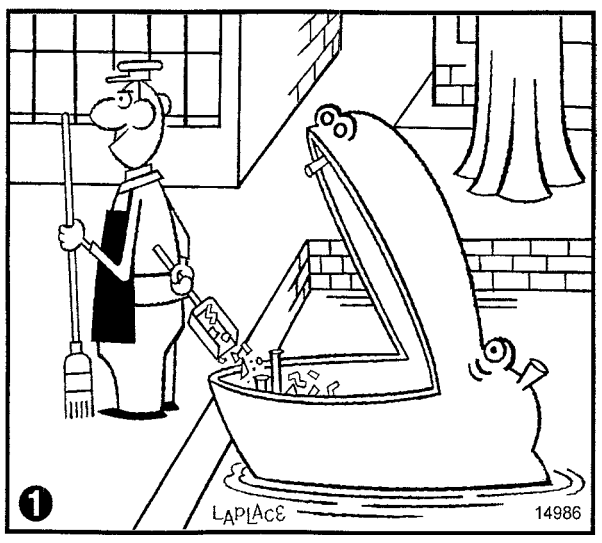
1 Choquantes.
2 Embarcation légère et portative – Mère du roi Minos.
3 Animal – Collaborer.
4 Des avions y circulent – Bois ferme et flexible.
5 Sorte de balcon – Signal de détresse – Cinq cent un.
6 Rouge violacé – Petit pain rond.
7 Contient du fer.
8 Types – Impulsion.
9 Herbes aquatiques – Personnage biblique.
10 Arbuste du Yémen – Remède analgésique.
11 Tartempion – Innocent.
12 Écimées – Cercle coloré de l'oeil.

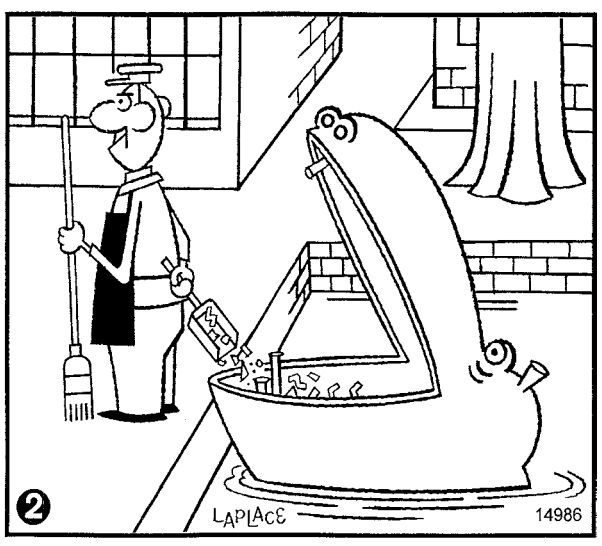
SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	I	R	R	E	M	E	D	I	A	B	L	E
2	N	A	I	V	E	S	■	F	R	E	O	N
3	I	M	P	A	S	S	E	■	M	A	I	N
4	T	E	■	S	■	I	N	T	E	N	S	E
5	I	R	R	I	T	E	■	A	R	T	■	M
6	A	■	A	V	O	U	E	R	■	E	P	I
7	L	A	M	E	S	■	M	E	S	S	E	S
8	E	G	O	■	S	A	U	N	A	■	R	■
9	M	I	N	C	E	S	■	T	R	A	I	N
10	E	T	A	L	■	T	O	U	R	N	O	I
11	N	E	G	O	C	E	■	L	A	I	D	E
12	T	R	E	S	■	R	I	E	U	S	E	S

ÊTES-VOUS **OBSERVATEUR**

Ces deux dessins sont en apparence identiques.
En réalité, il y a entre eux HUIT petites différences.





SOLUTION

1 Bouche de l'homme. **2** Pantalon moins large sous le tablier. **3** Le manche de la pelle est plus court. **4** Un fragment en plus dans la queule de l'hippopotame. **5** Forme de la nuque de l'hippopotame. **6** Les rides d'eau, sous le coin du bassin. **7** La racine gauche de l'arbre est plus longue. **8** Les briques à droite derrière l'arbre.